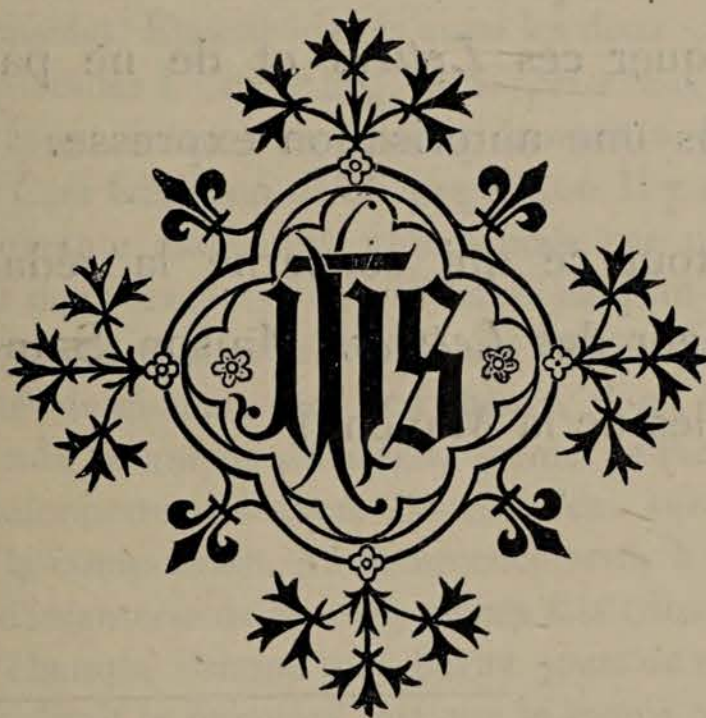


H. M. D. G.

Lettres de Jersey.

Vol. XXI. — N° 2. AOÛT-SEPT. 1902.



Société de Saint-Augustin,

DESCLÉE, DE BROUWER ET C^{IE},

BRUGES (Belgique).

AVIS.

Nos Souscripteurs sont instamment priés de ne pas communiquer ces *Lettres* et de ne pas en publier d'extraits sans une autorisation expresse.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. l'Éditeur des *Lettres*. Maison Saint-Louis, St-Héliier, Jersey (Iles de la Manche).



LETTRES DE JERSEY.

CHINE. — MISSION DU KIANG-NAN.

Le Sacre de Mgr Maquet.

Zi-ka-wei, 9 décembre 1901.

MGR Maquet a été sacré hier en la cathédrale de Tong-ka-dou, par Mgr Paris, assisté de Mgr Reynard, Lazariste, et de Mgr Schang, Franciscain. Il y avait foule à la cérémonie. Le consul général de France est venu, en habits tout chamarrés d'or, ayant à sa suite le vice-consul, très doré encore, mais un peu moins que son chef, et deux ou trois autres des gros bonnets du consulat. Étaient invités aussi les deux commandants des vaisseaux français mouillés à Chang-hai, la *Surprise* et le *Friant*, avec leurs états-majors ; le commandant des troupes françaises de Chang-hai avec plusieurs officiers. Cela faisait un défilé magnifique. Il y avait aussi un piquet d'honneur de quarante marsouins, commandés par un lieutenant avec deux adjudants et deux sergents. Ils ont fait la haie au port d'armes sur le passage des évêques dans la cour antérieure de l'église, et se sont relayés par moitié, de demi-heure en demi-heure, dans l'intérieur de l'église ; port d'armes aux moments solennels, l'arme au pied le reste du temps ; tout le temps baïonnette au canon. Tous étaient sur pied depuis le *Sanctus* jusqu'après la communion. Au commencement, à l'élévation et à la fin, deux clairons d'infanterie de marine, placés à la tribune des chanteurs, ont sonné aux champs, comme aux beaux jours de notre enfance. Depuis longues années c'était la première fois que je voyais pareille chose.

Une douzaine de soldats chinois en grand uniforme rouge, assuraient le service d'ordre aux abords de l'église ; avec eux quatre indiens colosses, policiers au service des Chinois, et deux ti-pao (presque des commissaires de police) qui faisaient ranger la foule au moyen d'un martinet.

De la cérémonie elle-même je ne saurais rien vous dire ; car mon département à moi c'était le piquet en armes. Presque tout le temps je me suis tenu avec le peleton qui était au repos dans la cour antérieure autour de leurs faisceaux ; causant avec eux et distribuant des cigarettes (plus de 150 en deux heures : cela filait !!) J'en ai même donné à quelques soldats chinois qui venaient examiner les fusils, et qui n'en revenaient pas de les voir se tenir debout tout seuls quatre à quatre.

Mais le clou de mon affaire ç'a été le goûter que j'ai offert à la fin à mes hommes, au nom du Père Ministre : quinze bouteilles de vin, avec du

jambon en abondance, et un fromage de gruyère appétissant. Comme dessert, des mandarines : deux ou trois pour chacun ; et une bonne tranche de gâteau de Savoie pour caler le tout. Pendant ce temps les sous-officiers se restauraient dans une salle à part ; le corps diplomatique avec les grands officiers dans une troisième salle ; les autres officiers à part, dans une quatrième salle.

Si vous n'avez jamais vu d'hommes contents, vous auriez dû venir voir mon piquet d'honneur, surtout après le goûter. Mais même jusque-là ils étaient pleins d'entrain, de bonne humeur et de bon esprit. On voyait bien qu'ils ne considéraient pas cela comme une corvée. Du reste les adjudants nous ont dit que c'était à qui serait commandé. « Si quelqu'un n'avait pas été disponible, disaient-ils, il s'en serait présenté dix pour le remplacer. » On avait gardé si bon souvenir de l'ordination de l'année dernière.

En outre du piquet commandé, il y avait à peu près quatre-vingts soldats ou matelots français venus librement pour voir la cérémonie. Les soldats venaient par groupes libres ; les matelots, conduits par un second-maître. C'était le département du frère N. Il était chargé de les conduire dans une tribune de côté, réservée pour eux ; mais pour ceux-là, ni cigarettes ni goûter fin. Ils ont assisté tout le temps à la cérémonie, d'une façon très respectueuse avec beaucoup d'intérêt. Le frère D. était chargé du placement des Frères de Marie, dans une autre tribune de côté, et des Européens, peu nombreux en dehors des invités. Le frère de C. menait à la sacristie les ecclésiastiques de Chang-hai qui venaient assister en habit de chœur. Tout a marché à merveille ; incomparablement mieux qu'à Zô-cé pour le pèlerinage, sans avoir besoin de se servir de parapluie pour crêper les chignons rebelles. Partout, même dans la foule des païens qui encombraient la cour et les abords de la rue, tout le monde était d'une docilité parfaite. Un geste suffisait pour faire dégager le terrain et ranger les gens comme on voulait. Nos soldats étaient toujours entourés d'une foule de curieux qui les regardaient bouche bée, ou en risquant timidement quelques réflexions à leurs voisins ; mais avec quelque chose de sympathique dans l'attitude.

Au dîner il y avait les quatre évêques avec tous les Pères et les invités ecclésiastiques ; tous les autres étaient rentrés chez eux après leur lunch. Le frère Li cuisinier s'est surpassé. Il nous a offert un grandissime dîner fin, avec des huîtres énormes, dont l'écaille pèse bien une demi-livre. Je n'avais jamais vu pareils monstres. Le contenu de trois écailles vaut bien une douzaine des nôtres. Après le dîner, on a fait circuler en récréation une boîte de cent cigares. C'était complet.

Demain Mgr Maquet vient ici ; et l'on va encore le fêter.

Les trois frères nouveaux devraient vous raconter leurs impressions, eux qui savent encore s'étonner. Samedi soir j'étais leur guide pour les conduire

à Tong-ka-dou. Comme le jour baissait, j'ai manqué le pont par où l'on passe d'ordinaire. C'est un heureux hasard, car cela nous a valu de nous promener plus longuement dans la ville chinoise, et de passer par les quartiers les plus fréquentés. C'était déjà le décor de nuit. De loin en loin une méchante petite veilleuse fumeuse, assez pour dire qu'on avait voulu éclairer, mais pas assez pour qu'on y vît clair. Par suite peu de choses à voir, mais beaucoup à sentir pour l'odorat. Mes compagnons à chaque pas avaient de nouvelles surprises, et déclaraient qu'ils auraient voulu voir là tel ou tel de leurs amis. « Ce que ça les amuserait ! » Les brouettes, grâce à l'éclairage sus-mentionné, étaient sur nous avant qu'on eût pu les voir. Le frère D. qui a pour principe de ne pas se ranger pour les brouettiers, trouvait mauvais que les brouettiers eussent le même principe à son égard. Les pauvres, comment auraient-ils fait ? leurs brouettes occupaient à peu près toute la rue.

Je ne vous dis rien des glissades sur ce pavé visqueux ; le frère D. et le frère N. surtout qui pour la première fois faisaient une longue course en souliers chinois, s'en payaient, une glissade, tous les cinq pas. Pas de chute, heureusement.

Pendant que je vous écris, le « rase-tête » est en train de me labourer le crâne avec ses trois herses successivement : je suis à me demander quand il finira... Ah ! le voici au troisième peigne... Bon, voici que maintenant il commence à m'arracher les cheveux pour me tresser la queue.

Je n'ai plus le temps même d'écrire un mot de remerciements.

Décret impérial. Le 11 de la 3^e lune, 8 avril 1902.

« **L**A Cour aime le peuple et le protège ; elle désire que tous ressentent l'effet de cette protection.

Nous traitons les chrétiens et les païens avec la même bienveillance, et nous ne faisons aucune distinction entre eux. Nous voulons que tous nos sujets soient étroitement unis et qu'ils soient toujours d'accord entre eux, pour jouir de la paix. Nous avons plusieurs fois ordonné aux vice-rois et aux gouverneurs des provinces d'exhorter, dans leurs proclamations, les païens et les chrétiens à vivre en paix.

Cependant hier nous avons reçu de Si-liam, gouverneur du Ho-nan, un mémoire dans lequel il nous annonce que dans la sous-préfecture de Pi-yang, il y a eu des églises détruites ou brûlées et des chrétiens tués par de mauvais sujets. Nous avons déjà donné des décrets qui obligent les

mandarins locaux à arrêter les coupables et à les punir selon la loi. Mais nous pensons qu'il vaudrait mieux prévenir à l'avance tous les malheurs entre chrétiens et païens que de punir sévèrement les coupables, après leurs méfaits.

Les missionnaires sont entrés en Chine, depuis plus de 200 ans. Leur but est de porter le peuple à faire le bien. Ils sont venus des lointains pays de l'Europe, malgré tous les dangers de ce long voyage, pour soigner les malades et leur donner des remèdes. Ils ne songent qu'à se priver eux-mêmes et à aider les pauvres gens. De cette manière, comment peut-il donc surgir des affaires contre eux ? — Cependant il y a eu souvent des affaires au sujet des missionnaires. Bien que nos ordres soient très rigoureux, le peuple les néglige et se soulève contre les missionnaires et contre les chrétiens. Tout ignorant qu'il soit, nous ne pensons pas qu'il puisse, sans aucune raison, en arriver à ces faits extrêmes.

Si on cherche les causes de ces soulèvements, on peut trouver que de mauvaises gens, sous le nom de chrétiens, s'appuient sur l'autorité des missionnaires pour troubler le pays. De plus, ils cherchent souvent des prétextes pour intenter des procès aux païens. Si le procès ne réussit pas, ils s'adressent aux missionnaires qu'ils trompent. Ces derniers, dupés par des mensonges, avertissent les mandarins locaux pour demander justice. Les mandarins locaux n'entretiennent pas toujours de bons rapports avec les missionnaires, et même ils ne connaissent pas bien les causes des procès. C'est pourquoi ils les jugent toujours avec injustice : d'où viennent la haine et la calomnie, et les mauvais sujets en profitent pour susciter des troubles dans le pays.

Lorsque des malheurs sont arrivés, les mandarins ordonnent à leurs satellites de saisir les coupables dans un temps fixé : souvent les gens honnêtes en pâtissent. De plus, les mandarins locaux imposent au peuple une contribution très lourde pour le paiement des indemnités. C'est pourquoi le peuple conserve toujours sa vieille haine et les bonnes intentions des missionnaires ne peuvent produire de bons effets. Pour éviter toutes difficultés, il faudrait entre les deux parties un accord complet, sans jalousie et sans aversion. Mgr Favier, à Pékin, est très juste et indulgent. Il traite courageusement toutes les affaires avec équité. A une audience dernière, nous lui avons recommandé de faire arranger à l'amiable les affaires entre chrétiens et païens, pour prévenir à l'avenir de nouveaux malheurs. Le ministre des affaires étrangères doit s'entendre avec Mgr Favier, pour délibérer suivant nos intentions. Désormais il ne faudra pas laisser les mauvaises gens se faire chrétiens. Si les chrétiens agissent contre la loi, les mandarins doivent les punir, comme les païens... De plus le ministre des affaires étrangères doit écrire à ses collègues européens pour qu'ils fassent observer les nouvelles règles par les missionnaires... »

Les soldats allemands à Chang-hai.

Extrait d'une lettre du F. H. Frenken.

Zi-ka-wei, 19 avril 1901.

MON BIEN CHER FRÈRE,

P. C.

A CHANG-HAI les soldats allemands sont environ 400 ; il y a parmi eux 150 catholiques. Un de nos Pères, le P. Scherer, Bavarois, a été nommé officiellement l'aumônier de ces derniers. Quand il y a un navire de guerre allemand ou autrichien dans le port, le P. Scherer écrit vite une lettre pour que soldats et matelots catholiques soient envoyés à la messe du dimanche, dans l'église St-Joseph sur la concession française de Chang-hai. Et jusqu'ici officiers de mer comme de terre ont répondu avec le même empressement aux appels du P. Scherer. Tous les dimanches, les soldats catholiques allemands vont tous ensemble à la messe dans l'église de St-Joseph. Un jour même ils sont venus exprès à Zi-ka-wei pour avoir une répétition de musique. Et maintenant ils chantent tous les dimanches leur messe allemande comme en Allemagne. Le jour de l'Immaculée Conception ils sont allés tous se confesser et communier, à la grande édification de nos chrétiens chinois. Le dimanche ils ont fait leurs Pâques, après s'être confessés la veille. Du reste une chose que je ne savais pas et que j'ai apprise ici, c'est que Guillaume II tient à ce que les soldats aillent au moins quatre fois par an à confesse et à la communion. Il y a quelque temps, le commandant allemand avait eu de l'avancement ; le nouveau commandant, protestant comme le premier, est venu visiter nos établissements de Zi-ka-wei sur l'invitation du P. Scherer. Voyez, disait-il, en Allemagne, nous avons beaucoup parlé dans les journaux contre les missionnaires, mais maintenant je vois de mes propres yeux le grand bien que vous faites aux Chinois. Et à la vue de nos belles œuvres de Zi-ka-wei, le brave commandant était ému jusqu'aux larmes, à ce que me racontait le P. Scherer. Il était prêt à tout faire pour faciliter au P. Scherer son apostolat auprès des soldats, et se chargeait lui-même de dire aux soldats réunis qu'ils étaient venus en Chine défendre la religion, et que pour cela il fallait avant tout donner le bon exemple aux Chinois, partant remplir tous leur devoir pascal. Le jour de S. Joseph, fête chômée pour les catholiques allemands, le commandant a donné congé aux soldats catholiques, tandis que les autres soldats étaient tous de service. Il y a bien eu quelques jaloux parmi les protestants, racontait le commandant, mais ce n'est pas le grand nombre, et tous aiment les missionnaires.

Excursions dans le Ngan-hoei.

Lettre du P. Gratien au P. de Raucourt.

Koang-ts'uen, par Ngan-king, le 22 avril 1901.

BIEN CHER FRÈRE,

P. C.

VOTRE lettre m'est parvenue à l'époque de l'année où je suis le plus occupé. J'avais alors mes catéchumènes à préparer au baptême. Le catéchuménat terminé, j'ai reçu la visite d'officiers de marine qui sont restés toute une semaine sous mon toit et ne m'ont quitté que pour céder la place à Mgr Paris qui commençait par mon district sa tournée de confirmation. Je respire enfin et le premier emploi de mes loisirs est consacré à vous répondre.

Vous me demandez où je suis, quelles sont mes consolations comme missionnaire, etc... Prenez, si vous le voulez, une carte de Chine et cherchez la ville de Ngan-king sur la rive gauche du Fleuve Bleu. Ne confondez pas avec Nanking, aussi sur le Fleuve, mais beaucoup plus près de Chang-Hai. Ngan-king est la capitale de la province du Ngan-hoei ; le Fou-tai ou gouverneur y réside avec toute une légion de mandarins. Nous possédons là une vaste maison à étage, une église très élégante et très riche, dans le goût chinois et un beau jardin orné de bosquets, plein de tourterelles et d'oiseaux de toute sorte, et ce qui est plus pratique d'un grand rapport, car la terre provient des alluvions du fleuve. Peste ! pensez-vous, moi qui parlais de cabane, c'est palais qu'il fallait dire. Oui, mais ce palais est le séjour de mon Ministre, le R. P. Lémour, un Breton de Vannes. — Quant à ma résidence, beaucoup plus modeste, comme il convient, elle est située au Nord à cinq ou six lieues de Ngan-king à vol d'oiseau au centre d'une pittoresque et fertile vallée.

Ma maison ou « ma cabane », comme il vous plaît de la nommer, mais une cabane à étage et d'assez gracieux aspect avec son toit de tuiles noires et ses murs en briques blanchies à la chaux, est bâtie au flanc d'une colline plantée de bambous et de sapins, un vrai nid dans la verdure. Mon petit bois, percé de larges allées, est habité par les tourterelles, les lièvres, les faisans. Quelquefois même le gros gibier vient y chercher un gîte ; de temps à autre un loup s'y aventure et il y a quelques mois on y a tué un énorme sanglier. Mais ces coquins se sont donné le mot pour ne venir que pendant mon absence, on dirait qu'ils me savent possesseur d'une vieille carabine de fabrication anglaise exportée des Indes en Chine. Les lièvres, les faisans et surtout les pauvres colombes sont moins avisés, aussi leur en cuit-il parfois.

Mon personnel est assez nombreux, il le faut bien à cause de mes deux écoles de garçons et de filles ; il se compose d'environ trois caté-

chistes dont l'un fait l'école, un autre les achats de riz, bois, etc., et l'autre m'accompagne dans mes courses. Mes domestiques sont aussi au nombre de trois, l'un est cuisinier, l'autre jardinier, le troisième soigne les mules et porte mes paniers en voyage, impossible d'en avoir moins. Quant aux élèves, garçons et filles, leur nombre varie avec la saison, car les petits Chinois aiment aussi à faire l'école buissonnière, et les parents sont trop faibles pour les en corriger ; d'ailleurs souvent ils ont besoin de leurs services.

Mes chrétiens sont éparpillés dans la vallée « *pusillus grex* » perdu et comme noyé parmi des milliers de païens. Il y a dix ans au moins que cette chrétienté est fondée, mais les conversions sont rares, grâce aux notables de la région qui ont fait jadis un pacte pour empêcher les membres de leur famille, sous les menaces les plus terribles, d'entrer dans la religion. L'effet de ce pacte satanique se fait sentir encore et beaucoup de braves paysans renonceraient à leurs superstitions s'ils ne craignaient d'être persécutés. Je compte pourtant une vingtaine de familles de nouveaux catéchumènes aux environs ; c'est bien peu hélas ! Outre cette chrétienté, qui est la principale, j'en compte quatre autres éloignées les unes de 4 à 5 lieues, les autres de 7 à 8 lieues. Là mes résidences sont de vraies cabanes et j'y fais un peu pénitence d'être bien logé à Koang-ts'uen.

Si vous désirez maintenant avoir une idée de nos occupations, voici en quoi elles consistent. Deux fois par an, 15 jours avant Noël et environ un mois avant Pâques, j'ouvre mon catéchuménat, c'est-à-dire que je fais inviter les catéchumènes à venir à la résidence pendant une quinzaine de jours environ étudier les prières et la doctrine. Deux ou trois fois par jour, je leur explique en détail les vérités de la foi ; nous avons pour cela de grandes images coloriées qui nous sont fort utiles, car les Chinois sont de grands enfants. Nos catéchumènes doivent être éprouvés au moins pendant un an avant de recevoir le Baptême, mais d'ordinaire on les fait attendre davantage et c'est sagesse. — Chaque année nous avons une petite mission à donner dans chaque chrétienté ; cette mission dure trois ou quatre jours. Si vous ajoutez à cela les sermons à préparer, le catéchisme à faire chaque jour, les Sacrements à administrer, voilà déjà de quoi s'occuper un peu. Assurément il y a beaucoup de temps de reste, mais il est absorbé par les voyages, les affaires, les achats de provisions, les constructions, etc.

Les courses apostoliques, voilà un des beaux côtés de la vie du missionnaire. Elles se font tantôt en barque, tantôt en chaise, tantôt à mule ou à cheval. Pour ma part je voyage toujours à mule, c'est bien plus gai, et je trouve cela plus commode. Quand le temps est beau et pas trop chaud, en automne par exemple et au printemps, quel charme n'offrent-elles pas ces longues chevauchées au bord des lacs, au bord du grand Fleuve, au fond des vallées ou bien au sommet des collines et parfois dans d'étroits sentiers

qui serpentent au flanc des montagnes et surplombent des abîmes. L'an dernier, vers le mois de mai, j'ai fait un voyage de ce genre dans les montagnes de Hou-chan, les plus hautes du Ngan-hoei. Aucun missionnaire n'y était allé avant moi, car ces montagnes sont très éloignées de Tai-Hou et de Koang-ts'uen les districts les plus voisins. A cette époque de l'année elles étaient dans toute leur parure, et c'était féerique.

Des bois de bambous balançaient au vent leurs panaches verts, des cascades bondissaient de rochers en rochers jusqu'au fond des vallées et leurs eaux réunies au pied des montagnes formaient un torrent large comme un fleuve qui, roulant ses flots limpides sur des plages de sable fin, s'en allait se perdre à l'horizon et se réunir au grand Fleuve. Mais ce qui ravissait surtout les regards, c'étaient les azalées rouges, roses qui tapissaient les pentes, couronnaient les blocs de roches, se miraient coquettement dans le cristal des sources. Chaque montagne offrait l'aspect d'un gigantesque massif de fleurs. Tout chantait la gloire de Dieu dans cet Eden, et les fleurs, et les oiseaux, et les torrents, et les rochers, tout excepté hélas ! celui pour qui tout cela fut créé et qui devrait offrir son encens sur ce magnifique autel.

Comme il n'y a point d'auberge dans ces vallées j'allai avec mes deux domestiques et mon catéchiste demander l'hospitalité à des paysans qui nous firent bon accueil. Il y eut bien quelque défiance au premier abord, mais je liai conversation, distribuai des remèdes et nous fûmes bientôt amis. Ils me dirent alors qu'ils n'avaient point encore vu d'Européen dans leurs vallées ; ils s'étonnaient aussi beaucoup que mes mules eussent grimpé jusque-là, car ni cheval, ni mule n'avait encore fait cette ascension. Je restai quelques jours chez eux. Ils me donnèrent un guide en compagnie duquel j'explorai les alentours et escaladai les pics du voisinage. Au pied d'un de ces pics est bâtie dans un site ravissant, à l'ombre de beaux arbres, une pagode qui domine hélas ! toute la contrée. Je grimpai bien au-dessus à une altitude de plus de 1000 mètres à partir du pied de la montagne, et là, debout sur un rocher, tout émerveillé du panorama splendide qui se déployait à ma vue, je chantai tour à tour le Cantique au Sacré-Cœur : *Vole, vole, ô ma prière...* puis le cantique : *Bénissez Marie...* Je variaï un peu pour la circonstance.

Torrents aux fraîches eaux,
Montagnes et coteaux,
 Bénissez Marie,
Verts bambous, azalées
Qui parez ces vallées,
 Bénissez Marie.

Puis, pour que le diable se souvînt qu'un petit missionnaire avait passé là, je choisis un bel arbre à l'écorce bien lisse et avec la pointe de mon

couteau j'y traçai une croix et au-dessus en grosses lettres : Vive Jésus ! — Puisse ce nom béni régner un jour dans ces montagnes ! En attendant, comme dit le P. Delaporte dans une de ses poésies :

La croix domine tout, monts, collines, vallées.

Il va sans dire que j'expliquai aux montagnards le but de ma visite, et leur donnai une idée sommaire de notre sainte religion ; puis à mon départ, je distribuai çà et là quelques livres de doctrine. Il faudrait aller là au moins une fois par an ; je suis convaincu qu'il y aurait bientôt de conversions. Mais c'est si loin, et nos districts sont si étendus. — Vous voyez que la vie en Chine n'est pas si prosaïque qu'on le croit communément.

Je ne vous parle pas de la guerre et des Boxeurs ; les journaux sont pleins de ces événements. Nous avons été menacés, injuriés ; notre vie n'a tenu qu'à un fil, comme nous l'avons su depuis ; mais en somme notre mission a eu fort peu à souffrir. La guerre a eu au moins un bon résultat, celui de nous procurer la visite d'officiers de marine. Pour ma part, j'en ai reçu quatre, dont deux anciens élèves de Jersey, M. Adrien, M. de Lesparde.

Les deux premiers, M. Adrien et M. Gautier, enseignes à bord de la *Surprise* et du *Lion*, m'ont rendu visite l'hiver dernier. Ils comptaient chasser dans mes montagnes. Par malheur le temps a été affreux ; impossible de sortir de la maison. En désespoir de cause ils tiraient les pies des fenêtres de la résidence. Sur leur demande, j'en ai fait faire une soupe qui nous a paru excellente à tous les trois. Mais mon cuisinier m'a avoué ensuite qu'il y avait mis un morceau de lard, parce que sans cela le bouillon eût été trop maigre, et il n'aurait pas eu *la face*. Les jours suivants mes hôtes ont réussi à tuer deux daims, mais ils en ont perdu un.

M. de Lesparde et M. Lecomte, enseignes à bord de la *Décidée*, me sont arrivés le lundi de Pâques. Cette visite inattendue me dérangeait un peu, car Monseigneur devait venir le samedi suivant et j'étais en train de préparer mes chrétiens à la Confirmation. Mon ministre, le R. P. Lémour, m'envoyait les deux officiers en me recommandant de leur trouver une panthère, car ils rêvaient nuit et jour d'en abattre une. De fait il y en a quelques-unes dans mes montagnes ; en une seule année les Chinois en ont tué quatre, et cette année encore en ont capturé deux jeunes. Je fis prendre des renseignements, et des paysans nous affirmèrent qu'une panthère avait élu domicile sur une montagne voisine. Elle sortait chaque nuit, et on l'entendait rugir auprès des habitations ; le jour elle dormait au fond d'une grotte située au flanc de la montagne, au milieu d'énormes blocs de rochers. Un guide nous conduisit à la grotte. L'entrée en était très étroite et en partie obstruée par des rochers sur lesquels nous trouvâmes des touffes d'un poil long et fin facile à reconnaître pour être celui de la bête. Elle avait sûrement fréquenté cette grotte et peut-être y était-elle encore.

Pour en avoir le cœur net, je dis à des paysans de nous apporter de quoi faire des torches, car à l'intérieur de la grotte c'était l'obscurité complète. Avec de menus branches d'arbres reliées en faisceau nous fîmes une torche que nous allumâmes. Je me glissai le premier en rampant à l'intérieur de la grotte, puis un des officiers me passa son fusil chargé de chevrotines. Les deux officiers entrèrent à leur tour, l'un portant la torche, l'autre un fusil. Nous fouillâmes tous les coins et recoins sans découvrir autre chose qu'un squelette de chien qu'on nous dit avoir été dévoré les jours précédents. Une autre petite caverne voisine de la première et à l'entrée de laquelle l'herbe avait été fraîchement foulée fut aussi explorée sans résultat. Pourtant la bête n'était pas loin, car elle fut aperçue le lendemain dans l'après-midi, mais les officiers devaient partir et il fut impossible de renouveler notre visite. — Nous fîmes aussi une exploration dans une très belle grotte où l'année dernière deux panthères avaient élu domicile. Nous y trouvâmes aussi des ossements et des laissées dont l'une nous parut toute fraîche. Sur l'un des côtés de la grotte un couloir s'enfonçait très profondément dans la montagne. Après l'avoir suivi pendant longtemps en nous éclairant avec des torches, nous arrivâmes à une crevasse large et profonde qu'il nous était impossible de franchir. Les officiers manifestèrent le désir de continuer l'exploration. Qui sait si nous n'allions pas aboutir à quelque palais féerique comme celui des Mille et une Nuits? Après avoir dîné en plein air au milieu d'un cercle de Chinois de tout âge qui nous posaient mille questions naïves et se montraient d'ailleurs très sympathiques, je fis apporter des cordes et une échelle et nous jetâmes un pont sur l'abîme. Mais M. de Lesparde, qui y passa le premier, nous cria qu'il était impossible d'aller plus loin car un nouveau précipice très profond nous barrait la route.

A défaut de panthère, ces Messieurs ont tué du lièvre, des faisans et des canards sauvages. Ils m'ont quitté enchantés de leur séjour chez moi, comme ils me l'ont dit et écrit depuis. De mon côté j'ai gardé d'eux le meilleur souvenir. Ces visites d'officiers de marine ont un excellent résultat ; elles leur font mieux connaître les missions et détruisent des préjugés d'éducation qui peuvent exister chez quelques-uns, elles font aussi mieux connaître la France à nos chrétiens et même aux païens. Les officiers aimaient à lier conversation avec les Chinois, bien entendu je servais d'interprète. Ils traitaient nos chrétiens avec beaucoup de bonté, caressaient les enfants. De leur côté mes gens, domestiques et chrétiens du dehors aimaient à les accompagner dans leurs chasses, à leur trouver du gibier. L'un de mes chrétiens surtout, brave homme très naïf, taillé en hercule, a laissé aux officiers le meilleur souvenir et les a beaucoup amusés. Il trouvait le gibier comme le meilleur limier, et quand un canard avait été abattu, il se jetait à l'eau comme un terre-neuve pour le rapporter. M. de Lesparde

voulait absolument lui laisser sa montre pour le récompenser. Je l'en ai empêché, mais tous mes gens ont reçu une généreuse gratification.

Au revoir, mon bien cher Frère, je fais des vœux pour que vos forces reviennent promptement.

Priez pour moi et ne tardez pas à m'écrire. Votre très affectionné en N.-S.

R. GRATIEN, S. J.

Le Diable à Kiang-yn.

Note du P. Firmin Sen.

KIANG-YN est une sous-préfecture du département du T'chang-tcheou-fou dans la province du Kiang-sou. Dans la chrétienté de Kiang-yn, il y avait un néophyte nommé Kou-Eu-yen qui n'était guère fervent et manquait souvent d'assister à la messe. Sa maison pourtant n'était distante de l'église que de 3 li (à peine deux kilomètres), ce qui, pour un homme de bonne volonté, n'est pas un chemin bien long. Le 23 octobre de cette année (1901), cet homme qui se portait alors fort bien, rentrait chez lui après sa journée faite. Devant sa maison il rencontre huit personnages, (faut-il dire huit démons ?) aux dents saillantes hors d'une bouche largement fendue, avec de longs cheveux hérissés. Un de ces personnages voulut lui entourer le cou d'une chaîne. Le pauvre néophyte, persuadé qu'il avait affaire au diable, s'écria : « Je suis chrétien ! » Il voulait dire : « Vous vous trompez en pensant vous emparer de moi comme si je n'étais qu'un païen. » Mais son agresseur lui répondit : « Tu ne vas pas à l'église. » Au même instant le cheval que montait un des huit personnages atteignit Kou-Eu-yen d'un coup de pied au flanc et le renversa par terre. Là-dessus l'apparition s'évanouit. La femme du néophyte accourut auprès de son mari gisant par terre. Aidée de quelques autres femmes, elle essaya, mais en vain, de le relever. Cinq ou six hommes appelés par les femmes vinrent pour transporter Eu-yen dans sa maison. Chose étrange, il était devenu si lourd qu'ils ne purent y réussir ! Ils prirent donc le parti de le laisser à l'endroit où il était tombé et glissèrent sous lui un peu de paille. Le néophyte, incapable de parler, portait les deux mains à sa gorge comme s'il voulait se gratter. Il dit dans la suite qu'il sentait autour de son cou la chaîne que lui avait jetée un des diables. Ses yeux s'étaient retournés, les prunelles en haut, son corps était raidi et il avait tout l'air d'être sur le point de rendre l'âme.

On lui jeta alors de l'eau bénite : il agita les pieds et les mains comme pour repousser quelqu'un. On lui donna de l'eau ordinaire à boire et il l'avalait sans difficulté. On mêla ensuite à l'eau qu'on lui donnait un peu d'eau bénite : il but encore, mais rejeta immédiatement ce qu'il venait de boire. Les catéchumènes et les néophytes qui s'étaient réunis autour de Eu-yen

redoublaient les prières et l'emploi de l'eau bénite. Efforts inutiles : le malade ne revenait pas à lui.

La famille effrayée envoya à Kiang-yn demander du secours aux vierges. La nuit les empêchait de se mettre elles-mêmes en route ; elles firent prier le *Sien-cheng* (catéchiste) de la résidence d'aller à leur place. Celui-ci partit avec un de nos domestiques. En chemin ils furent trempés par une forte averse, ce qui était une bonne préparation pour chasser le diable. Quand ils arrivèrent à la maison du malheureux Eu-yen, elle était remplie du curieux. Le possédé (?) voyant notre Sien-cheng entrer dans la maison, ouvrit tout grands ses yeux rougis ; il ne cessait de remuer les lèvres et de montrer les arrivants avec les deux mains. Son aspect était horrible, mais il resta muet.

Notre Sien-cheng aspergea d'abord le malade d'eau bénite, en récitant une courte prière. Ensuite, pour prier plus tranquillement à l'abri des curieux, il pénétra plus avant dans la maison. Après avoir prié une heure, il venait au malade, l'aspergeait d'eau bénite, puis revenait prier et ainsi de suite jusqu'à trois fois. Eu-Yen était étendu à terre de manière à ne pas voir le catéchiste lorsqu'il sortait. Toutefois il *sentait* qu'il sortait et il recommençait alors à s'agiter, faisant assez voir qu'il n'aimait pas l'eau bénite. A la seconde sortie du Sien-cheng, il s'agita encore, mais moins fort et but l'eau bénite sans résistance et sans la rejeter de sa bouche. Quand il eut été aspergé d'eau bénite encore une fois après la troisième heure de prières il fut tout à fait calmé.

Les nombreux spectateurs, chrétiens, catéchistes et païens furent tous émerveillés de la vertu des prières et de l'eau bénite.

Cependant nos envoyés dont les habits étaient trempés revinrent en changer à la résidence. Avant de quitter la maison de Kou-Eu-Yen, ils avertirent la famille que le diable pourrait bien revenir. En effet, vers trois ou quatre heures du matin, le malade recommença à s'agiter. Le jour venu, on envoya chercher les Présentandines. Deux d'entre elles se rendirent à la maison du malheureux qui était presque aussi mal qu'à l'arrivée du Sien-cheng. La récitation des litanies de la sainte Vierge avec aspersion d'eau bénite, fit partir le diable. Le malade revint à lui et reprit l'usage de sa langue. Il lui resta encore pendant quelques jours une douleur au côté et à la gorge ; de plus un état de faiblesse générale persista pendant un certain temps.

Ce fait m'a été raconté par le catéchiste et par les vierges envoyés au secours de Kou-Eu-Yen.

Au mois d'août 1901 une jeune femme païenne, accompagnée d'une parente chrétienne, se présenta à la paroisse de Kiang-yn. Voici ce qu'elle me raconta. Depuis plusieurs mois, il lui semblait pendant son sommeil que quelqu'un lui donnait à manger *de bonnes choses* et restait chez elle. Une

fois réveillée, elle ne pouvait plus rien manger et souffrait de l'estomac. Peu à peu ses forces diminuèrent, et elle se sentait presque tout le jour accablée par l'envie de dormir.

Pendant qu'elle me parlait, j'observais en effet qu'elle paraissait très faible et avait peine à se tenir debout.

Elle passa trois jours, me dit-elle, dans la famille de la parente chrétienne qui l'accompagnait. Elle s'y trouva mieux, et l'apparition nocturne ne vint pas la tourmenter. Mais elle ne put rester plus longtemps dans la maison de sa parente qui est petite. J'entendis qu'elle voulait me dire discrètement par là que sa parente était trop pauvre pour la garder chez elle.

Je lui dis qu'elle ne devait pas manger ce qui lui était présenté pendant son sommeil, à quoi elle répondait qu'elle n'était pas libre. — Je lui permis de séjourner quelque temps dans l'école des filles. Elle s'y trouva mieux sans guérir cependant tout à fait, et ne revit pas durant ce temps l'apparition qui avait troublé jusque-là son sommeil.

Au bout d'une dizaine de jours son mari vint la chercher et la ramena chez lui. Je l'exhortai avant son départ à croire fermement en Dieu. « Si tu crois, lui dis-je, tu ne seras plus ennuyée par le diable ». Peut-être l'ai-je aussi engagée à réciter de temps en temps les prières qu'elle avait apprises chez nous.

Une fois partie, elle ne donna plus de ses nouvelles et ne vint pas à l'église, non plus que son mari. Deux mois environ plus tard j'appris qu'elle était morte, sans baptême hélas !

Un jeune homme âgé de 23 ans est atteint de la maladie du diable, comme on dit ici. Quand il dort, il sent quelqu'un peser sur lui et ne peut se remuer. Peu à peu sa figure devient pâle, ses forces diminuent. Il a recours aux médecins du pays, il fait venir les bonzes et les Tao-se (prêtres taoïstes), et n'éprouve aucune amélioration. Il va se réfugier dans une pagode et ne s'y trouve pas mieux que chez lui. — Il prend enfin la résolution d'entrer dans la religion chrétienne et vient me trouver au mois d'août 1901. Je l'accepte comme catéchumène et lui permets de loger chez nous pendant quelque temps. Il emploie son temps à apprendre les prières et à travailler dans notre jardin. Il y eut quelque amélioration dans son état, mais non guérison complète. Après vingt jours, je le renvoyai chez lui sans le baptiser malgré ses instances. C'était encore trop tôt.

Deux mois se passèrent pendant lesquels il ne cessa de demander le baptême, employant comme intercesseurs auprès du missionnaire tantôt le catéchiste, tantôt les vierges, tantôt le domestique. Mais le missionnaire restait inflexible. Un jour enfin il vint se jeter à mes pieds en disant : « Père, si je meurs sans baptême, je tomberai en enfer. Pour le moment, ce n'est pas la vie ou la mort qui me préoccupent. Peu importe que je meure, pourvu que je sauve mon âme. »

Je lui dis : « Et ta fiancée païenne ? — Si elle ne veut pas se faire chrétienne, je ne l'épouserai pas. — Et tes parents, tes frères ? — Ils ne s'occupent pas de moi ; je ne perdrai donc rien de ce côté » — Je l'interroge et le trouve assez instruit. Craignant, vu son état de faiblesse, qu'il ne vienne à mourir sans baptême, je me décide enfin à le baptiser et lui donne le nom de Michel. Depuis un mois il a bien meilleure mine qu'auparavant. Puisse-t-il persévérer !

Voici quelques réflexions qui me viennent au sujet de ces faits et d'autres semblables qui m'ont été rapportés plusieurs fois.

1. Le peuple de Kiang-Yn, comme tous les païens, est superstitieux. On croit facilement ici que les maladies sont des vexations d'origine diabolique. Aussi dès que quelqu'un tombe malade, on se hâte d'appeler les bonzes, les Tao-se, les magiciens pour chasser un diable qui n'existe que dans l'imagination de ces pauvres gens.

2. Il y a cependant des cas assez fréquents où il est au moins permis de se demander si le diable n'a pas de part. Ainsi les objets qu'on prépare pour les sacrifices disparaissent quelquefois tout d'un coup et on les retrouve devant les tablettes des ancêtres. Des gens tombent malades sans cause apparente ; et brusquement ils sont guéris après avoir offert des sacrifices superstitieux. Souvent dans les cas de ce genre l'esprit de fornication a sa part.

3. Les païens constatent bien l'efficacité des prières chrétiennes, de l'eau bénite, etc. Pourtant bien peu parmi eux y ont recours. Ils aiment encore mieux mourir que s'adresser à nous. Bien peu surtout sont amenés par le désir de se débarrasser du diable, jusqu'à une conversion complète.

4. Cette dureté de cœur des païens pour résister aux grâces extérieures de ce genre, explique peut-être pourquoi le bon Dieu a rarement opéré en Chine ces miracles éclatants qu'il a employés ailleurs pour convertir les infidèles.

5. Un païen demanda un jour à un protestant s'il avait comme les catholiques le pouvoir de chasser le diable. Le protestant répondit que oui. Mais jusqu'ici je n'ai point encore entendu dire que les hérétiques aient remporté de pareils succès ; ni même que les païens vexés par ce qu'ils croient être le diable, aient recouru à eux.

6. Je crois que nos vierges chassent plus facilement le démon que les autres chrétiens et j'attribue ce fait à l'humilité de ces bonnes filles qui racontent leurs victoires sur les mauvais esprits avec une grande simplicité et sans vaine complaisance en elles-mêmes.

Les Musulmans de Po-tcheou, et leur Marabout.

Lettre du P. Dannié au P. Joüon.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

HIER, j'ai eu une longue séance avec mon marabout. Pour lui ouvrir la bouche et le cœur, je lui ai donné un flacon de berlingots européens, qu'il a délicatement savourés, après s'être assuré qu'ils ne contenaient pas de graisse de porc. Tout ce qu'il m'a dit ne peut s'affirmer que des Mahométans de Po-tcheou ; car mon marabout, pas plus que les lettrés chinois, n'a de ces idées générales, non seulement sur l'Islam dans le monde entier, mais même sur l'Islam dans la Chine seule. Ainsi, il n'a aucune connaissance de l'Inde, pas plus que de la Perse. Du moins, n'ai-je pu, même en me servant d'un excellent interprète, en rien retirer qui prouvât qu'il sût qu'il y a des Indes ou un Shah de Perse. Pour lui, il n'y a que l'Arabie, la vraie patrie, la terre bénie par excellence et dont il parle à chaque instant. Il ne sait que très confusément ce que sont les Musulmans du Sud de la Chine, mais il semble avoir une prédilection spéciale pour les Mahométans du Kan-sou et du Chan-si, deux provinces du Nord, trop illustrées ces dernières années.

A Po-tcheou même, le Coran se lit en arabe. Les principaux exemplaires sont imprimés en arabe, mais on en tire un grand nombre de copies en chinois. J'ai moi-même vu ce Coran, avec couverture en cuir, fermoir en fer, et qui m'avait tout l'air d'un graduel de nos lutrins de France. Le marabout me le montrait avec respect. Le marabout sait l'arabe, dit-il. Il l'a appris dans son enfance et l'enseigne lui-même aux jeunes gens qui se préparent à devenir marabouts. La prière du vendredi, Khot-ba, en chinois Tchou-ma, se fait en arabe, comme chez nous l'office a lieu en latin. Très peu y comprennent quelque chose, mais le marabout traduit et explique en chinois vulgaire. Et à propos du Tchou-ma, prière du vendredi, voici quelques détails. Sur 100 fidèles, il n'y a ordinairement qu'une quarantaine à pratiquer, moins même en temps de presse. Les marchands surtout se distinguent par leur tiédeur. A l'entrée de la mosquée, il y a les ablutions rituelles. Les habits doivent être propres, à la chinoise sans doute. Les hommes portent une coiffure rappelant celle des Arabes et se roulent la queue autour de la tête pour paraître plus Arabes que Chinois. Le marabout est debout tandis que les fidèles sont à genoux sur des nattes et font je ne sais combien de prostrations. Défense de garder ses souliers, de causer, de cracher. Le jour du Tchou-ma, on va cinq fois à la mosquée pour la prière. A la prière des autres jours il n'y a que le marabout qui prie pour son troupeau, censément trop occupé ailleurs. Ils ont une espèce de chapelet à 100 grains pour les aider à répéter un certain nombre fixe de prières.

Les femmes ont leurs *marabouts*, et n'assistent pas à la prière dans la même mosquée que les hommes.

Très peu vont en pèlerinage à la Mecque. De Po-t'cheou, personne n'y est allé de mémoire d'homme. Mais il paraît qu'on y va surtout du Kan-sou et du Chan-si où la foi est plus vive et les Musulmans plus nombreux.

Quant au Sultan de Constantinople, le marabout sait qu'il est musulman, et c'est tout. Le grand Turc n'a aucune suprématie spirituelle ou temporelle sur les Mahométans de Chine. On ne le nomme même pas dans la prière du vendredi. Aussi l'ambassade envoyée cette année par le Sultan, n'a fait aucune impression sur mes Musulmans qui ont été les premiers à rire du fiasco de cette ambassade.

Les Mahométans de Po-t'cheou appartiennent au rite Haméfite. Il y a des Shaféites surtout au Kan-sou, mais il paraît que dans toute la Chine ce sont les Haméfites qui l'emportent en nombre.

De temps en temps, il leur vient des scheiks de langue arabe pour les visiter et les rappeler aux traditions primitives, mais en réalité, me dit le marabout, ces visiteurs ne font que nous exploiter et le difficile est de savoir s'ils sont sérieux ou si ce ne sont que des imposteurs et des escrocs.

Il y a trois ans, le scheik qui vint d'Arabie (?) à Po-t'cheou était si pauvrement et si singulièrement vêtu qu'il fit honte à tous ses coreligionnaires. A Po-t'cheou, après avoir marmoté des prières que personne ne comprenait, il eut bien soin de réclamer un bon viatique et surtout de bons habits en peau, puis on le conduisit en brouette de mosquée en mosquée jusqu'à Chang-hai où il se rembarqua, les poches pleines, pour ses sables de l'Arabie. Les Mahométans de Po-t'cheou ne tiennent pas du tout à ces visites qui les exposent à la risée des païens.

Les vrais Mahométans ont horreur de toute pratique superstitieuse, et c'est ce qui les rapproche le plus du christianisme. Quelquefois leur fanatisme va jusqu'à briser les idoles, et il leur fait subir toutes sortes d'avaries. Il y a deux ans, par exemple, que les Mahométans de Po-t'cheou sont en procès à la capitale de la province, pour la bagatelle d'avoir brûlé une pagode, plus le bonze de la susdite pagode. Le marabout me prie de lui donner un coup d'épaule, persuadé qu'il est, le brave homme, que c'est une bonne œuvre commune aux deux religions et à laquelle je ne puis refuser ma coopération. Et à cette occasion, je me suis souvent fait cette réflexion : Si les Catholiques osaient le dixième de ce que font les Mahométans, c'est là qu'ils seraient dénoncés et désavoués en haut lieu ! Les Mahométans, eux, savent se faire craindre, première condition pour être respecté en Chine, tandis que les chrétiens, ayant à compter avec toutes sortes de traités et de convictions, sont d'une extrême timidité, qu'on appelle prudence, circonspection, etc., ce qui n'empêche pas de les rendre responsables de tous les maux de l'empire : telle la pauvre bourrique dans les Animaux malades de la peste.

Cependant, avoue mon marabout, il y a de tièdes Musulmans qui, en cachette, osent faire des superstitions. Quand le marabout ou les chefs de famille ont vent de ces crimes, ils condamnent le coupable à l'amende ou à quelques centaines de coups. D'après la loi chinoise, ils n'ont pas droit de vie et de mort, et les mandarins ne connaissent pas du crime d'apostasie. Mais, en pratique, les Mahométans savent bien faire disparaître, *per fas et nefas*, ceux qui font trop peu d'honneur à la loi du Prophète. L'apostasie est considérée comme le plus abominable des crimes, et très rares sont les cas de retour aux idoles ou de conversion au christianisme. Les Musulmans à faibles convictions se rencontrent surtout parmi les nouveaux convertis chinois. Quant aux vieux Musulmans, ils sont malheureusement inébranlables dans leur foi. Ils pratiquent leur religion, ouvertement, envers et contre tout. Tout le monde les prend tellement au sérieux qu'on se garde bien d'en rire ou de les molester. En me rendant en vacances, il m'arrive souvent de descendre dans des auberges musulmanes. Impossible, même en faisant sonner à leurs oreilles tout l'argent du monde, d'en obtenir un peu de viande de porc : cela est vraiment prodigieux quand on connaît l'amour du Chinois pour la sapèque et la facilité avec laquelle il transige sur tout pour augmenter son bien-être.

Je n'ai pas pu savoir de mon marabout s'il y avait des confréries pour motifs de religion ou de piété. Tout ce qu'il m'a dit à ce sujet, c'est qu'il y a des corporations de tous les métiers, afin de n'être pas obligé de recourir aux païens et à toutes leurs superstitions quand il s'agit, soit de bâtir une maison, soit de faire des cercueils, etc.

Mon marabout n'a non plus aucune idée de procédés physiques pour arriver à l'extase naturelle. Il raconte seulement qu'au Kan-sou, la province par excellence des Mahométans en Chine, il y a de grands pénitents, de vrais ascètes, qui font des choses surprenantes. Dans le Kiang-nan, ajoutet-il amèrement, les nôtres sont trop plongés dans la matière pour viser si haut et la profession de derviche est absolument inconnue.

Je lui ai discrètement demandé s'il n'y avait pas quelques affinités, au moins au Nord de la Chine, entre Musulmans et Boxeurs ; ce à quoi il a répondu négativement et avec indignation, protestant que tout bon Musulman, par principes, doit abhorrer tous les maléfices et incantations idolâtriques des Boxeurs. Cela n'empêche que, dans quelques endroits, par exemple à Tchoukia-k'ou, le Zi-ka-wei des protestants dans le Ho-nan, à 100 kilomètres de Po-tcheou, ils ont fait cause commune avec les Boxeurs, mais cela plutôt par amour de pillage et désir de vengeances particulières, que par principes bien arrêtés contre catholiques et protestants. Leur conduite envers les chrétiens dépend des circonstances. Quand ordinairement on est bien ensemble, on n'a rien à craindre en temps de troubles. Mais, malheur à ceux qui s'en font des ennemis par excès de zèle, par principes ou par

méprises ! Surtout, pas de prosélytisme pour les convertir : c'est ce qu'ils pardonnent le moins, persuadés qu'ils sont d'être dans la seule et vraie religion. Du reste, même les Musulmans de Chine tiennent Notre-Seigneur Jésus-Christ pour un prophète, moindre, il est vrai, que Mahomet, mais très grand saint et très grand prophète quand même.

A en croire mon marabout, les Musulmans de Chine n'obéissent à aucune direction commune. Mon marabout n'a ni supérieur ni inférieur dans le monde maraboutal. Chaque mosquée se gouverne selon ses traditions et les grandes données communes à tous les Musulmans, ce qui laisse naturellement place à beaucoup de différences accidentelles entre les divers groupes répandus dans un empire si immense.

Comme race, mes vieux Mahométans de Po-t'cheou se vantent de descendre d'anciens Arabes qui, au nombre de 3000 familles, sous la dynastie des Tang (620-905 après J.-C.) et sous un chef célèbre nommé Ka-Si, envahirent la province de Canton et de là montèrent peu à peu vers le Nord. Mais, il y a eu plusieurs grandes invasions postérieures.

Les connaisseurs affirment reconnaître les Musulmans à je ne sais quel type extérieur spécial. Pour moi qui ne suis pas du tout physionomiste, je confesse mon inhabileté à ce sujet et ne distingue pas les Musulmans de Po-t'cheou d'avec les Chinois de la même ville. Je crois qu'il est plus exact de dire qu'après tant de siècles et de mariages entre Arabes et Chinois, le type primitif de ces étrangers s'est tout à fait fondu avec le type des Célestes. C'est même extraordinaire que les Chinois n'aient pas plus approprié l'Islam à leurs usages et coutumes comme ils l'ont fait pour le Bouddhisme indien en particulier.

Le marabout dit que les Musulmans de Chine n'ont aucun rapport avec les Musulmans étrangers, cela est vrai, je crois, pour les Musulmans de l'intérieur ; mais pas pour ceux des frontières de l'Empire. Mon marabout, vous le répété-je, ignore jusqu'aux noms de l'Inde, de la Perse, de la Turquie et n'a jamais à la bouche que sa sempiternelle Arabie, pour lui la Terre promise, et la Mecque, la capitale de ce royaume béni, la Mecque, cette autre Jérusalem.

Outre le Coran, ils ont quantité de livres de religion traduits de l'arabe en chinois. A côté de la version arabe, le marabout me parle d'une autre version pha-cul-si. Serait-ce la version persane ? Faute de s'entendre sur la prononciation exacte du mot *Perse* en chinois, je ne saurais rien affirmer là-dessus. Il paraît que cette version *phaculsi* est plus intelligible et plus en usage chez les femmes.

La situation légale des Mahométans en Chine, après de longues luttes à main armée, paraît être maintenant celle du droit commun. On ne les inquiète jamais pour cause de religion et on ne les force à coopérer à aucune superstition. Même là où, comme dans mon district, il y a beaucoup

de Mahométans, le missionnaire peut toujours avec profit dire aux païens : « Vous voyez que les Chrétiens ne sont pas les seuls à mépriser les idoles, les pagodes, à ne pas brûler du papier aux morts, à se montrer exclusifs et sévères dans leurs enterrements, mariages, fêtes et naissances, etc. » Peuple, lettrés et mandarins comprennent plus facilement nos raisons quand à côté de nous il y a des Musulmans, encore plus intransigeants que les Chrétiens.

Les droits des Mahométans sont parfaitement reconnus des mandarins qui se gardent bien de se faire des ennemis de gens si peu commodes. Dans la suite des siècles, ce ne sont pas les édits qui leur ont manqué. Actuellement, ils sont trop connus et trop nombreux pour avoir encore recours à ces petits moyens. Quand ils sont trop inquiétés, ils ont recours à la révolte sans scrupules là où ils sont très nombreux comme au Kan-Sou et au Chan-Si, ou bien à d'autres représailles, là où ils peuvent moins, comme à Po-t' cheou. Que de fois, à Po-t' cheou, ville de soi-disant grands hommes militaires, n'ai-je pas demandé : « Mais où donc tous ces foudres de guerre ont-ils conquis leurs panaches et leurs boutons ? » Depuis la guerre du Japon, on n'ose tout de même plus se vanter que c'est en combattant contre les Européens, ce serait par trop risible ; mais on répond invariablement que c'est en triomphant des Musulmans du Kan-Sou et du Chan-Si. Ces victoires font pitié aux Musulmans qui, au fond, savent bien ce qu'il en est. Mes foudres de guerre, comme au temps de Charles le Gros avec les Normands, ont toujours donné de l'argent pour amener les Mahométans à déposer les armes. Les Mahométans recommencent l'année suivante, ce qui permet à de nouveaux héros de s'illustrer, mais toujours de la même manière.

L'année dernière, pendant toute la longue durée des négociations à Péking, mes Musulmans appelaient de tous leurs vœux les Européens à Po-t'cheou et à Kai-fong. « Au moins, disaient-ils, adorons-nous un même Dieu que les Européens et réunirons-nous nos efforts pour raser toutes les pagodes et *forcer* tout le monde à renoncer aux idoles. » Cela soit dit pour vous donner une idée de leur patriotisme.

Il va sans dire qu'ils se marient exclusivement entre eux. Que si parfois ils se marient à des païennes c'est à condition qu'elles se convertissent immédiatement à l'Islam.

Il y a un grand Ramadan de 30 jours et un petit Ramadan de 10 jours que les Musulmans pas trop occupés gardent scrupuleusement du lever au coucher du soleil, mais dont les ouvriers, marchands et hommes de peine se dispensent facilement, soupire le marabout.

Quant à la circoncision, elle n'existe plus qu'à l'état de souvenir. Les mères chinoises ou chinoisées des petits Mahométans sont trop sensibles pour consentir à aucune effusion du sang de leurs bébés. Seulement, le

3^e jour après la naissance, on présente l'enfant au marabout dans la mosquée. On lui donne le nom de quelque Saint de l'Ancien Testament: Abraham, Isaac, Jérémie, Baruch, etc., noms par lesquels les Musulmans s'appellent entre eux, mais que les païens ignorent communément.

A la mort, le marabout va réciter des prières. Le corps du défunt est lavé dans des eaux odoriférantes, enveloppé dans un linceul blanc, cousu en forme de sac. La tête est légèrement inclinée vers l'Occident, vers cette Arabie, la grande patrie pendant la vie et surtout après la mort. Les cercueils n'ont pas les planches du fond de sorte que le cadavre repose immédiatement sur le sol. Les riches familles ornent ces cercueils de très coûteuses inscriptions en langue arabe et entretiennent toutes sortes de parfums auprès du défunt. Parents et amis à l'occasion des funérailles apportent de l'encens, des aromates et des parfums mais en ayant soin de les préparer d'une manière toute différente des païens. Le marabout préside aux funérailles. Inutile d'ajouter que la solennité dépend des honoraires. Quand le marabout est trop occupé, il délègue quelques-uns de ses grands élèves pour le remplacer. Pour les pauvres, c'est plus simple. On se contente de creuser une fosse, d'y jeter le cadavre et de le recouvrir d'une simple planche. Il paraît que tous les habits du défunt reviennent de droit au marabout et à la mosquée. Si cela est vrai, les Mahométans feraient bien d'exiger de leur marabout du moins à Po-t' cheou, d'être plus propre. Il est simplement dégoûtant mon marabout, et je ne comprends pas comment il peut avoir tant d'influence malgré un extérieur si négligé. Car il est réellement respecté et obéi de ses coreligionnaires. Il est de toutes les joies et de tous les deuils. Rien ne se fait sans lui. Il passe sa vie à arranger les différends des siens entre eux et avec les païens. Pour les procès, les Mahométans se soutiennent : ils ont même, m'assure-t-on, la caisse des procès destinée à soutenir leurs causes au Tribunal. Aussi, les mandarins font bien attention avec les Mahométans de ne pas juger à tort et à travers, comme c'est leur habitude avec le reste de leur peuple.

Quant aux différends avec les Chrétiens, le marabout les a toujours réglés, à la première nouvelle, et à notre plus grande face. Mes Chrétiens considèrent le marabout comme un de leurs meilleurs amis et protecteurs et ils ont bien raison. Lui-même exhorte souvent les païens trop grugés par les vampires du Tribunal à chercher protection auprès de nous, et ne rougit pas, malgré sa qualité de marabout, à leur servir de caution et d'intermédiaire. Moi, de mon côté, je fais tout mon possible pour entretenir les bonnes relations, et crois ne pas exagérer en disant n'avoir jamais trouvé en Chine homme plus désintéressé et plus bienveillant envers notre sainte Religion. Je lui prête tous nos livres de doctrine : il les lit et les fait lire par les siens. Aussi bien est-il enchanté de voir que nous avons les mêmes ancêtres dans la même foi jusqu'à N. S. et que ce que nous disons

sur les superstitions et les idoles renchérit encore, d'une façon plus spirituelle et plus littéraire, sur ce qu'en disent et pensent les Mahométans eux-mêmes.

Persécuteurs hypocrites.

Lettre du P. L. Gain au R. P. Recteur de Zi-ka-wei.

Siu-tcheou-fou, 10 octobre 1901.

MON RÉVÉREND ET BON PÈRE RECTEUR,

P. C.

QUEL jour que celui-là !... hélas ! c'est l'anniversaire d'un martyr *manqué*. Dix-sept ans après, je croyais pouvoir, avec le compagnon des tristesses d'antan, faire un pieux et joyeux pèlerinage au théâtre de nos communes épreuves. Le bon Père Durandière est encore sur le lac, avec les trois autres Pères, qui ont tous voulu se rendre par eau à P'ei-hien.

Je les ai quittés à Sou-tsien, où le Père Pascal Le Biboul et le Père Ling nous ont reçus avec toute la charité possible. De là, pour régler certains comptes et autres petites affaires, le P. Pascal et moi, nous nous sommes rendus par terre à Yao-wan où nous avons encore passé tous ensemble une nuit à terre. Nous étions six Pères. Le P. Thomas invité s'est excusé à cause de ses bâtisses, le P. Ou est arrivé après que les 4 Pères avaient levé l'ancre.

J'ai dû forcer un peu pour faire passer le P. Durandière par Tchang-kou-chan, afin de gagner une vingtaine de piastres sur le transport de nos caisses, qu'il aurait voulu débarquer avec lui à Yao-wan, d'où mon char m'a amené ici en moins d'un jour et demi.

M. Chao, de T'ang, et M. T'ao, de T'ang, m'attendaient ici avec impatience depuis 8 jours, pour me demander la permission de taper sur certaines canailles, qui ne sont ni chrétiens, ni catéchumènes, et qu'ils affectent de prendre pour tels.

Mais, prenez-les donc, Messieurs, ne vous gênez pas tant que cela ! — C'est toujours la même tactique. Ces gredins de mandarins, furieux ou au moins honteux de voir leur peuple se faire chrétien en masse, n'osant me dire en face qu'il n'y a que les canailles à venir à nous, font enquête sur enquête pour trouver des brigands chrétiens. — Le tao-t'ou et le tcheng-t'ai m'ont encore servi cette tartine, avant-hier, quand je suis allé les voir : « Vous avez des canailles parmi vos chrétiens. — Mais c'est votre peuple, mettez-les donc à la raison, en cage, à la cangue, tout ce que vous voudrez. Vous me rendrez service. » — Ces gaillards ont subsumé : « Oui, mais dès que nous mettons la main dessus, vous poussez les hauts cris, et il faut

vite les relâcher. — Citez-moi le *vrai* coupable, digne de mort ou de prison, dont j'aie exigé l'élargissement. Oui, il y en a qui n'observent pas nos règles, et je suis enchanté de les voir mis à la raison par l'autorité compétente. Mon rôle consiste tout au plus à demander un peu de miséricorde et d'indulgence quand le crime n'est point prouvé. — Vous êtes bon, trop bon, finissent-ils par me dire, sous forme de compliment, vous avez pitié même des mauvais sujets. — C'est dans mon rôle, dis-je, je suis venu pour exhorter tout le monde à faire le bien, et les méchants à se convertir. » — Et pour ne pas rester en arrière, savez-vous ce que T'ao-t'ai-suin, votre ami, finit pas me dire, d'un air de confiance et de faux mystique : « Vous me ressemblez ! moi aussi j'ai pitié des malheureux, je suis trop bon ! » — N'est-ce pas flatteur ?

Le pauvre homme ! Voici sa dernière histoire. Une des raisons, pour lesquelles il attendait impatiemment mon retour, c'était pour me demander la permission de mettre à la cangue (comme le P. Pascal l'avait demandé pour Bassadeur et un autre chef du soi-disant syndicat des bons enfants de la ville), quelques colons accusés d'avoir fait jouer la comédie pendant près d'un mois au « toan-li ». — « Des chrétiens, faire jouer des comédies diaboliques ? — Oui, j'en suis sûr. — Eh bien, prenez-les, et tapez ferme, mais pas d'erreur, s. v. p. — Merci, j'y cours, et je vais vous en rapporter une collection. » — Il y alla, avec cent cavaliers du tao-t'ai et cent fantasins du tcheng-t'ai. La ville et la campagne en tremblaient. — Trois jours après, il est revenu. Combien de prisonniers ? — Pas un chrétien. Les comédies étaient payées par les notables et mandarinets locaux, qui croyaient s'en laver, en accusant les chrétiens. — La comédie, en soi, m'a dit le Koei-tao-t'ai, n'est pas interdite, au toan-li pas plus qu'ailleurs. Mais là, les comédies sont des prétextes pour rendez-vous des brigands de cent *li* à la ronde. Là ils jouent, perdent de grosses sommes, et pour solder n'ont qu'un moyen, aller brigander, faire des razzia, enlever les enfants, etc., se faire donner de l'argent d'une façon ou de l'autre. Depuis un mois, j'en ai les oreilles rompues. On m'a même dit que plus de trente brigands, pour vider leurs querelles ou payer leurs dettes, se sont tués les uns les autres. Je crains de grands désordres. J'envoie M. T'ao, le sous-préfet, avec des troupes, y mettre de l'ordre. Tout brigand ou receleur de brigand sera lié et amené à mon tribunal, sa maison détruite, ses terres confisquées, sa famille renvoyée au Chan-tong, d'où ils sont tous venus. Gare à vos chrétiens ! »

Qu'y avait-il là-dessous ? Évidemment tout un complot, et savamment combiné, car S. E. l'Intendant, S. E. le général, le préfet, le sous-préfet, m'en ont tous parlé, en termes identiques. On s'attendait à voir revenir ce dernier triomphant avec toute une chaîne de chrétiens à la cangue. — Or le pauvre homme est revenu bredouille. Que dis-je ? pire encore, confus, comme un renard qu'une poule aurait pris. Comment cela ? Lundi dernier

le vaillant sous-préfet, qui avait couché à 25 lis de là, se présente à la fine aurore devant le gros village du Neuvième toan, et l'entoure avec ses soldats à pied et à cheval. — « Faites venir le chef du village. — Le voici. — As-tu des brigands chez toi ? — Je n'ose pas dire. — Parle, je sais que tu en as. — Oui, mais ils sont absents. — Kiang III, le grand voleur, est-il là ? — Non, il est en fuite. — Tu mens. — Grand homme, je ne mens pas. — Où est sa maison ? Conduis-moi la voir. » — Le sous-préfet et ses gens bien stylés entrent dans le village, arrivent devant une paillotte. — « Ta-lao-ye, dit le chef du village, voilà la maison de la mère et des frères de Kiang III, mais lui n'est pas là. — C'est bien la maison à la famille Kiang ? — Oui ! — En avant ! dit le sous-préfet à ses soldats et satellites, rasez-moi cette paillotte ! » En 3 minutes le toit est par terre... Et que voit-on sortir des décombres ? Un homme effaré, ahuri, tenant des morceaux d'images et de livres de prières, et présentant le tout au sous-préfet... — « Qui es-tu ? demande celui-ci. — Grand homme, c'est moi, qui suis le catéchiste de l'école, que vos gens viennent de démolir. Voyez l'état où ils ont mis les images de doctrine et les livres de prières. — Quels sont ces livres et ces images ? — Les livres et les images à moi confiés par le Père Gain pour tenir l'école ici. — Où est-elle, ton école ? — Grand homme, vous en voyez les restes... Que vais-je devenir ? et comment annoncer la nouvelle à mon Révérend Père Tsong-pen-t'ang ? — Comment ! c'est là l'école de mon grand ami le R. Père Gain ? Et tu ne me l'as pas dit plus tôt ! — Grand homme, vous ne me l'avez pas demandé, et je n'ai même pas eu le temps de crier gare... »

Le mandarin maudit ses gens, chercha le chef du village, fit appeler les administrateurs : tous introuvables, tous cachés, ou en fuite.

On dit que c'est grâce à la douche fraîche de cette erreur matinale que le belliqueux sous-préfet dut d'être coulant et très doux le reste de sa tournée. Mais il lui fallut rentrer en ville ; comment se présenter devant moi ? Impossible cependant de me fuir.

Bien entendu qu'avant son retour, j'étais renseigné sur ses exploits. J'avais même en mains les images déchirées et les livres lacérés, terribles pièces à conviction. — J'avoue qu'en les recevant de la main du catéchiste essoufflé et débraillé, j'eus une forte tentation de le mettre à la porte avec ses pape-rasses. Les Pères Salmon et Le Bayon venaient d'arriver et assistaient à la scène. — « Je n'en crois rien, tu es un menteur, tu t'es encore laissé jouer par tes chrétiens, ce sont des farceurs, et toi aussi. C'est impossible que le mandarin ait fait cela. »

Non, il ne l'avait pas fait, mais ses gens à lui l'avaient fait, et lui présent, et sous ses yeux. Comment décliner la responsabilité ? Aussi bien, dès sa rentrée au tribunal, le sous-préfet appela un homme de confiance, lui conta son cas, et le chargea de venir arranger la chose chez nous.

Je m'y attendais, et j'avais donné mes ordres. Celui qui reçut le délégué du sous-préfet, fit l'ignorant, écouta toute l'histoire ; et quand il constata que le mandarin, de son propre aveu, s'était bel et bien fourvoyé, et cherchait une issue pour en sortir, sans trop de perte de face, il exhiba les morceaux de livres et d'images : « Voilà ! dit-il, jusqu'ici le Père s'est refusé à croire la chose, et cherche en vain une explication à ce vandalisme. » — « Alors que demande le Père comme réparation ? » — Mais le Père n'y a pas pensé, il n'y croyait pas. — C'est une pure erreur, un malentendu, le sous-préfet en est désolé, et demande que le Père ne s'en fâche ni ne s'en froisse. Je viens exprès pour lui dire de bonnes paroles, veuillez transmettre les excuses, etc. »

Vous dire comme je jouissais, à la récréation du soir, avec les Pères Le Bayon et Salmon, de voir mon matamore de mandarin dans le pétrin ! C'est une de mes petites consolations naturelles, au milieu de tous les ennuis et les dégoûts, qu'il faut essuyer avec ces lettrés faux, hypocrites, qui se disent vos amis et vos protecteurs, et font en dessous tout ce qu'ils peuvent pour nuire à nous et à nos chrétiens. Et vraiment, n'est-ce pas là un des mille coups de la Providence qui veille sur nous ?

Ce mandarin haineux et très rusé, qui rage de voir tant de braves gens s'attacher à notre sainte religion, qui eût exécuté d'un si grand cœur, s'il eût alors été à la place qu'il occupe aujourd'hui, l'ignoble expulsion, dont le Père Durandière et moi fûmes les victimes, le 10 octobre 1884 ; ce même mandarin poursuivant le même programme, par des voies différentes, hautement approuvé par tous ses supérieurs hiérarchiques, venant pour ainsi dire prendre mes ordres, et me donner le baiser de l'amitié, avant de se mettre en campagne, part en guerre. Son but avoué est de purger le pays des brigands qui l'infestent, et son vrai dessein est de terroriser tellement les chrétiens, qu'aucun n'ose plus se déclarer pour nous. C'est bien le fond de la pensée de notre vieux tao-t'ai, qui me comble de caresses et de cadeaux. C'était bien ce qu'il avait ordonné au sous-préfet du T'ang-chan-hien, pour enrayer le mouvement de notables et de lettrés, qui couraient en foule après le Père Bondon. Le mandarin de T'ang-chan fut docile, agit vite, frappa dur, mais s'y prit gauchement, si gauchement, que le tao-t'ai lui-même dut le désavouer et le lâcher. Et le voilà sur le pavé : encore un paragraphe à ajouter à la triste fin des persécuteurs de l'Église. Faut-il en pronostiquer autant pour T'ao-tsai-min ? Ce n'est pas mon affaire. Mais ce qui m'intéresse pour le moment et vous réjouira avec moi, c'est qu'au lieu d'éteindre la religion au « toan-li », son voyage y aura fait beaucoup de bien, et procuré à ses frais une jolie chapelle neuve au Neuvième toan.

Car c'est ainsi que finit cette histoire. Si vous la croyez intéressante et édifiante, faites la lire (tout mal racontée qu'elle soit), par nos chers Pères tertiaires, par les jeunes scolastiques, etc., etc. « *Quo plus eo melius* », pourvu-

qu'on prie en retour pour le Siu-tcheou-fou, et ses brigands, que j'aime tant, et aussi pour celui qui est

En union de SS. SS. prières, etc., etc.

Votre frère en N. S.

Léop. GAIN, S. J.

Les Rogations aux environs de Po-t'cheou.

Lettre du P. Dannic au P. Lecointre.

Po-t'cheou, 19 mai 1902.

MON BIEN CHER FRÈRE,

P. C.

JE venais de finir les Rogations dans mon immense district quand j'ai reçu votre charmante lettre datée, non hélas ! du beau pays de France, mais de ce vieux Cantorbéry qui, tout cher qu'il me reste, n'en est pas moins la terre d'exil. Et précisément pendant mes Rogations je comparais la Chine à la Bretagne et au Kent, les deux pays où j'ai vécu avant de venir dans l'empire du Milieu. Presque tous nos chrétiens sont des paysans : jusqu'ici peu ou pas d'espoir dans les villes. Lettrés et commerçants sont trop orgueilleux, trop corrompus, trop voleurs pour que Dieu daigne en faire les prémices de ses élus. Or, au paysan il faut surtout des fêtes comme les Rogations, directement instituées pour lui et dont le sens, — demander une belle moisson de blé, — au moins, n'est pas par trop mystique. Oh ! que tout cela me rappelle le temps où tout jeune enfant je suivais M. le Recteur à travers les bois, les prairies, les champs, les genêts, les ajoncs dorés de cette chère paroisse, doux lieu de ma naissance ! La procession sortait au point du jour. Tous les bambins de l'école, aimant mieux la procession que la classe, suivaient gaîment le digne Recteur qui d'une voix grave invoquait tous les saints tandis que nous, nous répondions invariablement : *Ora pro nobis* à tort et à travers. Les vieux et les vieilles égrenaient leur chapelet, et le bon instituteur (que les temps sont changés !) ne cessait de nous rappeler à l'ordre avec son refrain habituel : « Mais, faites donc plus attention à Dieu qu'aux merles et aux prés ! » On célébrait la messe dans quelque vieille chapelle, le plus éloignée possible de l'église paroissiale, et on revenait comme on était allé, chantant toujours sans se fatiguer : *Ora pro nobis*. Quelle fête ! autant de gagné sur la récitation des leçons !

Je pensais à tout cela quand le 5 mai, au petit jour, je quittais Po-t'cheou, grande ville pauvre et sans poésie pour aller faire, à ma façon, ma tournée de Rogations. Suivez-moi, si vous voulez avoir une petite idée de ce coin du monde où vous serez peut-être un jour mon successeur.

Le curé est à mule avec sa chapelle portée devant lui par 2 robustes gaillards. La campagne est magnifique et d'une prodigieuse fertilité comme

presque partout autour des grandes villes, où il y a tant de fumier humain ! Plaine sans bornes, puisque, dit-on, le pays est ainsi uniformément plat des rives de la Hoai aux murailles de Péking, soit 600 lieues, et au delà. Autant est-ce triste quand c'est nu, en hiver, ou inondé, en été, autant au mois de mai, le paysan français soudainement transporté ici trouverait le spectacle ravissant. Le blé commence à pousser des épis. A perte de vue, du blé et encore du blé. Dans mon district, pas l'ombre d'une rizière. Partout des paysans au comble du bonheur, car cette année, la pluie est tombée en abondance et la récolte s'annonce superbe. Il faut si peu à ces pauvres, sans souci ni de politique ni de question sociale, il faut si peu pour les rendre contents ! Un petit vent frais caresse cette mer d'épis qui ondule légèrement comme l'eau pure d'un lac paisible et sans rivages au souffle de la brise du matin. — « Père, demande un païen, le blé est-il aussi beau chez vous que chez nous ? — Oh ! bien plus beau, lui répondis-je. Votre blé à vous mûrit trop vite, les grains sont trop menus. Votre soleil est excessif. N'empêche que, comme coup d'œil je n'ai rien vu en Bretagne de si beau, de si riche que vos plaines infinies, à cette époque de l'année. Sais-tu quel est celui qui te donne de si beau blé ? — Mon travail ! » répondit l'ingrat.

Et, marchant, marchant toujours à travers des champs de blé, plus beaux les uns que les autres, côtoyant la rivière la Kouo, sillonnée de centaines de barques se rendant à Po-t'cheou, j'arrive vers 8 heures dans un petit oratoire de campagne, dédié à S. Joseph. Près de 100 chrétiens m'attendent. C'est la première fois que je viens pour les Rogations, puisque la petite église, en chaume, ne fait que d'être finie. « Je viens, braves gens, prier pour vos familles, vos bœufs, vos ânes, votre blé, votre sorgho. C'est Dieu, et non les poussahs, qui fait la pluie et le beau temps. Nous allons tous demander au bon Dieu une bonne récolte par l'entremise de la Sainte Vierge dont c'est aussi le mois... » Jamais je ne fus mieux compris de mon auditoire : jamais je ne vis mieux prier : jamais je ne compris mieux pourquoi dans l'Ancien-Testament, à son peuple encore naïf et charnel, le Seigneur promettait surtout du blé et du vin à profusion, comme suprême récompense de sa fidélité à la loi. En priant ainsi, pour la moisson, je ne faisais du reste qu'imiter les mandarins qui, de bonne foi ou non, s'adressent aussi à cette époque, à toutes les divinités les plus disparates, même quelquefois au Dieu des chrétiens, pour obtenir bonne récolte à ceux dont ils se vantent d'être les pères et les mères. J'admirais comment l'Église a sanctifié, poétisé ce besoin naturel au paysan de toutes les contrées à cette époque de l'année où, tout étant encore en herbe, en épis, en espérances, l'homme comprend que la réalisation de ses espérances ne dépend pas de lui seul, mais d'un Être suprême qu'il ne savait encore comment nommer hier et qu'aujourd'hui il appelle : Notre Père qui êtes aux cieux... donnez-nous notre pain quotidien.

La messe dite, me voilà en route pour une autre chrétienté. Cependant

le soleil est bien haut et il commence à faire bien chaud. En vain, chercherais-je quelque prairie émaillée des mille fleurs du printemps. Ici, pas de prairies, de vallées, de ruisseaux, de chemins creusés et ombragés, rien que la plaine et toujours la plaine ensoleillée et monotone, du blé et toujours un océan de blé. Ou plutôt, je me trompe, car jamais en France ni en Angleterre je ne vis si beaux champs de fleurs. A qui donc appartiennent ces magnifiques jardins, alternant dans la proportion d'une partie sur dix, avec les champs de blé ou de sorgho ? Qu'ils sont beaux ces espèces de coquelicots nuancés des plus douces nuances de l'arc-en-ciel ! Quelle parure pour le mois de mai ! Quel décor pour un reposoir si l'on pouvait faire la procession du St-Sacrement ! Hélas ! hélas ! autant elles sont belles, ces fleurs, autant elles sont empoisonnées. C'est l'opium, le maudit opium qui pousse en même temps que le blé : c'est la mort auprès de la vie, le don du diable auprès des bienfaits du bon Dieu. Tout le reste de la journée, je chemine entre l'opium et le blé, car mon district est spécialement infecté de cette maudite culture. Que de peine à en détourner mes faibles chrétiens, car la maudite plante rapporte beaucoup plus que le blé et mes chrétiens ne sont pas des héros par le désintéressement de la sapèque ! Certes, de cette maudite plante, l'Église ne dira jamais : *Ut fructus terrae conservare digneris, Domine !* car c'est elle qui est en train de faire des Chinois une race d'abrutis au physique et au moral.

6 mai. — Messe dans un autre oratoire en chaume consacré à N.-D. de Lourdes. Au moins 200 personnes. Plus de 50 communions de tout jeunes néophytes. Le pays est pauvre. Aussi le bon Dieu semble avoir je ne sais quelle prédilection pour ces gens, pauvres entre les plus pauvres. Mais quelle belle moisson d'âmes dans ce pays s'il y avait un Père à poste fixe ! Là, pas d'opium qui ne pousse que dans les meilleures terres, et celles de mes chrétiens sont médiocres. Je répète mon speech de la veille, puis je reprends ma tournée, ma procession, à travers champs, continuant de comparer cette campagne à celles que j'ai vues dans la vieille Europe. Si dans ce pays, le campagnard est encore on ne peut plus arriéré, au moins le grand nombre de bras suffit à faire rendre à la terre tout ce qu'elle peut produire. Et ce qu'il y a de mieux qu'en France, où la population des campagnes diminue d'une manière si effrayante, ce sont ces magnifiques villages de 300 à 500 habitants si nombreux que je me demande comment tout ce monde peut vivre avec si peu de terre. Jamais, en aucune partie de la Bretagne, je ne vis rien de comparable. Comme tout cela surtout contraste avec le pays de Cantorbéry où il me rappelle que les simples fermes sont bien plus clairsemées que les gros villages dans mon district. Pauvres et chers Chinois, s'ils n'ont pas d'autres richesses, au moins ont-ils celle des familles nombreuses ! Si tout cela était chrétien, quel fier peuple ce serait, même sans électricité ni vapeur, ni ballons, ni automobiles, merveil-

leuses inventions qui, toutes réunies, au dire du Pèlerin, ne valent pas un petit poupon !

7 mai. — Enfin, me voici au dernier jour des Rogations, chez les plus éloignés de mes catéchumènes, 12 lieues de mon centre, et dans une église dédiée à S. Michel, où je célèbre encore la sainte Messe devant une centaine d'assistants fraîchement convertis. Ce qui m'attire le plus vers ce pays c'est une assez haute montagne isolée, la seule dans mon district, la montagne du Dragon. Ailleurs elle passerait inaperçue, mais ici c'est la merveille du pays ; elle produit vraiment un effet imposant au milieu de toutes ces plâtitudes infinies. Mon bonheur est de la gravir, et de là de contempler à loisir tout le pays que le bon Dieu m'a donné à évangéliser. J'y reste parfois des heures entières regardant ces milliers et ces milliers de villages, dissimulés dans des bosquets aux arbres rabougris, mais qui, vus de la montagne à cette époque, paraissent si gais et si tranquilles ! Je vois comme des fourmis les habitants de la ville et les soldats du camp qui sont au pied de la montagne. Quelquefois, je me prends à désirer que quelque Père, aux puissantes initiatives, achète une partie de cette montagne, bien plus belle que celle de Zô-cé, pour y fonder une église et un pèlerinage à la Reine des Cieux. Je me confonds de mon impuissance à la vue de ces belles pagodes contre lesquelles je ne puis rien, à la pensée du tout petit troupeau de 100 néophytes qui, disséminé, forme le royaume de Dieu dans le cercle de cet immense panomara. Nulle part ailleurs, je ne récite mieux mon chapelet. Nulle part ailleurs, le missionnaire, en tournée des Rogations, ne dira plus à propos à celui dont les bienfaits s'étalent sous un si vaste horizon : *Ut fructus terrae dare et conservare digneris...*

Mais, il me faut quitter la montagne et rentrer chez moi pour célébrer l'Ascension. Et en m'en retournant je pensais que, pauvre laboureur moi-même dans le champ du bon Dieu, j'ai pendant plusieurs années, semé, semé la bonne semence, souvent dans les larmes, toujours dans les inquiétudes et la pauvreté. Quelques épis se montrent enfin, et la moisson s'annonce belle. Cher Frère, que vos prières et celles de tous les exilés de St Mary's soient la rosée qui la féconde. A cette époque où le blé n'a pas encore de profondes racines en bas, ni de tiges bien solides en haut, un rien peut compromettre la moisson. Ainsi en est-il de mes chers néophytes. Et c'est pour cela qu'en ces 3 jours de Rogations je suis allé implorer le secours du bon Dieu plus encore pour les âmes que pour les corps, et que pendant toute ma tournée, j'ai pensé à mes co-novices sur les prières desquels je compte plus que jamais.

Tout à vous en N.-S.

J. DANNIC, S. J.

Pas eu de chance, cette année. Ma barque, — ou plutôt la barque de la section, — a fait naufrage. Tous mes objets, y compris mes Pompes funèbres sont au fond de l'eau.

Hu Siu-tcheou-fou Oriental.

Lettre du P. Le Biboul au P. Alexandre Brou.

Yao-wan, 16 avril 1902.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

P. C.

IL y a tout de même plus de 12 ans qu'on ne s'est pas vu, et bientôt nous fêterons nos 25 ans de Compagnie. C'est curieux comme le temps a passé vite et comme le souvenir est une étrange chose. Je me rappelle parfois Aberdovey et Slough, comme si c'était d'hier, et je suis tout étonné de sentir que je vais avoir 40 ans, et que mon barbier deux fois par semaine, ne trouve rien à racler sur certaines parties de mon crâne ; mais, grâce à Dieu, l'âme est toujours bien jeune et toujours joyeuse. Bien que je chante presque aussi faux que le Père X..., je chante souvent sur les routes du Siu-tcheou-fou, où de par la sainte obéissance je suis le commis-voyageur de la section. C'est ainsi que le P. Dannic appelle les Ministres.

Je disais que je n'avais rien à dire, et maintenant je n'en finirais pas si je laissais courir ma plume, et si par exemple je voulais vous raconter un pèlerinage fait l'autre jour à votre cathédrale de Chartres. C'est probablement le remords de ne vous avoir pas écrit, ou bien parce que j'avais lu votre poésie. En tout cas c'était bien pieux, mais ce n'était qu'un rêve !

Le R. P. Supérieur vous dira combien nous avons besoin d'hommes. Un peu partout les catéchumènes abondent, mais surtout au Siu-tcheou-fou. Dans la section du P. Gain, là où il y a un Père, il en faudrait plusieurs ; le P. Bondon, à lui seul, a plus de 60 catéchistes chargés chacun d'un centre de catéchumènes. Dans notre section ce n'est pas si débordant, mais qu'on nous envoie d'autres Pères, et ils auront tout de suite de quoi s'occuper. Combien de temps cela durera-t-il ? Il est un fait que dans ces pays-ci là où il y a un Père, immédiatement il y a des catéchumènes nombreux. Dans les pays de vieux chrétiens il n'en est pas de même. Ainsi l'immense préfecture de Hoai-ngan-fou, qui dépend aussi de notre section, reste dans son indifférence, et la vieille chrétienté de Hoai-ngan, datant de la dynastie des Ming, est plutôt en décroissance. Tout cela c'est trop lettré, trop intellectuel. Il faudra que le flot descende de chez nous, de ce pays où les lettrés ne sont ni nombreux ni intellectuels, et où les caractères sont plus virils. En attendant l'ouverture du Hoai-ngan-fou, nous ouvrons une nouvelle préfecture, le Hai-tcheou, à l'extrémité nord de la Mission, et touchant au Chan-tong et à la mer. En un jour on peut aller de là à Kiao-tcheou ; et ce sont les Pères allemands qui ont instruit chez eux les premières familles de catéchumènes. J'espère qu'on nous donnera un Père au prochain *status*, et dans quelques années, un dans chacune des trois sous-préfectures.

Pour finir, écoutez comment le paganisme étouffe dans le cœur de l'homme l'amour maternel et paternel. Quand je vins dans ces pays-ci, il y a 7 ans, je succédai au P. Perrin. Le Père, en m'initiant aux mœurs du pays, me raconta une coutume si barbare qu'il y croyait à peine et il me pria de me renseigner avant d'y ajouter foi. J'ai souvent interrogé, et chaque réponse était un *confirmatur*. Actuellement je ne doute plus. Il y a trois jours le P. Ou, mon voisin, arrive chez moi et me raconte tout affaré encore ce qu'il avait appris la veille d'un païen de nos amis, lettré riche et honnête homme de l'aveu de tous. Voici cette coutume. Quand dans une famille les premiers enfants meurent (les trois premiers, dit ce lettré) et qu'il en naît un 4^e, et que celui-ci à son tour tombe malade, avant qu'il ne meure, le père le prend et le tue à coups de couteau. Si pendant ce massacre le sang du pauvre petit rejaillit sur le père (sur sa cuisse, je crois) c'est bon signe. S'il en jaillit une goutte il aura un enfant qui vivra, si deux gouttes deux enfants, et ainsi de suite. Le lettré a affirmé que cette coutume est générale ici et non seulement dans le peuple, mais parmi les orgueilleux lettrés, et comme preuve il a raconté au Père ce qu'a fait il n'y a pas longtemps un gros richard de famille mandarinale, que je connais très bien. Cet individu, voyant son 4^e enfant tomber malade, prit un revolver et déchargea sur lui une vingtaine de coups ; tout le petit corps était troué. Je ne sais pas combien de gouttes de sang du pauvre petit rejaillirent sur son bourreau de père, mais il est certain que, bien qu'il ait une douzaine de femmes, il n'a plus d'enfants.

Demandez, cher Père, que nous fassions connaître à ces pauvres gens le divin enfant Jésus et sa mère Immaculée, et alors toutes ces pratiques ne seront plus qu'un souvenir.

La Chrétienté de Tang-chan.

Lettre du P. Dannic au R. P. Recteur de Zi-ka-wei.

Po-t'cheou, 21 juin 1902.

MON RÉVÉREND PÈRE RECTEUR,

P. C.

IL suffit de consulter les Œuvres de la Mission pour voir que le Siu-tcheou-fou est d'emblée le Paradis des Catéchumènes dans le Kiang-Nan. Dans 20 ou 30 ans, on pourra, je crois, l'appeler, comme autrefois les environs de Chang-hai : « Une petite France en Chine ». Heureux les Missionnaires qui, comme vous, mon R. P. Recteur, auront été les ouvriers de la première heure semant dans les larmes ce que d'autres récoltent dans la joie.

En pays chrétiens, les paroisses gardent souvent le nom du pauvre moine qui a été leur fondateur et la reconnaissance populaire, à défaut de procès canonique en règle, en a fait des Saints dont elle retrace la vie dans les vitraux et naïfs bas-reliefs des vieilles églises. Pourquoi en est-il autrement en Chine ? Pourquoi vouloir que les nouveaux fassent toujours oublier les vieux et que, dans 200 ou 300 ans, quand d'autres auront peut-être recueilli l'héritage de la Compagnie, personne ne connaisse même les noms des premiers apôtres de ces belles chrétientés ? Ainsi, je ne suis qu'à 7 ou 8 lieues de la belle et antique chrétienté de Lou-i, desservie par les Missions Étrangères de Milan, dans la province de Ho-nan. Il paraît que ce sont nos Pères qui ont aussi fondé cette chrétienté au XVII^e siècle. Mais comment donc s'appelaient ces Pères ? Les savants de Chang-hai le savent peut-être. Moi, j'ai beau consulter les Pères et les chrétiens de Lou-i, je n'obtiens que l'invariable réponse : « Oui, c'est à d'anciens Jésuites que nous devons la foi, mais nous ignorons leurs noms. » Cela m'intéresserait pourtant plus que de savoir quel fut le successeur de Théglath-Phalasar et autres Mèdes ou Babyloniens.

Lou-i, fondé par nos vieux Pères, est le noyau d'un futur vicariat apostolique, et il y aurait peut-être là matière à une intéressante monographie dont il rejaillît quelque gloire sur la Compagnie.

Tel ne sera pas sans doute le sort historique des chrétientés du Siu-tchou-fou. Plus de 1000 ans s'écouleront, je l'espère, et le nom surtout du P. Gain y sera légendaire. Mais enfin, supposé que tous les Pères aient l'humilité du curé actuel de Tang-chan, dans quelques siècles nous ne serions pas plus renseignés sur Tang-chan que sur Lou-i. Il y aurait vraiment dommage, car je crois qu'à cette aurore du XX^e siècle, la sous-préfecture du Tang-chan est la première de toutes les sous-préfectures du Kiang-Nan pour les conversions. Je reviens de Tang-chan et j'ai de mes propres yeux vu, ce qui s'appelle vu, les merveilles de la grâce qu'on me racontait depuis longtemps un peu confusément.

C'est dans la ville même, où il vient d'acheter une maison, que j'ai trouvé le P. Bondon. J'avoue que la Résidence est on ne peut plus pauvre : un unique couvert, deux assiettes, une table, deux chaises, un lit, quelques cartes chinoises appendues au mur en pisé, et c'est tout le mobilier du Père qui a le plus de néophytes et de catéchumènes dans notre immense vicariat. L'église est à l'avenant.

Mais si la résidence est pauvre, au moins ne désemplit-elle pas du matin au soir. C'est d'abord le mandarin et tout son tribunal qui entretiennent avec le Père les plus cordiales relations, parce que le Père sait toujours délicatement réserver les droits du mandarin. J'ai vu le mandarin envoyer un prisonnier assez gravement malade se confesser ; puis le prisonnier est rentré en prison pour y continuer un purgatoire bien mérité, paraît-il,

même avant de mourir. C'est un brigand qui n'a peur que d'une chose, de l'enfer. Comme vous voyez, il y a encore de l'espoir dans les brigands de Tang-chan. Père et mandarin trouvent tout naturels ces sentiments chez leurs brigands. Heureux pays ! Rare mandarin ! Pieux brigands à la Régulus !

A peine a-t-on su que le P. Bondon avait un hôte, le principal notable de la ville, M. le maire comme l'on dirait chez nous, m'envoie un dîner de 1^e classe. Toutes sortes de messieurs très bien habillés viennent me saluer, m'offrir des présents et s'intéresser à ma Révérence très peu habituée à ces douceurs. « Mais, Père Bondon, toute la ville se fait donc chrétienne ? — Non, Père Dannic, mais il y a bien là moitié qui le désire. Mais que de précautions il faut avec ces citadins ! — D'accord, cher Père Bondon, mais il restera toujours quelque chose de ce premier bon mouvement qu'au moins vous n'arrêtez pas à priori. Rien que la rareté du fait de voir tant de catéchumènes dans une ville chinoise mérite vraiment d'être relaté. Heureux pays ! Heureuse cité ! »

Le cœur du P. Bondon, c'est facile à constater, n'est pourtant pas à la ville. A peine me suis-je plus ou moins reposé, le char est attelé, et nous voilà en route pour la campagne. Au fond je me disais que c'était peine perdue et qu'à cause de la presse des travaux personne ne bougerait pour nous saluer. Erreur ! Je n'exagère rien en disant que je me crus transporté en Bretagne. Au moins de kilomètre en kilomètre, de magnifiques villages de 30, 40 familles toutes chrétiennes quittent l'aire où l'on battait le blé : hommes, femmes et surtout enfants ne se possèdent pas de joie de voir leur bon Père. En temps ordinaire et s'ils avaient été prévenus, il paraît que tout ce monde serait venu au devant de nous avec lances et fusils. Lances et fusils, pauvres ou riches habits, c'est une question bien secondaire : c'est le cœur que j'ai surtout vu chez ces braves gens, c'est leur bon cœur qui m'a ému.

Au Tang-chan seul, qui n'est pourtant pas une grande sous-préfecture, Monsieur le Curé peut ainsi visiter en char (c'est le carrosse du pays), plus de 1000 de ses ouailles en 2 ou 3 jours. Heureux pays ! Heureux Curé qui déborde de conversions et de consolations ! Curé extraordinaire qui demande non pas de l'argent, mais des hommes pour l'aider pendant que la moisson des âmes bat son plein, pour l'aider à tirer tout le parti possible de cette pêche pour ainsi dire miraculeuse. Car, qui sait si le bon Dieu continuera de verser sur le Tang-chan ses grâces particulières avec une si grande abondance ? C'est malheureusement un fait d'expérience. Un beau jour, le mouvement s'arrête : malgré les efforts du Missionnaire rien n'avance plus. Tant pis alors pour ceux qui n'ont pas pris de poissons dans leurs filets. Le P. Bondon, lui, ne veut pas être de ceux-là. C'est 3 ou 4 Pères qu'il réclame pour son Tang-chan pendant qu'avec une activité fiévreuse il me montre les futurs centres où s'entassent les matériaux de futures rési-

dences. Pourvu que ses rêves n'aient pas le sort de ceux de M^{me} Perrette ! Près de 200 villages ! mais un S. François-Xavier avec notre système actuel d'évangélisation, crierait au secours. Et ce n'est pas le tout de faire de nouveaux chrétiens : il faut encore s'occuper des vieux sans quoi vraiment on perdrait son temps. Or, rien que les néophytes suffiraient à occuper sérieusement un Père à Tang-chan. Et pour ces braves gens, ce ne sont pas des étrangers soit au pays, soit entre eux. Dans le même village presque tous ont le même nom, immense avantage en Chine, comme vous le savez mieux que moi. Ce ne sont pas non plus des pauvres vivant des aumônes du Père, mais de robustes laboureurs très à l'aise, tous propriétaires, le vrai peuple simple et honnête, le terrien, comme dirait Pierre l'Ermitte dans la Grande Amie, qui ne voudrait à aucun prix quitter le sol natal.

Pour instruire tout ce monde, le Père a toute une armée de 70 à 80 catéchistes. Ce sont les officiers de l'armée chrétienne dont le P. Bondon est le général, et quels officiers, soupire le P. Bondon lui-même, dont vous connaissez pourtant l'extrême indulgence ! Cependant en homme pratique il en tire tout le bien qu'il en peut tirer et regarde comme une preuve de la divinité de l'Église la manière dont elle s'établit malgré les défauts des hommes et nos petits moyens. Et fouette, fouette, cocher, car c'est aujourd'hui une rare course aux clochers dans le Tang-chan. Et quels clochers ! Certes ils ne menacent guère les cieux. Il n'y a vraiment pas de quoi faire compliment au P. Bondon sur ce qu'il appelle ses cathédrales. A l'exception de sa belle église centrale, trois fois déjà trop petite, paraît-il, même les dimanches ordinaires, ses autres églises ne sont que de misérables chaumières dont la pauvreté dépasse encore tout ce qu'on a dit sur l'étable de Bethléhem et sur les Catacombes de la primitive Église. Aussi bien, comment un seul Père, avec sa modeste allocation, pourrait-il bâtir et orner une centaine d'églises ? Aurait-il de l'argent, le temps, plus précieux encore que l'or, le temps lui ferait défaut.

En effet, qu'on y pense. Outre ces 100 à 200 villages disséminés dans tout l'arrondissement de Tang-chan et qui, pour bien aboutir, réclameraient plusieurs Pères, le Père Bondon a encore à s'occuper de sa maison centrale, appelée le Roc, où il y a ordinairement de 200 à 300 pensionnaires, le Roc, 2 ou 3 fois pillé et brûlé par les brigands, — le Roc où des centaines de catéchumènes reçoivent chaque année le Baptême après la préparation la plus sérieuse, — le Roc aux six tours crénelées, percées de meurtrières et défendues par une trentaine de soldats chinois qui portent le caractère « braves » cousu sur leur dos parce que c'est le dos que ces braves tournent d'abord à l'ennemi, — le Roc aux larges fossés, à l'artillerie préhistorique, mérovingienne ou tout au plus moyen âgeuse, — ce Roc enfin, sentinelle la plus avancée de notre Mission entre deux provinces, le Ho-nan, un peu plus tranquille, et le Chan-tong, la plus turbulente de la Chine. C'est à quelques

lieues du Roc que furent massacrés les deux Missionnaires allemands dont la mort servit de prétexte à Guillaume pour venir à Kiao-t'cheou et y rester pour autre chose que pour protéger la Religion.

Au frontispice des deux tours de l'église du Roc j'ai lu : « *Turris eburnea... Turris Davidica...* ». Au pied du Roc, large de plus d'un kilomètre, s'étend, aride et désolé, l'ancien lit du Fleuve Jaune qui est allé ailleurs promener ses caprices, ce qui fait que, depuis 50 ans, le Tang-chan aurait complètement changé d'aspect, de mœurs, de commerce et d'industrie. Oui, tout a changé, les âmes, les idées, les préjugés plus encore que la plaine et le fleuve lui-même. Bien des persécutions et des calomnies ont sévi contre ce Roc, mais, comme la Tour de David et la Tour d'ivoire de l'Écriture, le Roc où trône S. Joseph, Patron du Tang-chan, a défié tous les assauts. Tout peut encore changer dans le Tang-chan. L'impétueux et indomptable Fleuve Jaune, image frappante par ses violences imprévues du caractère des brigands et des rebelles dont fourmille ce pays-frontière, peut encore y revenir, traînant la désolation et la mort, selon son habitude ; mais le Roc de l'Église, plus solide que jamais, ne craint rien : « *Ruunt et stat.* » C'est la réflexion que je me faisais en constatant combien le Missionnaire est aimé et estimé de toutes les classes de la population, même de la classe des brigands qui n'est pas la moins nombreuse ; en voyant combien les enfants sont nombreux et instruits ; en voyant l'instruction des femmes égaler presque celle des hommes ; en voyant combien les chrétiens se sentant les coudes sont fiers de leur foi et confiants dans l'avenir ; en pensant surtout combien Pasteur et troupeau s'aiment et sont dignes l'un de l'autre.

J. DANNIC, S. J.

Une tournée de Ministre de section dans le Kiang-Pé.

(HOUC TCHEOU, HAN-CHAN, LIU-TCHEOU-FOU, TCHAO-HIEN.)

Rapport du P. E. Rouxel.

LE 7 avril, 29^e de la 2^e lune, jour de la fête renvoyée de l'Annonciation, je partais de la résidence de Wu-hu pour une tournée de section. Mon équipage était modeste quoique convenable. Monté sur un vieux cheval, solide encore et de bonne allure, pittoresquement dénommé Crottard 1^{er} par le P. Bizeul qui me l'avait cédé pour 25 carolus, accompagné d'un catéchiste, aussi à cheval, et d'un porteur de bagages, je partis malgré un furieux orage qui avait éclaté dans la nuit, et le temps qui restait menaçant. Je n'avais pas de temps à perdre, voulant être de retour à Wu-hu pour le passage de Monseigneur Paris, qui m'avait promis, en allant à Tche-cheou-fou, de me donner au moins 24 heures lorsqu'il repasserait, vers la fin d'avril.

Ayant remarqué que de voyager en barque est tout ce qu'il y a de moins favorable à l'évangélisation des nouveaux pays, j'étais décidé à inaugurer les routes de terre que les Chinois appellent Han-lou, par opposition aux autres qu'ils nomment Choei-lou, routes d'eau.

La première journée nous promettait au moins 110 lis plus le passage du Yang-tsé-kiang en barque. Je n'étais pas sans inquiétude sur ce dernier point, et je me disais que je pourrais fort bien être obligé de rebrousser chemin, et de perdre un peu la face. A la grâce de Dieu ! Après avoir récité mon itinéraire et reçu la bénédiction du St-Sacrement, vers 7 heures, j'étais avec mon escorte en route pour notre première grande halte sérieuse, Tong-liang-chan, sur les bords du Kiang. C'est là que nous devons passer le fleuve pour gagner la montagne opposée : Si-liang-chan. Ces deux monts, fortifiés par les Chinois, mais qui le pourraient être davantage, commandent la passe du fleuve entre Nan-King et Wu-hu. Pour y parvenir, nous avions 45 lis à faire, mais nous étions frais et dispos tous, et le temps, quoique sombre, était pour la marche plus agréable que le grand soleil. La pluie n'avait pas eu le temps de défoncer les routes. Aussi à 11 heures, nous étions au bourg de Tong-liang-chan, au grand ébahissement de la population qui n'avait pas l'air habituée à voir des chevauchées de Missionnaires. Ce chemin-là n'était pourtant pas nouveau : le bon et saint Père Bedon, qui me l'avait indiqué, l'avait fait bien des fois, mais toujours à pied, de sorte que nous ne laissâmes pas de faire sensation. Il fallait dîner : point de riz prêt ; mes deux hommes mangèrent ce qu'ils purent trouver : quelques friandises chinoises, faute de mieux ; j'en fis autant de mon côté au milieu de toute la population du bourg, accourue pour nous contempler. Braves gens, curieux, mais pas hostiles ; nous causons gentiment et nous nous quittons bons amis.

A deux lis du bourg se trouve le bac. On nous l'indique : c'est une des barques ordinaires du Kiang, sauf qu'elle a une cale solidement appontée pour recevoir mules ou chevaux quand ils consentent à grimper là-dessus ; et je dois avouer qu'il y faut de leur part une assez forte dose de bonne volonté. Le batelier était absent, il cherchait les pratiques dans le petit village voisin et avait de plus son riz à manger avant de démarrer. On finit par le trouver, on parlemente : il cherche naturellement à exploiter la situation et il y réussit en partie. Enfin on procède à l'embarquement. Mon cheval, après quelques hésitations légitimes et sur mes douces instances, grimpe le premier et s'installe, et obtient du patron l'épithète du « lao-che-te-hou », qui pourrait se traduire ici par « très bon caractère ». Le second, qui est un peu plus gamin, étant plus jeune, fit plus de manières ; il fallut employer les grands moyens : c.-à-d. passer une corde sous le boulet du pied gauche, amener de force le pied sur la barque, alors le cheval fait naturellement un effort pour y rassembler le pied droit ; cela fait, ayant un point d'appui, il s'enlève tout entier, et le tour est joué.

Il n'y avait pas de vent, la traversée fut calme ; mais nous avons perdu là une bonne heure et demie. Pour la sortie de la barque les Chinois usèrent du même procédé à l'égard des chevaux que pour l'entrée, mais l'opération me sembla plus difficile à cause du manque d'espace pour l'évolution : les deux animaux s'abattirent sur le pont, mais sans se blesser. Enfin nous étions sur l'autre rive et sans grande avarie.

Nous traversons sans y arrêter le village de Si-liang-chan, et nous voilà sur la route de Houo-tcheou, terme de notre première journée ; mais avant d'y parvenir il y a de 60 à 70 lis à faire, et il est déjà deux heures de l'après-midi ; mais n'importe, le grand obstacle est surmonté. Une heure et demie après nous étions au bourg de Pé-tou-kiao, très peuplé, à 15 lis du fleuve. Dans ces parages, tout Européen à cheval attire immédiatement l'attention. C'est une rareté. La scène de Tong-lian-chan se renouvela donc ici sur une plus grande échelle, la population étant plus dense, et l'auberge plus grande. On causa en buvant le thé, et à la sortie du bourg tout le monde était là sur la rue, à me souhaiter bon voyage, à me regarder curieusement, m'interroger sur mon noble pays, mon estimable nom, le prix de mon vaillant coursier, etc. — Après les réponses d'usage, nous remontons en selle, et en route pour un autre grand bourg à 15 lis, Mou-hia-kiai — Hélas ! on répare les digues qui nous servent de grand'routes : on y porte de la terre jaune détrempée de pluie ; cela ne favorise pas la marche. De plus c'est coupé par endroits ; il faut descendre dans les bas-fonds. Ces 15 lis nous semblent interminables. Nous n'arrêtons pas au bourg qui compte plus de 300 familles. Il a été évangélisé par le P. Bedon bien souvent, mais jusqu'à présent aucune conversion n'a été opérée là : « L'Esprit souffle où il veut. »

Il est déjà tard ; mon porteur, quoique peu chargé, commence à tirer la jambe, et il nous reste 35 lis à faire. Pour comble de bonheur nous nous trompons de route, et nous faisons 8 lis de trop. Il n'y a plus le même entrain que le matin : la figure de mes gens s'allonge à vue d'œil.

Le dernier centre important que nous traversons s'appelle Tchang-kia-kiao, à 10 lis du précédent. Les laboureurs rentrent des champs ; c'est la fin du jour. Mon porteur est éreinté : j'aurais dû en prendre deux ; c'est une bonne leçon pour l'avenir. Mon objectif est de trouver un fumeur d'opium qui pour 100 à 200 sapèques porte mes deux caisses à Houo-tcheou et soulage ainsi mon pauvre « Tcheng-lao-eul » qui est littéralement sur les dents. Après plusieurs tentatives infructueuses, nous réussissons à en héler un qui consent et s'empare de mes bagages. Pour lors la nuit était venue, et les vingt derniers lis se firent dans une demi-obscurité qui m'empêcha de jouir du paysage, d'ailleurs peu pittoresque, paraît-il.

Enfin à 8 h. du soir, nous frappions à la porte hospitalière du bon P. Doré, qui ne nous attendait point, mais qui ne nous en fit pas moins bon

accueil. La soirée se passa très agréablement, et vers onze heures du soir, nous dormions tous d'un sommeil réparateur.

Ayant déjà visité Houo-tcheou, je n'avais pas l'intention de m'y arrêter ; j'avertis donc le Père Doré le lendemain matin que j'allais coucher dans sa succursale de Han-chan, sous-préfecture à 60 lis à l'Ouest, et reliée à Houo-tcheou par un canal, sur les bords duquel se trouve la digue qui sert en grande partie de route pour les piétons. Le cher Père comptait bien me garder un jour ; aussi eut-il une petite déception. « Je compte bien, lui dis-je, que vous allez m'accompagner à Han-chan, et par conséquent nous resterons ensemble. En mission les préparatifs de voyage ne sont pas longs. D'une part on fait seller nos chevaux, de l'autre on hèle une barque pour le P. Doré et ses gens, et aussitôt après déjeuner nous nous séparons pour nous retrouver le soir à Han-chan.

Houo-tcheou doit être une très vieille ville chinoise, mais bien déchue de son ancienne splendeur, si splendeur il y eut jamais. Elle est entourée de murailles de terre, démolies en maints endroits. Je n'ai pas pâli, je l'avoue humblement, sur les parchemins qui prouveraient son antiquité ; mais la simple inspection du sous-sol en dit plus que tous les livres, et indique, à n'en pouvoir douter, qu'elle a dû subir des révolutions. Dans toute l'enceinte murée, il y a en moyenne une profondeur d'un ou deux mètres de briques cassées, ruines entassées les unes sur les autres. Les Chinois ne déblaient point ; les propriétaires se sont contentés d'enlever un pied ou deux de ces briques, les ont mises en tas dans un coin, et avec ce qui restait de terre végétale ils ont fait des jardins, assez fertiles en légumes verts. Malheureusement les maraîchers sont trop nombreux pour les besoins de la population, et l'an dernier, la livre de choux ne se vendait pas plus d'une ou deux sapèques. Comment vivre avec cela ? Nous avons depuis quelque 15 ans un établissement à Houo-tcheou, incomplet encore, mais suffisant comme résidence. A bon marché on a acquis beaucoup de ces jardinets, munis chacun d'une paillote, et que le P. Doré donne à cultiver aux familles chrétiennes pauvres. Il appelle modestement cela : « la Concession ».

Hélas ! le fond de sa chrétienté est dans la Concession. Les habitants de la classe riche et aisée sont de conversion difficile ; ils sont minés par l'opium, ou bien mahométans. Ce sont ces derniers qui, en raison de leur tempérament agressif et de leur solidarité, dominant dans la ville. Or chacun sait que ces gens-là ne se convertissent pas au catholicisme. En revanche, ils s'allient parfaitement bien avec les prédicants anglais ou américains, moins pour le peu de doctrine qu'ils y trouvent, que pour avoir un point d'appui contre les mandarins et leurs ennemis personnels. Cet auxiliaire leur est surtout utile pour éviter la taxe portée par la Chine sur la viande du bœuf, et dont les fils du prophète font un grand commerce.

Le missionnaire de Houo-tcheou est au mieux avec les mandarins et les

notables. Quand il est là, on vient le voir du matin au soir, et de part et d'autre les rapports sont pleins de politesse et de cordialité.

Sur la demande des lettrés du pays, le P. Doré, outre son école ordinaire, avait consenti à donner, quand il serait là, et à bâtons rompus, quelques leçons de français. Sans amener de résultats apostoliques immédiats, la mesure a fait très bon effet dans la cité. Les élèves sont venus nombreux, et s'ils avaient des préjugés contre nous jadis, ils les ont complètement perdus.

Impossible de continuer cette œuvre : il faut courir au plus pressé. La sous-préfecture de Han-chan, après dix années de marasme, s'ébranle enfin : c'est là qu'est l'espoir ; aussi bien c'est là que nous allons aller tous les deux aujourd'hui, lui en barque et moi à cheval.

Han-chan.

J'étais curieux d'expérimenter la route de terre, ayant déjà été par eau à la sous-préfecture. En effet elle est reliée au Fleuve Bleu par un canal se dirigeant de l'Ouest à l'Est et passant par Houo-tcheou. Navigable jusqu'à Han-chan pendant les crues du Yang-tsé, il se trouve dans les basses eaux à n'être alimenté que par les pluies et sources des montagnes, ce qui l'expose à de nombreuses fluctuations. C'est dommage pour le commerce ; car il y a entre autres ressources, dans le pays, de magnifiques mines de charbon de terre qui ne peuvent être exploitées que par les petits moyens locaux.

Quoi qu'il en soit, me voilà sur la route de Han-chan, qui est assez belle et pittoresque jusqu'à Ma-kiao, 10 lis de la ville. Le temps est frais, mais sombre ; le mouvement du cheval et la contemplation de la nature aident à faire la méditation du matin. Mais quoi ! un éclair, deux, trois, du tonnerre !!

Je regarde les montagnes ! c'est un orage qui nous arrive, le ciel est noir comme de l'encre. Arriverons-nous à Ma-kiao avant la pluie ? En tout cas, mon siège est fait. Le canal et la route se rejoignent à cet endroit. Si le temps se gâte, j'irai en barque avec le P. Doré, et donnerai à son catéchiste la gloire de monter mon destrier.

Grâce aux bons anges, nous étions à couvert quand l'orage éclata ; et une demi-heure après, la première averse était passée et la barque arrivait. Malgré l'éclaircie je donnai suite à mon projet, et le catéchiste grimpa sur Crottard I^{er}. Avec quelle pompe, je vous le laisse à deviner. Nous riions, le Père et moi, de la barque, en voyant sur la jetée nos deux hommes se carrer, se cambrer, et faire les seigneurs : « Vont-ils avoir une face en entrant à Han-chan, me disait le Père Doré ! » Les humiliations sont souvent près des grands triomphes. S'ils avaient péché par vanité, les pauvres diables l'expièrent. Une heure après, la pluie recommençait et tombait à torrents,

de sorte qu'en arrivant ils étaient trempés comme une soupe, et crottés comme des barbets, obligés d'emprunter des habits pour se changer des pieds à la tête. Rien non plus de bien agréable à contempler pour nous dans cet arroyo encaissé, et plutôt triste ; mais nous étions au moins à l'abri de la pluie. Nous voyons ainsi mélancoliquement passer les principales bourgades qui jalonnent la route : Fan-kiao, Yuao-pou, Tchang-kong-kiao.

Le canal a été très bien creusé et parfaitement conçu ; mais les riverains, grâce à l'incurie absurde de la Chine, vont finir par le rendre impraticable. De distance en distance et quelquefois sur un parcours de plusieurs lis consécutifs, ils ont creusé, dans l'arroyo même, des tranchées prenant les deux tiers parfois de la largeur. Ce sont des viviers carrés de 5 ou 6 mètres de côté, adossés à la rive, et grâce à des talus élevés sur les trois autres pans, au moment des basses eaux, formant comme une caisse de deux ou trois mètres de hauteur. Chaque famille a la sienne, on y met des fascines de bois vert, et il paraît que le poisson apporté par les crues se fixe avec plaisir dans ces résidences improvisées. Quand le canal baisse, les bords se relèvent, le poisson reste, et chaque riverain a ainsi son réservoir où il peut se ravitailler à volonté. C'est simple et ingénieux ; mais allez donc naviguer avec de pareils obstacles ! Si deux barques se rencontrent, il faut que l'une se gare, le chenal étant trop étroit pour deux. Cela ne fait sûrement pas honneur à la police du canal ; mais qu'est-ce qui s'occupe de cela en Chine ? Tout en nous communiquant nos réflexions sur le laisser-aller du gouvernement chinois, nous avançons tout doucement à la corde, et nous finissons par entrer à Han-chan vers 5 h. du soir.

Avant de pénétrer dans notre petit établissement, admirez de la rue, je vous prie, ce portail élégant et tout neuf, surmonté d'une jolie croix en fer. C'est une de nos créations ; aussi le P. Doré et moi en sommes fiers. Cela donne envie d'entrer dans la religion du Seigneur du Ciel (Tien-tchou-t'ang). Le fait est que depuis la restauration de la modeste résidence, les catéchumènes ont afflué. A part le portique cependant, toutes les constructions sont bien peu de choses ; mais comparativement à ce qui existait jadis, c'est merveilleux. Tout est relatif dans ce bas monde. Dix années durant, le P. Bedon a semé ici dans les larmes ; aussi on ne se pressait pas de restaurer les quelques paillettes que nous y possédions. Allons-nous moissonner dans la joie ? En vérité je le croirais, grâce aux prières de ce saint missionnaire qui vit toujours à Wu-hu, et qui porte vaillamment une bien lourde croix : il est paralysé de la langue et de la gorge, et menacé de mourir de faim, faute de pouvoir se nourrir, conservant d'ailleurs toutes ses facultés intellectuelles.

Les protestants nous aident aussi à leur manière « *salutem ex inimicis nostris* ». Un jeune prédicant américain très entreprenant, appartenant jadis à la secte des Méthodistes de Wu-hu, et dont il s'est séparé en partie

pour fonder, à lui seul, une nouvelle dénomination, « lai-fou-hoei », « la secte du bonheur futur », s'est installé à Han-chan, et depuis ce moment c'est une effervescence sans pareille. Je le connais personnellement pour l'avoir pratiqué une ou deux fois à Wu-hu. Ce n'est pas un méchant homme ; mais il a eu le tort de donner sa confiance à deux ou trois coquins venus du Hou-pé qui lui servent de catéchistes, et qui sont avant tout agents d'affaires véreuses et grands extorqueurs d'argent *per fas et nefas*. Ils le trompent affreusement et abusent de son autorité pour terroriser le peuple et même les mandarins, qu'ils menacent constamment des consuls, et qui, pour éviter des conflits, jugent finalement en leur faveur et contre leur conscience. Un exemple pris entre mille éclaircira ce que cette pensée générale peut avoir d'obscur.

Ces jours-ci, il s'est passé un fait typique. Un orfèvre de Han-chan, nommé Tcheng, avait adopté le fils de son oncle à la mort de celui-ci. Quelque temps après, le jeune homme s'était marié à une femme assez bien de sa personne pour exciter la convoitise du fils d'un marchand drapier, nommé Tchang. Le jeune Tchang finit par se sauver avec cette femme. C'était un très mauvais cas pour le père, qui, aux yeux de la loi chinoise, est responsable. Aussi devant les justes réclamations de M. Tcheng, il ne sait vraiment comment sortir de ce mauvais pas, où l'a engagé son fils. En y réfléchissant, il finit par imaginer une ressource suprême. Il va trouver le chargé d'affaires du ministre protestant, un nommé Tcheou, qui depuis deux mois qu'il est là a déjà lancé plus de 80 affaires au tribunal du mandarin, et se fait, dit-on, plus de 200 taëls de boni par mois à ce métier. M. Tchang commence par lui mettre dans la main 15 taëls, lui raconte son affaire, et le prie de l'aider à la régler. — « Très facile », répond celui-ci : je vais envoyer ma carte au tribunal, accuser le Tcheng d'être un gremlin et demander qu'on le punisse. Toi, de ton côté, tu vas l'accuser d'avoir débauché ton fils, et lui demander de te le rendre. » — Ainsi fut fait au mépris de toutes les règles et des usages chinois. Le mandarin, un assez honnête homme, mais peureux à l'excès, trouva quand même le procédé un peu violent. Il refusa plusieurs fois ; à la fin, harcelé par le prédicant chinois, il finit par appeler M. Tcheng et lui fit promettre de faire revenir celui qui avait enlevé la femme de son fils adoptif. — C'est un tolle général parmi le peuple, et je crains bien que tout ceci ne se termine par des rixes violentes.

En attendant, nous qui en 11 ans n'avons pas eu une seule affaire litigieuse au tribunal, nous bénéficions de la comparaison.

Les catéchumènes abondent. J'en ai vu une bonne soixantaine dans la soirée, quoique nous soyons arrivés à l'improviste. Naturellement il y aura pour le P. Doré une sélection à faire, mais avec du zèle, du tact et de la patience, on arrivera, j'espère, à créer le noyau d'une solide chrétienté.

Tout est à faire à peu près ; nous n'avons là qu'un pied à terre insuffisant, et la petite église que nous avons arrangée cette année même se trouve dès maintenant insuffisante pour contenir ceux qui viennent le dimanche adorer Dieu et réciter les prières en usage parmi nos chrétiens.

Après avoir reçu toute la soirée les salutations de ces braves gens, nous prenons un repos nécessaire, car demain c'est 90 lis que j'aurai à faire pour gagner le grand bourg de Tche-kaou. Je couche dans l'unique chambre du Père ; lui s'installe comme il peut dans ce qui lui sert de sacristie ; et malgré la pluie qui carillonne sur les tuiles de nos toitures, nous dormons à poings fermés.

9 avril. — Le temps est incertain, mais on peut tenter l'aventure. Vers 7 h. du matin je dis adieu au P. Doré, et après avoir traversé la ville à peine encore éveillée, me voici seul avec mes gens sur la route de Tché-kaou. — C'est le moment de se mettre en oraison, avec les distractions inévitables, qu'on tâche de corriger comme on peut en allongeant le temps réglementaire. Cela me conduit à un endroit historique nommé Tchao-koan, 15 lis de la ville, entrée d'une gorge où de grandes batailles ont eu lieu entre Chinois, au temps où la Chine était partagée en petits royaumes, et au temps plus rapproché de la révolte des Taïpings. Rien de bien remarquable sinon qu'en effet, c'est une passe facile à garder. Elle me laisse un souvenir personnel, celui d'une chute de cheval. En voulant descendre pour gravir à pied la colline assez raide qui domine la position, je m'étends proprement sur les pierres boueuses du sentier. J'ai l'habitude de toujours vérifier les sangles de ma selle avant de monter ; cette fois j'avais omis cette précaution : mal m'en a pris, la selle a tourné et moi avec. J'en serai quitte pour laisser sécher et nettoyer ensuite ; d'ailleurs la route est peu fréquentée : j'ai largement le temps avant Tché-kaou de réparer les désordres de ma toilette. Nous filons toujours vers l'Ouest, et ni la route ni le temps ne tournent à la gaieté. Même le gros bourg de Hiuen-tsong, à 30 lis, n'a pas le privilège de nous dérider. Ma seule distraction est de voir comment mes porteurs parviennent à se dépêtrer de la boue gluante dans laquelle ils s'ensavent dans les bas-fonds qui succèdent à tous les petits mamelons que nous passons. Outre mes deux porteurs, j'ai accepté du P. Doré un bon vieux, ancien militaire, tournure de gendarme en retraite, et qui connaît les routes de Liu-tcheou fou, son pays natal. Il ne porte rien que son petit baluchon : mais que dis-je, il porte la responsabilité de ma personne et des événements. On le lui a dit, on m'a confié à lui ; il a cru tout, et prend son rôle excessivement au sérieux. Malgré ses 64 ans, il est encore solide, et dans un chemin ordinaire, il ferait gaillardement n'importe quelle route. Il s'appelle Lieou-ta-yé, comme qui dirait « père Lieou ». Pour un type, c'est un type, et un bon type. Malgré ses immenses glissades dans la glaise, où il perd ses souliers de paille, il tient en équilibre, mais il marmotte

toujours quelque chose entre ses dents. C'est d'ailleurs son habitude, il parle tout seul, et un monologue à 2 ou 3 personnages n'est pas pour l'effrayer. Respectueux du Père, serviable, bon caractère, le père Lieou est un bel échantillon de la race chinoise. Attendez à ce soir, quand, pour compenser les fatigues de la journée, j'aurai gratifié mon personnel de 3 onces de vin chinois, et que tout le monde aura bu sa rasade. C'est le bon moment du vieux père Lieou ; il ouvre le robinet de ses histoires et anecdotes. Qu'on l'écoute ou non, ça marche toujours, et ça marchera jusqu'à ce que le sommeil vienne le surprendre et le terrasser. Il a le vin extrêmement bienveillant et gai ; après ses deux bangs (onces), extrême limite pour lui entre la gaîté permise et la sombre ivresse, il est heureux et voit l'humanité en beau, hommes et choses.

De Hiuen tsong à Wei-tse-kiao, 30 lis, et de là à Tché-kao, également 30 lis. A 6 h. du soir nous touchions Tché-kao, et logeons à l'entrée du gros bourg, chez un Mahométan qui nous reçoit bien. J'ai su plus tard qu'il voulait me vendre une partie de son établissement pour en faire une résidence catholique : le Chinois n'oublie jamais le côté mercantile des questions et relations sociales.

10 avril. — N'ayant pas pu dire la sainte Messe, j'éveille mon monde de bonne heure, et vers 5 h. du matin, nous traversons l'immense rue qui constitue le bourg de Tché-kao. Les habitants lui donnent 5 lis de long, je n'ai pas vérifié, mais c'est interminable. Les boutiques ne sont pas encore ouvertes, et les portes qu'on a faites de distance en distance sont fermées ; nous avons la chance de les faire ouvrir sans trop de retard.

Notre direction est toujours au N.-O., contournant le lac Tchao que nous laissons au Sud. Après 10 lis nous nous arrêtons pour déjeuner ; il n'y a que de la bouillie de riz « hi-fan » pour nous régaler. J'en avale un bol, mes gens s'en administrent plusieurs, et nous nous remettons en route ; il nous reste encore 110 lis à faire ; mais c'est notre dernière étape, et demain nous nous reposerons toute une journée ; cela donne du courage à tous.

En général les premières heures à cheval sont plutôt agréables en temps ordinaire ; mais quand arrive le milieu du jour, entre 11 h. du matin et 3 h. du soir, on trouve que la chevauchée manque de charme ; le meilleur remède c'est d'aller à pied pendant une $\frac{1}{2}$ heure ou $\frac{3}{4}$ d'heure ; cela soulage la monture et dégourdit le cavalier. Nous passons successivement par de petites bourgades sans importance comme Tong-chan, Si-chan ; nous avons le projet d'aller dîner à Tien-pou, à 45 lis de notre résidence de Liu-tcheou-fou. Nous ne pouvons mettre le projet à exécution. On me dit que le bourg a son marché ce jour-là, que ce ne sera pas commode d'y être tranquille, bref qu'il vaut mieux manger 9 lis plus tôt. Je crois que la vraie raison, c'est que nos gens ont l'appétit aiguisé, leurs bols de hi-fan sont depuis longtemps dans leurs talons. J'accède bien volontiers à leurs excel-

lentes raisons et nous nous attablons à une porte d'auberge dans un petit village. Le vieux père Lieou nous fait servir du riz, et la population qui a aperçu ma barbe accourt de tous côtés. On examine attentivement mon cheval, ma selle européenne, ma personne, ma cuiller et ma fourchette. On est tout surpris de voir que je comprends ce qu'on me dit et qu'on comprend ce que je dis ; la glace est rompue ; nous bavardons gentiment pendant que mes gaillards, sans distraction aucune, absorbent bols sur bols de riz. C'est le moment de prendre le dessert, c'est-à-dire d'allumer une bonne pipe. C'est toujours un succès, ma pipe : elle est en bois et elle ne brûle pas, comment cela peut-il se faire ? Quel tabac fume le grand homme ? Pour en finir, je mets sur la table une pincée de mon tabac, invitant les amateurs à en faire l'expérience. Tout de suite on se risque, et alors on tousse, on rit : c'est infaillible. Le coup de la cigarette qui passe à la ronde de bouche en bouche est encore plus amusant. Là-dessus, on se met en selle en se souhaitant réciproquement mille prospérités. J'ai été frappé de l'air ouvert de ces braves gens du Ho-fei-hien, et en général de tous ceux du Nord du Kiang. Ils sont plus droits, plus confiants que ceux du Sud. Je n'ai pas, durant tout mon voyage, entendu un seul Yang-koei-tse « diable d'Occident » à mon adresse : c'est assez remarquable. Cela prouve d'abord que les gens ne sont pas hostiles, et aussi que les circonstances actuelles sont favorables à l'évangélisation. — Il ne faudrait pas faire fond là-dessus ; mais puisqu'il en est ainsi, profitons-en pour étendre de plus en plus le règne du Christ.

Mais attention : nous voici arrivés à Tien-pou, lieu d'origine du grand Li-hong-tchang. A part cela, la ville n'offre rien de remarquable, qu'un mont de piété. Nous ne nous y arrêtons pas. Nous avons hâte d'arriver. Enfin après 12 heures de marche, nous touchons la porte de l'Est, et une demi-heure après nous sommes dans la maison hospitalière du bon P. Twrdy qui ne nous attendait pas, mais qui n'en a été que plus joyeux. Immédiatement son école s'est rendue à l'église pour recevoir avec l'eau bénite la bénédiction du Père Ministre ; ce qui est une bonne manière pour tous de faire la première visite au bon Dieu.

Le P. Twrdy, allemand d'origine, est depuis son enfance religieuse dans la mission française du Kiang-nan. Il parle et écrit le chinois comme un indigène, et connaît admirablement la manière de traiter avec les Célestes ; ce qui lui est d'un grand secours pour ouvrir de nouveaux districts à l'Évangile. C'est lui qui a organisé le district de Liu-tcheou-fou, où beaucoup de choses sont encore à créer matériellement, mais où déjà les espérances fondées sont grandes. Aussi bien nous aurons l'occasion de contempler son œuvre, après que nous aurons pris un jour de repos, dont bêtes et gens ont grandement besoin.

Visite du Liu-tcheou-fou.

11 avril. — Puisque nous avons congé, profitons-en pour dire un mot de la ville de Liu-cheou-fou. Comme son nom l'indique, c'est une préfecture ; et sa position, au milieu de la province du Ngan-hoei, lui donne assez d'importance. Elle ressemble à toutes les villes chinoises pour la propreté. Son enceinte murée est considérable ; mais il y a beaucoup d'espace non occupé par les habitations. La résidence catholique est dans le quartier des Tribunaux, et non loin de la porte de l'Ouest.

La maison du Père, assez commode, quoique faite économiquement, ressemble un peu à un belvédère ; l'étage où se trouve à peu près tout ce qui concerne le missionnaire est agréable à habiter, surtout en été. Le jardin est minuscule, et le reste des dépendances se compose de paillottes servant d'école, de dortoir, de réfectoire à une cinquantaine d'enfants qui ne sont certes pas grandement logés, mais n'en sont pas moins épanouis. L'église est admise en principe, et on va la commencer ; ce ne sera pas une cathédrale, mais quelle qu'elle soit, elle s'impose. L'église improvisée actuelle, qui rappelle l'étable de Bethléem, tombe littéralement et ne mérite aucune réparation. J'admire en vérité comment le Père a su tirer si bon parti de toutes ses baraques, et je désire avec lui que ce provisoire se transforme rapidement en quelque chose de plus stable. Il le faut : tout est envahi par les catéchumènes qui se joignent nombreux aux quelques baptisés qui constituent la chrétienté. Il y en a de la ville et de la campagne. Ce n'est qu'un début. Grâce aux vierges chinoises, que nous appelons Présentandines, l'élément féminin n'est pas négligé ; et c'est très important, car autrement on n'a que des chrétientés borgnes. Or en Chine, contrairement au reste du monde, c'est toujours le sexe fort qui a le moins de difficulté à se faire baptiser. Après quelques années de vie chrétienne, les choses reprennent leur allure habituelle, et le sexe dévot reconquiert son rang assez facilement.

Je remarque en passant que le P. Twrdy avec tout son personnel est au régime de deux repas par jour. Il dit que c'est plus avantageux ; je crois que cela l'est surtout pour son budget, qui avec tant d'œuvres n'est pas facile à tenir en équilibre ; cependant il s'en tire, grâce à des prodiges de combinaisons économiques.

Nous réglons notre tournée. Il va falloir abandonner mon cheval à la garde du vieux père Lieou. Force nous est de prendre des chaises pour notre visite ; l'unique cheval du P. Twrdy étant incapable de porter son noble maître pendant tout le trajet que nous méditons de faire.

Samedi 12 avril. — Nous partons à 8 h. de la résidence. Sortis par la porte de l'Ouest, nous prenons la direction du Sud-Ouest, ayant comme objectif direct le mamelon de Ta-tchou-chan, qui s'aperçoit de loin et domine Liu-tcheou-fou. Au pied de cette montagne est le village de Che-pa-ta-tsing.

Nous nous y arrêtons pour prendre le thé, puis poursuivons notre route vers Le-ma-tien, en passant par les bourgades de Ta-yng-kang, Lo-kia-tien, Tchen-si-kiao, et de Kou-tsao-tang. A 10 lis de Le-ma-tien, voici venir 4 soldats accompagnés de 4 musiciens, 2 bombardes et 2 gongs, un grand et un petit. Le principal chrétien de Le-ma-tien a bien fait les choses ; c'est un homme intelligent, mahométan converti. Il est chargé par les mandarins de la police dans le quartier ; c'est ce qui explique la présence des soldats. Dans ces derniers temps, le sous-préfet, qui a une grande confiance en lui, l'a chargé de percevoir les nouveaux impôts. Cet homme est le bras droit du P. Twrdy à Le-ma-tien ; sans avoir le titre de Hœi-tchang (administrateur), il en remplit de fait toutes les fonctions.

Puisqu'il m'a envoyé des musiciens, écoutons-les. C'est toujours la mélodie chinoise, bizarre et monotone ; mais aussi avec une nuance que je n'avais jamais si bien perçue. Les deux bombardes, toutes les 2 minutes, commencent l'air, et juste au moment où nos oreilles européennes attendent une conclusion, une cadence, un repos sur la tonique, elles s'arrêtent et donnent la sensation de quelqu'un qui en marche s'arrêterait un pied en l'air. C'est le coup du gros gong qui finit ce qu'avaient commencé les bombardes ; le petit gong riposte par trois coups, et ça recommence ainsi pendant plus d'une heure. C'est assez joli, et je pensais dans ma chaise que, si des artistes comme Gounod ou St-Saëns entendaient cela en pleine campagne chinoise, ils auraient vite fait de créer là-dessus quelque chose de délicieusement exotique, en prenant seulement le thème et les cadences. Mais il ne s'agit pas de cela pour le quart d'heure ; voici les chrétiens et catéchumènes qui se massent autour de l'église à l'entrée du village de Le-ma-tien. Nous sommes arrivés, nous entrons à l'église, on fait l'aspersion et nous pénétrons dans l'intérieur du petit Kong-sou (résidence). Ce n'est pas luxueux ; ce sont des maisons en terre, comme l'église d'ailleurs, mais c'est propre et suffisant. Ce qu'il y a de mieux, c'est que les chrétiens eux-mêmes, qui ont offert le terrain, l'ont enclos de murs et ont construit église et dépendances à leurs frais.

Le-ma-tien est une chrétienté déjà prospère, et qui le deviendra de plus en plus à cause des nombreux catéchumènes qui affluent. Déjà l'église est trop petite pour les contenir le dimanche.

Dimanche 13 avril. — Dès 6 h. du matin, chrétiens et catéchumènes étaient déjà arrivés. Le P. Twrdy dit une 1^e messe à 6 h. $\frac{1}{2}$, après quoi il fait réciter en deux chœurs une partie du catéchisme, ensuite il explique quelques points de doctrine et interroge les uns et les autres sur la lettre et l'explication. C'est le procédé le plus populaire et aussi le plus efficace. A 8 h. je célèbre la 2^e messe solennelle ; l'église est archi-comble, les prières marchent bien ; je dis deux mots de félicitations aux fidèles ; ils l'ont bien mérité. Après la messe, salutations d'usage, déjeuner qui nous est

offert par les gens du bourg, visite de la localité et de nos propriétés qui n'ont guère grevé le budget de la mission.

Nous partons à 11 h. pour aller à Chou-yuen, où nous devons passer la nuit, et recevoir le lendemain les catéchumènes. L'étape n'est pas longue, 35 lis. C'est la première fois que le chemin est pittoresque. Après 20 lis nous arrivons au village de Tsiao-p'ouo-tien. Nous y étions attendus par les catéchumènes et quelques chrétiens des environs. Nous descendons chez un parent de l'administrateur de Le-ma-tien qui, quoique païen, nous reçoit avec honneur et ne veut pas accepter une sapèque. A 12 lis de là nous rencontrons une Wei-tse (forteresse) T'chang-wei-tse. C'est la première fois que je voyais en Chine ces Wei-tse, qui sont très communes dans le Nord. Cela rappelle les châteaux-forts du moyen âge. Tout y est : douves pleines d'eau, murs crénelés, pont-levis ; dans l'intérieur, les maîtres et les tenanciers du château. C'est tout un village fortifié, sous la dépendance d'une grande famille. Ces forteresses ne seraient guère sûres avec les engins nouveaux, mais elles sont très suffisantes pour le but à atteindre : repousser une attaque de brigands chinois. Le P. Twrdy ayant une commission importante à faire à M. Tchang, neuvième du nom, maître actuel de la Wei-tse, nous entrons. On nous attendait, et on nous fait les honneurs du logis : la salle de réception est magnifique. Après les préliminaires d'usage, le P. Twrdy entame son affaire qui était du reste réglée d'avance. Il a un billet de 200 taëls à remettre au propriétaire du château, à qui on les avait extorqués en usant du nom et de l'influence du Père. C'est une de ces complications bien chinoises, qu'il serait trop long de narrer, mais dont le dénouement fait assurément honneur à la loyauté du missionnaire.

Après quelques protestations de M. Tchang, qui propose aimablement de donner l'argent pour l'église, et qu'on refuse non moins aimablement, l'incident est clos, et il ne nous reste plus qu'à passer dans la salle à manger où un très beau dîner chinois nous attend. La famille des T'chang est, après la famille de Li-hong-tchang, la plus riche et la plus importante du pays. Je me trouvais placé à droite du 6^e frère, un Tao-tai préposé au sel dans la province du Tché-kiang, et qui est à la Wei-tse pour cause de deuil. C'est un homme fort bien, connaissant les Européens, et pas hostile au progrès. Avant de nous quitter, il a tenu à nous donner une poignée de mains à l'Européenne. Une autre preuve de ses goûts modernes : il affectionne les chiens d'Europe ; c'est donc, à en juger par les apparences, un homme dans le train, comme on dit. Quoi qu'il en soit de ces appréciations, un grand avantage restera de notre visite à la religion : voilà désormais le Père en bonnes relations avec les notables les plus influents. Ils ne feront pas obstacle à l'entrée de leurs fermiers dans le giron de la Ste Église. Le Père Twrdy, en travaillant à la petite restitution dont j'ai parlé, a donc fait non seulement acte de justice, mais encore et par surcroît acte de bonne politique.

De la famille Tchang au Chou-yuen, à peine 2 lis nous séparent : c'était une petite promenade de digestion.

Nous y étions avant la tombée de la nuit, et nous fûmes accueillis avec les plus grands honneurs par le chef de la police de l'Ouest du Ho-peï, un monsieur Hou, et par son père, aimable et alerte vieillard qui nous a témoigné la plus cordiale affabilité. Ici encore, c'est une conversion et qui mérite d'être narrée en deux mots. Mais en attendant, suivez avec moi les deux MM. Hou, qui nous font les honneurs du Chou-yuen. C'est aussi un vrai château ayant les apparences d'une forteresse et entouré d'eau. Dans le principe il avait été construit aux frais des lettrés du pays pour y faire passer les examens littéraires aux jeunes gens trop éloignés de la ville. Je crois savoir que cette destination primitive n'a jamais été remplie. Toujours est-il qu'à l'époque des Boxeurs on en a fait un poste de police générale pour tout le district à l'Ouest de la ville. Le chef de ce poste est précisément M. Hou le jeune, homme énergique mais dur, et non sans quelque raison accusé d'injustice dans ses transactions officielles avec le peuple. Il ne passait pas non plus pour aimer les catholiques, et s'était fait beaucoup d'ennemis dans tous les camps. Pour se venger de lui, ses ennemis usèrent d'un procédé machiavélique. Quelques semaines auparavant un catéchumène d'un bourg à 2 lis de là avait été expatrié pour cause de religion. Bonne aubaine pour la vengeance préméditée. On fabrique sous le nom de Hou une proclamation odieuse contre la religion catholique, et on la fait parvenir au P. Twrdy. Celui-ci, ne sachant d'abord ce qu'il en fallait penser, communique une copie du document au Sous-Préfet et au Préfet, avec prière de faire une enquête. Ces derniers aussitôt s'empressent de faire une contre-proclamation et préviennent M. Hou d'avoir à se justifier. Celui-ci, terrifié et ayant conscience d'avoir souvent mal agi envers les catéchumènes, accourt à la ville, et promet une récompense de 50 taëls à qui révélerait le véritable auteur du libelle qui passait sous son nom, et dit au Missionnaire qu'il est prêt à toutes les satisfactions qu'il voudra. Entre-temps le P. Twrdy, soupçonnant un coup monté, se fait apporter d'autres pièces officielles pour confronter les dates et les sceaux. Il est assez heureux pour découvrir l'imposture. Il en prévient le mandarin, et non toutefois sans protester contre les injustices passées de M. Hou, qui lui avaient attiré cette vengeance du peuple. Les Hou en furent donc quittes pour la peur, mais pendant les 3 mois que durèrent les négociations, ils n'osèrent pas quitter la ville de Liu-tcheou. Il y avait 10 jours que tout était terminé à la satisfaction générale, quand nous arrivâmes au Chou-yuen : c'est ce qui explique l'amabilité avec laquelle nous y fûmes reçus.

Le lendemain, les notables du bourg voisin vinrent nous visiter et déjeunerent avec les catéchistes. Une quinzaine de catéchumènes assistèrent à nos messes, célébrées dans une des vastes salles de l'établissement. Le P.

Twrdy est invité à s'en servir comme de chapelle en attendant que nous ayons une petite résidence dans les environs, et il compte bien user de la permission.

Nous déjeunons avec les deux MM. Hou, et malgré la pluie qui commence, nous montons en chaise pour aller à Choang-ho. Les trois énormes couleuvrines chinoises qui sont à la porte saluent notre départ comme elles avaient salué notre arrivée. La musique chinoise, appelée par les néophytes, fait de nouveau entendre ses accords rentrés, et nous avançons sous la pluie qui augmente jusqu'au bourg de Sing-kiai. Tout le monde nous y attend, la curiosité est plus forte que tout. Nous entrons dans une auberge, et nous y restons à peu près une heure ; on se succède pour nous voir ; mais aucune parole ni attitude malveillante. Enfin une petite éclaircie nous permet décemment de remonter en chaise. En ces sortes de cas l'important est de partir. Nous pataugeons quatre ou cinq heures durant dans des ornières épouvantables ; nos hommes sont trempés, et n'attendent plus qu'une hôtellerie pour s'y sécher et y passer le reste de la journée. Vers 1 heure $\frac{1}{2}$ nous arrivons à Tchang-tche-koan, 25 lis de Chou-yuen. Nous nous y installons pour passer le reste de la journée et la nuit.

L'auberge, je la reconnais pour y avoir passé et séjourné en compagnie de Mgr Paris l'an passé, à notre retour de Lou-ngan. Mais alors elle était transformée en Kong-koan, et messeigneurs les porcs qui y font généralement une halte et y possèdent une belle retraite, n'y paraissaient point. Cette fois il n'en allait pas de même. Il y en avait une bonne cinquantaine, et notre grande distraction le reste du jour fut de considérer leurs allées et venues. On les fait sortir au moins deux fois par jour pour prendre l'air...etc. Un des porchers s'en va en tête de la bande et les appelle, ils le suivent assez docilement, et d'ailleurs les récalcitrants sont ramenés dans la voie par deux ou trois hommes qui sont par derrière armés de fouets. C'est très curieux de voir et d'entendre le leader qui ne cesse de les appeler, de leur parler, de les inviter, et cela sans les regarder et tout en marchant devant eux. C'est un procédé usité dans toute la Chine, mais qui m'amuse toujours.

La fin de la journée nous sembla longue, d'autant que ce contretemps dérangeait tous nos plans et ceux de nos chrétiens. Nous passâmes une mauvaise nuit ; nous étions trop près l'un de l'autre pour ne pas nous gêner mutuellement. Aussi à 5 heures $\frac{1}{2}$ du matin, le mardi, 15 avril, nous avons fait nos préparatifs et nous étions en route, avec l'espoir d'arriver pour dire la messe dans la ferme qui sert de lieu de réunion, vers 9 heures. Hélas ! nous comptions sans la difficulté des chemins ; nous allions avec une lenteur désespérante. Sur la route nous trouvons une Wei-tse (village fortifié), appartenant à une famille Siu qui, paraît-il, ne serait pas éloignée d'entrer dans la religion. Il est 9 heures $\frac{1}{2}$. Le P. Twrdy désespère d'arriver, et se trouvant un peu fatigué, il s'administre un petit déjeuner bien sommaire. Il m'invite

à en faire autant ; je préfère attendre et vais en avant jeter un coup d'œil sur les abords de la Wei-tse. M. Siu m'aperçoit, vient aimablement à ma rencontre, m'invite à entrer, et nous lions conversation jusqu'à l'arrivée des porteurs. Me voyant à pied, il est assez aimable pour me proposer une mule ou une chaise ; je me confonds en remerciements, et nous nous quittons là-dessus. Nous sommes dans des chemins de traverse, boue horrible, sentier étroit et tournant sec, bref tout ce qui est le plus contraire à la marche des porteurs de chaises. Comme je regrettais mon cheval, lui n'a pas peur de la boue ni de l'étroitesse des routes. J'arrive enfin chez les chrétiens ; on ne nous attendait plus. Il était 10 heures $\frac{1}{2}$. Je dis la messe, et comme le temps est de plus en plus maussade, nous décidons de passer là le reste du jour, de dire la messe aux chrétiens le lendemain, et de repartir avec eux pour visiter les terrains de la future église de Choang-ho. Aucun incident ne signale cet après-midi, sauf la visite des deux notables du bourg, jeunes gens aimables et très dévoués au P. Twrdy. L'un d'eux ressemble absolument à notre Père chinois P'è.

Mercredi 16. — Le lendemain, grande affluence de catéchumènes ; il n'y a pas encore beaucoup de baptisés. Nous disons nos deux messes, je fais suivre la mienne d'un petit fervorino, et après notre déjeuner et les salutations obligatoires, nous quittons la ferme pour aller voir, sur son mamelon qui domine le gros bourg de Choang-ho, le terrain offert pour église, résidence, écoles, etc... Il est situé sur une colline, dans un endroit très pittoresque, à l'abri des inondations, et plus que suffisant pour le but qu'on se propose. Je félicite ces braves gens, et leur promets de demander à Monseigneur de les aider d'au moins une centaine de piastres dans leur bonne œuvre. Nous descendons au bourg de Choang-ho ; les deux notables d'hier nous y ont préparé le thé chez eux, et nous reçoivent avec honneur et cordialité. Le sosie de notre Père P'è, malgré le mauvais temps, tient à nous accompagner jusqu'à Chou-tcheng. Nous traversons le gros bourg, très commerçant, étant situé sur le bord de la rivière en cette saison navigable. Actuellement on pourrait même se rendre en barque jusqu'à Wu-hu. D'après moi, Choang-ho est admirablement situé pour être le centre d'une importante chrétienté ; c'est, comme disait le regretté P. Goulven, un véritable point stratégique.

Sur les 45 lis qui nous séparent du Chou-tcheng, on ne rencontre que deux bourgades, Kia-ho, à 15 lis, et Tsai-kia-tien, 10 lis plus loin. Nous y avons pris le thé, et plusieurs catéchumènes nous y attendaient. De là à Chou-tcheng, on compte encore 15 lis. Le pays est très fertile ; ce sont des terres basses, propres à la culture du riz ; mais les routes en revanche ne sont que de la glaise, et par les temps pluvieux, c'est une mer de boue où l'on enfonce jusqu'à mi-jambe. Malgré les contre-temps subis, les catéchumènes s'étaient réunis en grand nombre à Chou-tcheng, et venaient nous

saluer sur la route avant de se mettre à la file indienne devant nous. J'en ai compté plus de 80. A notre arrivée les pétards faisaient rage, et après avoir salué tous ces néophytes, nous leur avons donné rendez-vous pour le lendemain matin.

Le jardin entouré de murs, dans lequel on a construit le petit établissement provisoire, ne peut pas servir pour le définitif, car il est dominé par la tour du tang-p'ou (mont-de-piété), laquelle plonge absolument dans notre enclos ; le missionnaire ne serait jamais chez lui, à l'abri des regards indiscrets. On pourra sans doute faire un échange et s'établir ailleurs. L'espace ne manque pas dans cette ville murée où quelques rues seulement sont commerçantes.

Jeudi 17. — Le lendemain la petite résidence est envahie : cela se comprend. Le P. Twrdy compte 300 ou 400 familles qui se prétendent catéchumènes. Sur le nombre évidemment il doit y avoir beaucoup de déchet. Il faudrait pouvoir suivre de près ce mouvement ; mais c'est à 130 lis de Siutcheou-fou, et déjà le pauvre Père est surchargé de besogne par ailleurs. Quand pourra-t-on nous donner un auxiliaire ? Les supérieurs le désireraient bien, je le sais ; mais ils ne le peuvent, faute de sujets. En attendant, c'est le sous-préfet qui fait la police de l'église, et fort heureusement il s'entend bien avec le missionnaire. Grâce à ce bon vouloir, on a réussi jusqu'à présent à éviter les grosses affaires ; mais c'est un procédé très extraordinaire qui ne peut s'éterniser.

Dans mon petit speech j'ai engagé doucement les futurs chrétiens à chercher un nouveau terrain, et à faire une souscription entre eux pour une nouvelle installation. L'idée leur a plu, surtout quand je leur ai dit que l'argent devait être versé entre les mains du Père, et que leurs noms et leurs souscriptions volontaires seraient inscrits sur un tableau exposé aux regards de tous. Déjà avant notre départ, on nous a fait voir un autre endroit qui me paraît mieux convenir à notre but. Évidemment tout cela est encore bien embryonnaire ; mais s'il plaît à Dieu, la bonne semence lèvera et portera des fruits. Des hommes et de l'argent, c'est ce qu'il faudrait un peu partout dans notre mission, à l'heure présente. Le vent qui souffle est favorable à l'évangélisation, et dans toutes les sections de l'Ouest c'est le même mouvement pour nous.

Qu'en sortira-t-il ? C'est le secret de la Providence. En tous cas, je quitte ces braves gens le cœur content et consolé. A supposer que tout ne réussisse pas, il restera certes de quoi former un groupement sérieux et important ; et de plus par ce poste nous donnerons la main à la section de Lou-ngan. — Chou-tcheng étant le point terminus de mon voyage, il s'agit de revenir à Liu-tcheou-fou à peu près en ligne directe. En route donc et dans la boue, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement.

Pour varier c'est toujours de la pluie. Nous serons bien heureux si nous

pouvons assez nous dépêtrer pour arriver au gros bourg de Tao-tcheng et y passer la nuit ; c'est à 30 lis seulement.

Le programme s'exécute péniblement, mais exactement. A notre arrivée à l'auberge, on nous propose une petite chambre pour deux ; mais nous faisons installer un lit dans l'écurie, et c'est à qui de nous deux aura ce bienheureux lit. Il paraît que ma dignité m'oblige à rester dans la petite chambre infecte qu'on nous réservait pour deux. Allons-y ; mais j'y resterai le moins possible. Nous passons agréablement la soirée dans l'étable-salon appropriée gentiment pour la circonstance. Pendant que nous sommes là à causer, un brave homme du Ho-nan, marchand de poires, s'approche de nous et nous dit qu'il est chrétien. Informations prises, il a été raccroché par les protestants établis à Hoai-yuen, là où le P. Perrigaud faillit être massacré. Nous essayons vainement de lui faire comprendre la différence. C'est un homme simple, mais qui n'entend rien à nos distinctions. Pour en finir il va nous chercher 4 poires, et nous les apporte pour notre dessert. Puissent ces poires, données de si bon cœur par un pauvre petit marchand, lui aider à trouver le vrai chemin du ciel.

Vendredi 18. — Nous partons de grand matin pour nous rendre à Chamokang, notre dernière étape avant Liu-tcheou. — Encore 15 lis de mauvaise route, puis le terrain se relève, nous entrons dans le terrain des crêtes (en chinois « kang »). Le soleil se lève, et il nous est enfin loisible de sortir de nos boîtes, et de faire à pied quelques kilomètres. — Depuis Tao-tcheng à Hoa-tse-kang, les gens que nous rencontrons sont bien disposés ; si on travaillait ce quartier, il y aurait beaucoup de catéchumènes ; mais il y en a trop pour un seul missionnaire. Les 55 lis qui nous séparent de Yang-tawei-tse sont bientôt franchis, et vers 5 h. de l'après-midi nous faisons notre entrée solennelle dans la forteresse qui va nous donner l'hospitalité, et nous servira demain d'église. Le propriétaire est un général chinois en retraite ; il a bâti à ses deniers cette forteresse pour protéger ses richesses contre les coups de mains des brigands. C'est un bon vieillard, mais qui malheureusement fume l'opium ; ce qui lui donne un air décrépit. Pour y suppléer, il s'habille de soie et de velours incarnat. En notre honneur il a changé trois fois de robes dans la soirée ; ce petit travers d'esprit lui donne l'apparence d'un vieux beau. Mais à part cela et son amour des bibelots coûteux, dont il fait volontiers étalage, c'est un vieillard bien sympathique. Il connaît assez bien la religion et l'estime ; mais s'il a la grâce d'être baptisé, ce ne pourra être qu'à l'article de la mort. Son fils demeure avec lui, avec sa famille ; pour le moment il est absent.

Après notre souper, le vieux général vient causer avec nous ; il a guerroyé avec Gordon et les Européens du temps des Tai-ping. Il revient volontiers sur ses campagnes, et nous l'écoutons avec plaisir jusqu'au moment où nos paupières se ferment d'elles-mêmes.

Samedi 19. — Vers 7 heures toute la chrétienté de Chamo-kang est réunie (une quarantaine de familles), et les messes commencent. Malgré l'amabilité du vieux Monsieur Yang, tout le monde soupire après une église où l'on puisse être chez soi. Hier le P. Twrdy est allé visiter un terrain que l'on offre pour ses futures œuvres, aujourd'hui on me supplie de prier Monseigneur de venir en aide au bon vouloir des catéchumènes qui ne sont pas riches, mais ont l'air bien bons et droits. Je le promets, et nous allons déjeuner et prendre congé de notre hôte. Ses quatre soldats nous accompagnent jusqu'au delà de Chamo-kang.

Il fait un temps superbe, et à l'entrée du bourg, sur un emplacement en amphithéâtre, la fantasia commence : coups de fusils, pétards, musique. C'est complet, et comme c'est jour de marché, tout est noir de monde. C'était vraiment un joli coup d'œil, car on ne sentait aucune hostilité ni jalousie parmi ce peuple. Malgré tout nous évitons le bourg. En passant, le P. Twrdy me montre l'endroit qu'on nous destine ; c'est convenable. Deux lis plus loin, notre escorte nous quitte, et nous redevenons, à notre grande satisfaction, les simples mortels que nous n'avons jamais cessé d'être.

Nous dînons à Che-pa-ta-tsing au pied de la montagne qui signale Liu-tcheou-fou, et à 5 heures du soir nous rentrons sans incident à la Préfecture, contents de notre voyage, et ayant au fond du cœur un profond sentiment de gratitude pour le bon Dieu qui nous avait visiblement protégés de toutes manières.

Demain c'est dimanche, nous nous reposerons dans le Seigneur, et je compte repartir lundi.

20 avril. — *Patronage de S. Joseph.* — Malgré moi, je ne puis m'empêcher de penser à Wu-hu dont c'est la fête patronale, présidée en mon absence par le P. Doré. Le matin, je confesse dans ma chambre une quarantaine d'hommes, et le P. Twrdy occupe l'unique confessionnal de l'église. Après sa messe, suivie du catéchisme, je célèbre la messe dite solennelle, et j'y fais un petit prône sur S. Joseph et la nécessité de se confier à lui pour les œuvres de Liu-tcheou. Impossible à la Mission de faire à ses frais les installations exigées un peu partout par le mouvement des catéchumènes. « Aide-toi, le ciel t'aidera ! » Je développe ce thème, et comme résultat immédiat, 50 carolus sont versés au P. Twrdy après la cérémonie. C'est un beau succès d'éloquence, peut-être le plus beau de ma vie, et le plus tangible.

Pour m'honorer, un Monsieur Jen, du tribunal de Liu-tcheou, veut m'offrir un dîner de 6 carolus ; je refuse et consens à 2 carolus de pétards ; le reste sera pour l'église future. Nous réservons une partie de ces pétards pour le soir. On les distribue aux élèves qui font ainsi, en l'honneur de S. Joseph, un feu d'artifice économique, mais terminant dignement la journée, et qui dure près d'une heure, s'il vous plaît, à la grande joie des enfants. Il n'y a

pas de peuple moins belliqueux que les Chinois ; en revanche il n'y en a pas qui aime davantage à faire parler la poudre.

Lundi 21. — Il faut se quitter ; on le fait à regret. Je reprends prosaïquement le chemin de Tché-kao. Il y a bien une petite route directe pour aller à Tchao-hien ; mais elle est coupée de canaux, et pratiquement impossible aux chevaux. Il est plus sûr, malgré les 120 lis qui nous attendent, de rebrousser le chemin déjà fait. Heureusement le temps est beau et la route sèche. Le vieux père Lieou a repris son poste de guidon ; il est heureux de conduire la caravane, et fait de temps en temps des réflexions qui se perdent dans son gilet ou ce qui en tient la place. Je ne les entends pas, mais elles m'amuse tout de même. Il m'est impossible de tousser, de cracher, sans que le bonhomme s'arrête et regarde attentivement si je n'ai rien de cassé. « Bon vieux va, tu auras tes deux onces de vin ce soir, et tu ne les auras pas volées. »

A la tombée de la nuit nous revoyons Tché-Kao ; cette fois tout le monde est sur le pas des portes ; c'est l'heure du souper. Le défilé dans l'unique rue dure au moins 20 minutes.

Enfin nous voici chez notre Mahométan. Notre bonheur serait parfait si nous n'avions un orage en perspective. Il éclate la nuit, et nous présage encore une mauvaise route pour demain.

Mardi 22. — La sortie de Tché-Kao est affreuse, il a plu toute la nuit, il pleut encore ; c'est une fondrière qui dure 2 lis environ. Mon vieux Lieou qui avait mis des souliers de paille neuve au départ, les a laissés dans la boue. La route de Tchao-hien, dans la direction du Sud-Est, serait agréable par un beau temps ; nous rentrons en effet dans la région des collines ; mais aujourd'hui, je n'ai qu'un désir, c'est d'arriver chez le P. Frin le plus vite possible.

Nos hommes ayant du mal à se dépêtrer de la boue, nous les laissons en arrière et nous filons sur nos chevaux, mon catéchiste et moi. 10 lis avant d'arriver à Tchao-hien, nous escaladons à pied une colline avec un bel escalier en pierres ; elle est très longue à la montée et à la descente, mais pas très rapide ni fatigante.

Vers 1 h. nous étions à Tchao-hien. C'est une chrétienté de date récente et qui se développe doucement, mais sûrement, sous l'œil vigilant du P. Frin, un des vétérans du Kiang-nan et du Ngan-hoei. C'est un de mes compatriotes. Il m'accueille si aimablement que je lui promets de rester le lendemain. Nous profiterons de ce répit pour envoyer nos chevaux par Hanchan ; ici encore la route directe pour Yun-tsao, où nous devons aller jeudi, n'est pas possible pour les chevaux.

A Tchao-hien, il manque encore beaucoup de choses, notamment une église ; nous visitons ce qui est fait, formons des projets pour le reste ; ainsi le temps se passe agréablement et fructueusement.

Mais Yun-tsaou nous réclame : c'est un gros bourg très commerçant entre Tchao-hien et Wu-hu, à peu près à mi-distance sur le canal qui sert de déversoir entre le lac Tchao et le Yang-tsé-kiang, avec lequel il communique à Yu-ki-k'euou. Là encore, tout est à créer ; nous n'avons encore qu'une moitié de maison louée pour faire le service religieux. Les catéchumènes sont nombreux et bien groupés, peut-être même trop bien unis entre eux. Il n'y a pas encore de baptisés parmi eux ; mais ils sont pleins d'ardeur pour apprendre la doctrine et les prières, et m'ont envoyé leurs garçons et leurs filles aux écoles de Wu-hu. Il y a donc de bonnes espérances ; et c'est désirable à cause de la position vraiment remarquable de ce centre. Seulement, il y faut aller doucement, et tenir en bride ces hommes qui ne demanderaient qu'à faire parler d'eux et à parler haut eux-mêmes.

Le bon P. Frin est le modérateur de nom et d'effet de ces tempéraments plutôt un peu fougueux, mais au fond dociles.

Nous arrivons en barque dans notre moitié de maison ; c'est aussi bien arrangé que possible, mais il pleut à torrents, et allez donc loger 12 personnes dans un trou pareil. Le problème est pourtant résolu ; mais dès le lendemain, ma présence n'étant plus utile au P. Frin qui a quelques affaires à régler, je hèle une petite barque ; et malgré la pluie, je rentre à la résidence de Wu-hu, le vendredi 25 avril, un peu fatigué, mais surtout consolé de tout ce que j'avais vu et entendu dans ma modeste tournée.

E. ROUXEL, S. J.

De Chang-hai à Saïgon.

Relation de voyage par le P. L. Froc.

Au jour le jour — Hors du nid — A la garde de Dieu !

Jeudi, 7 mars. — La procession des adieux est terminée ; on ne quitte jamais la famille, et quelle famille ! sans un peu d'émotion. A 5 heures précises, le *Wang-fou*, chaloupe à vapeur des Messageries Maritimes, pousse son puissant beuglement, quitte le quai, et glisse rapidement sur les eaux de la rivière dont elle porte le nom. Nom bien mérité par cet affluent du Fleuve Bleu : « rivière jaune », on croirait fendre les ondes d'une immense tasse de café au lait. A 7 heures les passagers montent à bord du *Tonkin*, superbe vapeur à 2 hélices, commandé par un grand ami de l'Observatoire, M. V..., lieutenant de vaisseau, avec qui la traversée ne peut être que sûre, et d'autre part, ne saurait être triste. Mais il ne faut pas oublier que nos destinées sont en d'autres mains, et dépendent d'un maître souverain : donc dans la cabine préparons-nous au voyage : « Au nom du Père, du Fils et du St-Esprit... afin qu'Il nous conduise dans la voie de paix et de prospérité, qu'il nous accorde son saint Ange Raphaël pour compagnon de route..., et

qu'après cent pérégrinations il nous ramène en santé, pleins de prospérité et de joie dans notre demeure bénie... Avançons donc en paix, au nom du Seigneur »... puisque c'est Lui qui, cette fois encore, a dit aux Supérieurs d'agréer la demande du Gouverneur Général de l'Indo-Chine, et de m'envoyer là-bas faire de la Météorologie, tandis qu'en France on rabote notre cercueil.

De joyeux Français sont venus à bord accompagner un ami, employé aux Messageries, qui prend un congé. Ils sont invités au dîner qui est fort gai, mais de très bon ton. Le partant arrose les restants, ceux-ci arrosent leur camarade, non de larmes, mais d'un vin généreux, sans excès, en bonne compagnie. Des Russes regardent tout cela de la table voisine avec un œil attendri. — La hauteur de l'eau à l'entrée du fleuve ne permet pas encore au grand *Tonkin* de prendre le large ; il n'y a donc qu'à gagner sa couchette sans espoir d'assister à l'appareillage. La cabine du Météorologiste a été choisie par l'Agent des Messageries pour manifester ses sentiments bien connus à l'égard de l'observatoire de Zi-ka-wei. On en fait sortir, malgré mes prières, le pilote qui s'y était installé ! il sera fort bien dans sa nouvelle place, c'est sûr, mais c'est si pénible de faire déloger quelqu'un, surtout quand on reçoit l'aumône du voyage ! Mais il n'y a rien à y faire, l'ordre est précis, et ce serait faire punir plusieurs pauvres gens que d'y résister : le beau côté, c'est que Notre-Seigneur trouvera une « chapelle » un peu plus convenable quand il daignera visiter le voyageur ; puis on peut largement établir un bureau et écrire comme à terre sous le vaste hublot. — A Dieu, Pères de Zi-ka-wei !... Après une « perte de connaissance », de sourds « broum-broum-broum » annoncent que l'une des hélices est en branle : un éclair électrique sur la montre fait voir qu'il est 11 heures $\frac{1}{2}$ de nuit ; l'autre hélice attend pour se lancer l'achèvement de légères réparations : elle se met à rivaliser avec sa voisine au bout de 4 ou 5 heures de repos, mais alors le roi sommeil régnait dans la batterie en maître souverain.

Vendredi, 8 mars. — Union avec les messes du monde entier, étant privé du bonheur qu'ont mes frères de Zi-ka-wei. A 6 heures il fait jour, et l'on voit sur bâbord s'éteindre les derniers éclats du phare « Bonham » ; à 7 heures $\frac{1}{2}$ la tour du phare de « Steep-Island » est à tribord. La mer entre les îlots étend sa nappe tranquille, légèrement soulevée en ondulations vastes et douces venant du large, sans une ride, on se dirait au milieu d'un beau lac, avec les saines senteurs de l'Océan, chères aux Chinois natifs du Finistère. Les barques de pêcheurs se comptent par centaines : ce sont les rudes marins des environs de « Ning-po » qui travaillent pour ravitailler en poissons les grandes cités du littoral. — On fait connaissance avec les passagers, peu nombreux du reste, jusqu'à Saïgon : un capitaine de frégate russe très aimable présente un jeune duc déjà colonel : c'est un avancement excessif, mais du moins, il fait du service actif, ce qui vaut mieux que d'al-

ler boire, et fumer, et paresser sur les boulevards. — Le commissaire du bord est un ancien élève de nos Pères à Sarlat ; la connaissance est vite faite ; il est grand amateur de curiosités japonaises. Un capitaine d'infanterie de marine, officier de la Légion d'honneur, revient de l'expédition de Pékin ; soit fièvre, soit blessure, il a l'air tout délabré. Deux mécaniciens du *Pascal* rentrent en congé. L'un est de Brest ou du moins habite à Brest. Avec ce monde-là il n'y a pas à se gêner, et c'est un plaisir de pouvoir faire son *vendredi* au petit déjeuner du matin et à celui de 11 h. où l'on commande ce qu'on veut ; le soir on a beau faire, il n'y a pas de choix, et on profite de la dispense, mais c'est toujours deux repas sur trois de gagnés. — Toute la journée les « sierras » noires ou violettes des côtes de Chine se profilent et frisent rapidement à tribord : l'installation de la cabine permet d'écrire, et le *Tonkin* ne roule pas plus que la cathédrale de Quimper. — Vers les 6 heures du soir, je grimpe chez le Commandant, là-haut dans sa cabine, près du banc de quart et de la chambre des cartes. — « Commandant, je vous dérange. — Non, Père, je fais ma petite lecture, je finirai après... voyez, c'est un bon livre... Voyons un peu : Ah ! je crois bien, vous avez bon goût, Commandant. » C'était vraiment un joli petit livre, ayant pour titre *De l'Imitation de Jésus-Christ*. — Dites donc, Père, ils se moquent de moi en disant que mon paroissien est pour les premières communiants ! Mais c'est très commode, je vous assure, en quatre parties, ça tient dans la poche... tandis qu'en uniforme, un gros missel, ça vous fait tanguer les pans de la redingote comme une poulie au bout d'un foc ! — Ah ! Commandant, que c'est bien, et que vous avez raison de vous préparer une place dans l'autre vie ! il en est tant qui ne pensent qu'à se caser ici-bas, et qui sacrifient tout à leur « situation », même leur part de paradis. — Prié doucement pour lui, et pour les miens de Chine, de France..., même très spécialement de Landerneau.

Samedi, 9 mars. — A 5 heures du matin, par le hublot, on voit le phare de « Turnabout » ; les pauvres gens qui vivent là-dedans, isolés du monde, nous ont bien des fois rendu service par leurs rapports sur le passage des terribles typhons, qui ont une singulière prédilection pour ces parages. Si on pouvait, en échange, leur rappeler, à ces gardiens, qu'ils ont une âme, et qu'il serait facile de la sauver, en faisant leur rude métier : mais qui le leur dira ? Un navire passe tous les mois, ou tous les deux mois, leur apportant des vivres et des provisions, de l'huile et de la poudre, des punitions si quelque chose ne va pas, de bien maigres et rares compliments si tout va bien, et pas un mot du bon Dieu : puis ils recommencent le lendemain à montrer leur route aux centaines de bateaux qui passent, sans rien entrevoir au delà. Nous voilà donc dans le canal de Formose, où Courbet avec ses vaisseaux a tant peiné il y a 15 ans pour de si maigres résultats : Dieu lui en aura tenu compte. A 7 heures 45, un nouveau phare « Oekseu » profile

sa tour sur le ciel bleu du côté du tribord ; nous faisons route entre les îles tout près de la côte, le commandant, en vieux navigateur de ces mers, profitant de tous les courants pour avoir de la vitesse, sans dépenser plus de charbon ; c'est de la bonne économie, et les passagers en profitent, jouissant de la vue des îles, au lieu du spectacle sans variété du large, et glissant sur une surface unie, au lieu de se balancer sur la grosse houle du canal, trop souvent fatale aux estomacs peu marins. — Ce calme a été mis à profit pour mettre au pair bien des arriérés de correspondance. — A 6 heures du soir, heure militaire, nous passons entre le continent et le phare des « Lamocks » : nous avons noblement dévoré l'espace, notre vitesse a plusieurs fois dépassé 17 nœuds (31 klm. $\frac{1}{2}$) à l'heure grâce au courant. Nous voici déjà hors du canal de Formose, et si aucun accident ne survient, nous serons demain matin à Hongkong, à temps pour dire la sainte Messe. Bons anges, écarterez les brouillards !

Dimanche, 10 mars. — *Deo gratias!* Avant l'aube, on voit déjà sur bâbord-avant, les éclats joyeux du phare de « Waglan » ; peu après 6 heures on tourne pour le laisser loin dans le Sud, et on s'engage dans les passes tortueuses de Hong-kong, encombrées par les lourdes jonques aux grandes ailes de chauves-souris. Rien de pittoresque, comme cette navigation en zig-zags, entre deux hautes murailles de collines sombres, dont les sommets semblent devoir se fermer sur nous. La matinée est fraîche, l'air limpide.

Et le gros *Tonkin* évolue avec aisance, évitant les voiliers à droite, puis à gauche, comme un géant dans les rangs pressés de petits écoliers, respectueusement, avec précautions, de peur de leur faire du mal. Mais aussi il leur dit combien il est fort et redoutable, et de temps en temps, des mugissements rauques, sonores, puissants, ébranlent les airs avec un épais nuage de vapeur blanche, et les collines semblent frémir, en se renvoyant ce cri sauvage, qui s'éteint peu à peu dans le lointain. Le voyage s'accomplit à ravir, les exercices de piété sont achevés, et l'on peut sans souci assister, du haut de la passerelle, à l'entrée dans le port, toujours intéressante à Hongkong, plus encore avec le commandant V***, auquel une longue expérience permet d'exécuter à coup sûr les manœuvres les plus hardies et de vrais tours de force. Il joue avec son *Tonkin*, comme un habile cavalier avec un cheval de sang. — Nous passons d'abord près de l'avant d'un vaisseau-hôpital américain, triste souvenir des événements de Chine, puis nous nous fauflons entre deux gros croiseurs anglais. Sur le second, l'équipage est à l'arrière, jambes nues, lavant le pont ; en nous voyant arriver sur eux, ils posent seaux et fauberts, les quartiers-mâîtres cessent d'arroser et des hauteurs de la passerelle, comme qui dirait d'un troisième étage, on lit une certaine inquiétude sur leurs figures : si notre gouvernail manquait !

Le commandant V***, du coin de l'œil, juge la distance qui diminue rapidement ; au bon moment, sans se retourner, il crie à l'homme de barre :

« bâbord, six tours ». Le timonnier obéit, les roues de la barre, mues par la vapeur, tournent avec frénésie, et le beau *Tonkin* s'écarte brusquement de l'obstacle, après s'être couché sur le flanc... puis il vient majestueusement à sa bouée, en se dandinant d'un bord sur l'autre, comme pour se faire admirer. A leur manière de s'entre-regarder avant de reprendre leur ouvrage, on sentit qu'un soupir de soulagement avait couru dans les rangs des matelots de Sa Majesté, et les officiers souriaient, avec un air de dire : c'est tout de même pas mal manœuvré. — Des cris à la coupée de bâbord : c'est le capitaine de port qu'un officier a éconduit un peu brusquement sans le reconnaître. Excusable l'officier : il y a la peste à Hong-kong, et il y a consigne de ne laisser aborder personne avant d'avoir eu la libre pratique. Comment reconnaître le capitaine de port en civil ? Rien n'y fait, notre Monsieur, très rouge, n'entend pas raison, et menace de frapper le *Tonkin* de 300 dollars d'amende, pour avoir refusé de recevoir le représentant de Sa Majesté. Heureusement le commandant V*** accourt, et arrive, grâce à sa connaissance de la langue anglaise, à dissiper le malentendu, sans toutefois calmer complètement l'irascible gentleman.

Mais voici venir une petite barque, et dans la barque une soutane : c'est le P. Brun de la procure de Hong-kong, qui vient aimablement au devant du voyageur. Quelle belle institution de la charité chrétienne, que cette procure des Missions étrangères à Hong-kong, et quel bonheur, après de longues journées de voyage, souvent moins favorisé que le nôtre, que de pouvoir aller à terre, en famille, causer et s'épancher avec de vrais frères, tandis que les autres passagers vont verser leurs dollars dans la bourse des riches hôteliers aux empressements froids et intéressés. Le P. Brun est nouveau, mais la connaissance est vite faite ; à terre nous attendra le P. Martinet, avec lui, la connaissance n'est plus à faire... mais non, il n'est pas ici ; il revient du Sud, à bord de l'Ernest-Simons, et aura fait route depuis Saïgon avec Mgr Favier... quel dommage de ne pouvoir entendre les récits du siège de Pékin par un témoin si autorisé, qui a failli en être victime : ce serait aussi bien curieux d'entendre de cette bouche l'éloge de la grande impératrice de Chine... mais on ne doit pas être trop gourmand.

A 9 heures $\frac{1}{2}$ je suis au saint autel, dans la paisible chapelle des Missions Étrangères : c'est bien mieux que tous les récits les plus émouvants. Journée calme et douce ; à l'heure de la fraîcheur nous allons à la cathédrale pour la bénédiction du T.-St-Sacrement. L'assistance est bonne et les cérémonies bien faites, tout fort pieux, sauf l'air des litanies, qui a dû être composé à l'origine, pour faire trotter les chevaux en cadence dans un cirque : mais ceci est une affaire de goût, sur laquelle il est inutile de disputer. Après le repas du soir, Mgr Escoffier revient de la maison des malades (Béthanie) avec deux de ses missionnaires du Yun-nan. Il est venu ici, fuyant la persécution, et se prépare à rejoindre sa mission prochainement, en traversant le

Tonkin : il y a donc espérance de se revoir. La soirée s'achève sous la vérandah, devant le spectacle du ciel étoilé et des mille lumières des navires de la rade, à deviser agréablement des choses des missions, des troubles de la Chine, et de ce que l'avenir nous réserve. Bien des secrets sont encore gardés par le bon Dieu. Monseigneur est aimable et simple au possible, et ces bonnes conversations-là retrempent, avant de reprendre la vie du bord.

Lundi 11 mars. — Après la S^{te} Messe, vu le P. Ackerman, qui était vicaire à Saïgon, lors de ma première visite : c'est un cœur d'or. Il est au sanatorium de Hong-kong pour se guérir et se reposer durant quelques semaines ; il se rend aujourd'hui à Canton et n'a que quelques minutes à passer à la procure avant de s'embarquer. C'est là la vie ! Un peu plus vite, un peu plus longtemps, les unions d'ici-bas sont faites de minutes, et les minutes passent : il n'y a que l'Éternité qui dure. Bonne nouvelle, par exemple ; trois prêtres montent à bord ici, et il sera possible de célébrer la S^{te} Messe chaque jour, si le temps le permet : *Deo Gratias !* Le P. Gratus, du Cambodge, rentre en France, pour soigner une maladie de face ; le Père Claudius Ferrand va chercher des aumônes pour son œuvre des étudiants catholiques de Tokio ; enfin le P. Lavessière va se reposer de toutes les souffrances qu'il a endurées en Mandchourie durant les derniers troubles. Il a reçu une balle dans la bouche, et parle encore avec une certaine peine ; il a par ci par là quelques autres balles dans le corps, et va tâcher de les retrouver à l'aide des rayons X ; mais surtout, il a mené dans les forêts un mois de vie horrible, craignant à tout instant de tomber entre les mains des Chinois, et enviant le sort de ses frères tombés à la première attaque. C'est un officier russe qui l'a délivré : on dit qu'ils viennent d'être décorés tous deux de la légion d'honneur. On l'est aujourd'hui avec beaucoup moins de titres — et moins honorables — que ceux-là.

Le *Tonkin* part à 1 heure juste, en inondant de sa noire fumée les navires placés sous le vent. Les terres disparaissent peu à peu ; à 3 heures $\frac{1}{4}$ on a dépassé le phare de « Gap Rock », dernière sentinelle des Anglais dans le sud. Le roulis du *Tonkin* incommode quelques passagers non encore aguerris, mais ce n'est presque rien, et demain il y a bon espoir de pouvoir dire la Messe dans notre cabine. Donc, bonne nuit ; et en route pour Saïgon !

Mardi 12 Mars. — La nuit a été calme, la mer est paisible, et à 8 heures le Père Ferrand vient dans la jolie cabine, où par deux fois Notre Seigneur veut bien descendre sur notre autel improvisé. Le Commandant a mis à la disposition des deux autres Pères un joli salon de lecture, sur le pont, sous la passerelle, où à cette heure matinale on ne risque pas d'être dérangé par les passagers. Le temps se fait chaud, et le bain n'est plus un pur devoir de propreté ; les mains, crevassées par les gelées au départ de Changhai, se gonflent sous les chauds effluves des tropiques, le sang y bouillonne, et

les doigts, pareils à des saucisses, pour la couleur et la rotondité, se refusent obstinément à tout assouplissement : ce sera l'affaire de deux jours ; mais à Saïgon les résidents nous regarderont avec un œil étonné, eux dont le sang paraît s'être enfoncé le plus avant possible, à l'abri d'un soleil impitoyablement et sempiternellement chaud, laissant la peau blanche comme les seuls habits que les laïcs trouvent supportables : quel pays !

Nous piquons droit vers le Sud ; le Commandant V*** a la coutume, chaque fois que le temps le permet, de payer à ses passagers le plaisir, et à ses jeunes officiers l'excellente leçon de passer à travers les récifs des *Parauls*, et il se garde bien de manquer à sa louable habitude pour son dernier voyage. Les « Parauls » sont un groupe d'îlots, ou mieux de récifs, traversés à peu près en leur milieu par le 110^{me} méridien à l'est de Paris, et le 16^e degré $\frac{1}{2}$ de latitude nord ; ils forment un carré d'environ deux degrés de côté, et se prolongent vers le S.-E., du côté des Philippines, par l'ensemble des brisants qui porte nom de « Banc Macclesfield ». Les deux petits archipels, redoutés des navigateurs, sont séparés par un assez large canal, par où passe d'ordinaire le courrier anglais, qui monte directement à Hong-kong, venant de Singapour, sans avoir à faire escale à Saïgon. Les malles françaises laissent généralement dans l'est tous ces dangers, surtout quand elles doivent doubler ces passages durant la nuit, car un mauvais courant suffirait pour perdre le navire.

Après déjeuner, vers midi, on monte tranquillement sur la passerelle, où l'officier fait le quart avec un soin spécial, sans quitter sa jumelle. — « Eh bien ! les Parauls ! ils mettent du temps à venir ? — Té, mon Père, qu'est-ce que vous dites, nous y sommes dans une demi-heure *donn-que !* » — Et de l'index il montre la mer tout près, sur l'avant. « Regardez un peu ici ! » puis, relevant un peu la main, « et regardez encore là ! » Autour de nous la mer était d'un beau bleu profond, reflétant l'azur d'un ciel sans nuages ; là-bas, à 3 kilomètres peut-être, on lui voyait une teinte entre verte et jaune, comme un vaste champ de blé, commençant à blondir. Quelques minutes après, on voyait ce champ jaunâtre se séparer du reste de l'océan par une limite nette, distincte, comme faite à l'emporte-pièce, s'arrondissant à droite et à gauche, juste devant nous, et nous courions dessus. Le Commandant, prévenu par le petit mousse de quart, était déjà derrière nous. Peu à peu, on vit du sein de la plage jaune émerger une couronne blanche, une sorte de demi-lune presque à fleur d'eau, sur laquelle la mer brisait en volutes écumantes : c'était le « Récif Nord », le premier sur le chemin. « Venez de 40 degrés sur tribord et côtoyez la ligne jaune sans vous en approcher à plus d'un quart de mille ! » Ainsi fut fait, et tandis que le *Tonkin* évoluait docilement et traçait une vaste boule pour contourner l'écueil, nous contemplions avec curiosité ce plateau bas et désert, dont on a si souvent ouï parler. Quel jeu de la nature, ou plutôt combien le Créateur

nous montre ici les grandes œuvres qu'il sait faire avec des moyens voisins du néant.

De petits animaux, infimes, fragiles, presque microscopiques se construisent au fond de l'eau, dans les régions toujours calmes, de petits et mignons palais de corail. Les familles se créent, les générations succèdent aux générations, les demeures des petits se soudent et se basent sur les tombeaux des ancêtres, pour supporter à leur tour des édifices créés par leurs descendants ; on monte, on s'étend, on s'associe, et un beau jour, après bien des luttes et bien des cataclysmes, après que les vagues ont démoli des myriades et des myriades de cités, roulant, brisant et amorcelant des milliards et des milliards de petits cadavres dans leurs minimes cercueils de nacre, la colonie affleure, persiste et s'affermit au-dessus des flots. Au centre, où s'amoncellent les débris, se forme une plage de sable ; la mer y apporte ou y jette des goëmons, des détritrus, de vieux bois, qui pourrissent et y font de l'humus ; un oiseau voyageur y apporte une graine ; un coco, arraché par la tempête à quelque rivage lointain, reste pris sur l'obstacle après le passage d'un typhon : il y germe, et y pousse ; et dans quelques siècles des villages auront grandi, entourés de champs ensemencés, sur l'ancien domaine des flots : et les grands navires comme le *Tonkin* devront se déranger de leur route, devant l'œuvre de ces méprisables petits animalcules, qu'on mettrait dans sa dent creuse sans s'en apercevoir.

Vers 2 heures nous longeons une nouvelle barrière de corail ; jusqu'au pied de cette muraille jaune, la sonde accuse des profondeurs de 120 et 150 mètres, puis le récif se dresse à pic jusqu'à quelques pieds de la surface : en s'y heurtant à grande vitesse, on coulerait dans des grands fonds et nul n'entendrait plus parler de vous. Le premier îlot que nous avons rencontré était encore à la période sablonneuse ; cette fois, grâce à l'abri des voisins, la végétation a commencé à se développer ; le centre de chacun des petits plateaux émergents, est couvert de verdure d'où sortent les têtes de quelques arbustes, trop éloignés pour être reconnus distinctement ; au-dessus planent et se balancent, avec un air de légitime satisfaction, les têtes de trois cocotiers. Sont-ils géants ou de taille médiocre, nul ne peut le dire, faute de point de comparaison : en tous cas ce sont les rois des végétaux de ces régions, et leur royaume est immense. Tant il est vrai qu'il y a énormément de relatif ici-bas. Plus loin, encore un banc presque circulaire, enfermant une jolie petite rade, avec une brèche du côté du N. W. pour y pénétrer. Deux jonques chinoises y sont à l'abri, et l'on voit leurs filets au sec sur le sable blanc de la grève : ce sont probablement des pêcheurs de Haï-nan, la grande île où bientôt, dit-on, flottera notre drapeau.

Sur les 4 heures du soir on dit un dernier adieu à l'îlot ultime qui se tient en vedette en face de la côte d'Annam : il a l'honneur de porter le nom de Triton, et les cartes marines déclarent qu'il s'élève à l'altitude considérable

de *un* mètre au-dessus du niveau des hautes marées. Pourquoi n'y établirait-on pas un phare? Il épargnerait de longs détours aux navigateurs qui, de peur de se heurter aux « Parauls » de nuit, se tiennent au loin dans l'Ouest, et vont presque reconnaître la côte de Haï-nan. Pour nous, nous mettons bonnement le cap sur le S. 25° W. et vogue la galère! S'il plaît à Dieu, demain au réveil nous saluerons la noire sierra qui hérissé la côte d'Annam.

Mercredi 13 mars. — Messe à bord comme hier : comme cela change la vie dans cette grande caisse en fer! A 7 heures, durant l'action de grâces, nous constatons que le cap Varella est par le travers : le *Tonkin* a donc noblement filé son nœud. Une triste découverte mêle des pensées désagréables aux charmes de cette belle journée. Hier on a parlé d'un capitaine embarqué à Nagasaki, qui m'avait eu l'air d'un blessé ou d'un fiévreux, remportant des opérations autour de Pékin un pénible mais glorieux souvenir. Hélas! combien déplorable et honteuse est la réalité : ce n'est qu'un vulgaire fumeur d'opium, dégradé et abêti, — c'est le mot — par l'abus du funeste narcotique, objet de sa passion. Dès lors, tout s'explique, ses yeux caves, son teint blême, ce tremblement débile, l'incohérence de ses pensées à certaines heures surtout... et puis même l'extérieur, ces cols et ces plastrons jaunis et bosselés, ces habits sales et chiffonnés, malgré une prétention de coquetterie, vieux restes des beaux jours d'autrefois. Son compagnon de cabine n'y a pas pu tenir une journée ; on va désinfecter le local, et chercher pour le pauvre malheureux quelque réduit sombre où il pourra se tenir seul et cacher sa honte sans gêner personne. Le spectacle d'un fumeur avancé est toujours repoussant, même parmi les Annamites ou les Chinois : mais que dire de cette dégradation qui résulte de la cohabitation d'un tel vice avec les galons d'or et la rosette de l'officier de la légion d'honneur! Heureusement je n'ai pas retenu son nom; puisse-t-il se corriger, à quelque prix que ce soit.

A ce propos, on en apprend de belles : il paraît certain qu'il y a des fumeries à Marseille et dans 5 ou 6 ports de France. C'est pour les gens parés de l'appendice caudal bien sûr! Pas du tout, c'est pour des officiers français, revenus de l'Extrême-Orient, ou même, quoique plus rarement, pour de simples Français de France, entraînés dans ces bouges infects par d'excellents camarades de promotion. Voici ce qu'affirme le Commandant V***. Il y a à bord du *Tonkin*, loin des marchandises délicates, près des cales au lest, un trou obscur, gluant, infect, à l'extrémité du poste des Chinois. Lors de l'inspection qu'il doit faire de temps en temps, le Commandant est allé partout, il le faut, et on le peut, en y sacrifiant des habits *ad hoc* : mais il n'a jamais eu le cœur d'entrer dans ce trou puant, tant la nausée le prend quand il y regarde même à la distance de quelques pas. Or il a vu de brillants officiers, jeunes et élégants, venir faire visite à bord, puis disparaître pour ne revenir qu'au

bout d'une demi-heure ou plus, s'esquivant avec un air sournois. Ayant remarqué plusieurs fois la même manœuvre, intrigué, il les fit suivre, et quel ne fut pas son ébahissement d'apprendre qu'ils allaient se vautrer dans ce trou ! C'est la *fumerie d'opium des coolies chinois du bord* ! Il est vrai que les dames morphinomanes sont sous l'empire de la même passion, mais c'est tout de même, il faut l'avouer, un peu moins dégoûtant.

Cependant les pics de la chaîne annamite défilent l'un après l'autre du côté de l'Ouest : ce sont de vieilles connaissances, du reste nous les verrons de plus près en remontant au Tonkin. A midi $\frac{1}{2}$ nous voilà sous le phare de Padaran ; c'est l'angle de la côte le plus saillant du côté du S.-E. et on en approche de très près : le pavillon monte à son sémaphore, puis s'abaisse pour nous saluer ; nous répondons et nous hissons notre numéro ; en ce moment le télégraphe joue là-haut, et on va afficher à Saïgon que « Le grand Courrier venant de Chine a doublé le cap Padaran. » A 6 h. du soir nous passons presque à toucher, près d'un phare neuf que je n'avais pas encore vu : c'est celui de la Pointe Kéga, allumé en juin 1900. Belle tour de 35 mètres de haut, portant la lanterne qui commence à briller, à 65 mètres au-dessus du niveau de la mer. Décidément les Indo-Chinois se sont mis enfin à éclairer leurs côtes : il y a 10 ans encore, on devait naviguer un peu à l'aveuglette, et les rivages de notre colonie étaient à ce point de vue dans un état d'infériorité marquée. Nos compagnons de voyage russes passent de longues heures sur la passerelle et se montrent fort aimables, surtout le jeune colonel, bientôt général duc de « Luéckschonkoff »... Il est vrai que le Commandant V*** est un hôte on ne peut plus accueillant, qui fait le charme des passagers. Il faudrait une glace bien épaisse pour que ses chaudes démonstrations ne la fissent pas se briser ; or les Russes, par sentiment peut-être, assurément par entraînement officiel, sont à notre égard aussi peu glaçons que possible : c'est presque de la vapeur d'eau bouillante, et on a quelque peine à prendre tout à fait au sérieux leurs expressions d'admiration et d'affection impérissable. La mousson est très forte aujourd'hui ; le mécanicien en chef l'exprime d'une façon pittoresque en s'écriant : « C'est une honte ! Voyez, notre panache de fumée nous coiffe sur le devant et marche plus vite que nous ! Oh vieux sabot de *Tonkin*, va ! » — De fait il est rare, même par vent arrière, que le *Tonkin* soit précédé par sa fumée, et il en vomit des torrents énormes ; d'ordinaire le panache est rejeté de côté par la vitesse du bâtiment. Par bonheur le vent nous prend par la hanche de bâbord, et à cette allure-là notre grand navire se comporte très bien, tout au plus se dandinant un peu, pour nous rappeler que nous ne sommes pas sur le plancher des vaches.

A 10 h. du soir nous faisons toujours du S.-W., mais le cap St-Jacques est par le travers ; nous le contournons d'assez loin à cause des roches dont un banc s'avance assez loin vers le large : bientôt il faudra piquer droit vers

le Nord pour mettre le cap sur la rivière de Saïgon. — 10 heures $\frac{1}{4}$ ça y est : patatras ! brrrim, brrroum, plack !... Seigneur, quel branle-bas ! Ce sont les assiettes qui tombent dans les plats, les plats sur les verres, et le tout sur le parquet, avec l'accompagnement argentin des piles de cuillers et de fourchettes troublées par un changement soudain de la verticale : preuve que le fil à plomb prolongé passerait toujours par le centre de l'ellipsoïde terrestre. Est-ce un abordage ? Non, c'est une caresse un peu rude de la mousson, au moment de nous dire adieu. Mais quelle poigne ! à l'instant où nous faisons le virement de bord, elle nous a pris par le travers de tribord, et sous la poussée le *Tonkin* s'est couché sur bâbord, presque jusqu'au pont supérieur : deux ou trois coups de roulis, et c'est tout, nous sommes à l'abri du cap, en eau plate. Aucun passager n'a même eu le désagrément du malheureux qui, au dernier voyage, goûtait sous son hublot large ouvert, les douceurs d'un paisible sommeil. Au coup de roulis, ce trou rond appuyant sur l'eau, le liquide élément s'est rué dans la cabine « *qua data porta ruunt...* » et est tombé sur le dormeur béat, en colonne de 40 centimètres de diamètre. Pour sûr il n'a pas mis longtemps à clore la bouche et à sauter du lit : il a avoué ensuite s'être cru au fond de l'eau avec le navire et perdu à tout jamais. Cette fois, tout était prévu, et nul n'a eu à faire le sauvetage de ses habits et bibelots nageant épars dans un déluge aussi soudain que désagréable.

La marée ne nous permet pas de monter immédiatement la rivière de Saïgon. Nous allons donc passer la nuit au Cap St-Jacques. Des sons de cloche se succèdent dans la machine, transmettant les ordres du Commandant.

Bientôt tout bruit s'arrête, le *Tonkin* glisse doucement sur son erre en longeant les masses sombres des navires déjà endormis sur leurs ancres. Notre élan meurt peu à peu. « Pare à mouiller au bossoir de tribord ! » — Un coup de sifflet strident module avec des roulements prolongés l'ordre de la passerelle, et des ombres courent vers l'avant, dans la nuit, enjambant les corps des dormeurs étendus çà et là sur le pont. Un long silence, puis « Arrière bâbord doucement ! » et la machine de ronfler en faisant bouillonner la mer. — « Stoppez ! » — Encore un silence à bord, tandis que l'écume frémit à nos pieds en nombreux tourbillons. — Enfin « Mouille ! » et la grosse masse de fer plonge lourdement dans l'eau, entraînant la lourde chaîne, qui fait un bruit d'enfer en filant à travers l'écubier. Une petite secousse annonce que l'ancre a fait tête, puis le *Tonkin* s'endort en éteignant ses gros yeux de feu. — Allons faire comme lui jusqu'à demain.

Jeudi 14 mars. — Le repos du *Tonkin* n'a pas été de longue durée : dès deux heures du matin la manœuvre des treuils à l'avant annonçait que l'ancre rentrait à bord, puis la machine poussait ses ronflements réguliers ; nous entrions en rivière. Il sera difficile pour cette fois de jouir du coup

d'œil ; ce sera pour un autre jour. Comme rien ne presse, nous attendons pour dire nos messes qu'il soit quatre heures du matin, et le bon Dieu vient encore deux fois honorer notre cabine de sa divine présence ; à terre nous ne pourrions peut-être pas célébrer avant 8 heures, et c'est tard à Saïgon ; puis nous sommes si bien dans notre petit chez-nous. Après la dévotion, vient le mauvais quart d'heure du ficelage des malles : ce n'est pas précisément une occupation réjouissante en rivière cochinchinoise. Enfin ça y est, et nous attendons de pied ferme l'amarrage au quai des Messageries. Un orage matinal vient fort heureusement rafraîchir un peu l'atmosphère, et nous touchons au port parmi les buées et les brumes du matin.

Il n'est pas bien difficile de trouver son chemin à Saïgon ; les Pères des Missions trouvent asile dans la cure de l'aimable Père Bontier, ancien aumônier de l'hôpital, maintenant chargé de la cathédrale ; quant au voyageur du *Tonkin*, il est retenu à l'Évêché, avec une bonté toute paternelle, par S. G. Mgr Mossard, qui lui avait donné l'hospitalité lors du dernier voyage, étant encore alors curé de la cathédrale de Saïgon, et sur le point de recevoir les Bulles et la consécration épiscopale. Il n'y a que quelques heures pour faire les visites et les démarches nécessaires au Gouvernement, au Séminaire, aux Messageries et à la Ste-Enfance : le bateau annexe part dès demain pour l'Annam et le Tonkin, peu d'heures après le grand Courrier ; on n'a donc que le temps de courir d'un endroit à l'autre pour prendre son billet sur réquisition, transborder ses malles, se caser à bord de sa nouvelle demeure flottante, et tout régler pour le mieux. Enfin tout est en règle, et le soir venu, il est permis de respirer librement l'air renouvelé par un second orage, et de goûter en paix la douceur et les charmes de l'hospitalité de Monseigneur : seulement à un autre jour les notes de voyage, et les impressions sur la grande Capitale de nos possessions d'Extrême-Orient. En se retirant pour les heures solitaires de la nuit, on remarque, avec le sentiment du débiteur qui reçoit la visite peu agréable de ses créanciers, que certains amis d'autrefois ne vous ont pas encore oublié : les moustiques font retentir la chambre de leur petite chanson nasillarde qui n'annonce rien de bon. Mais bah ! on n'en meurt pas, et demain soir la grande brise de la mousson nous aura délivrés de cette trop constante amitié. Dieu soit béni de cette première partie du voyage, heureusement achevée sans incident fâcheux : Il saura bien nous protéger encore demain et toujours !

MISSION DU TCHEULI S.-E.

Après la Persécution.

Lettre du P. Japiot.

K'ai-tcheou, 24 mars 1902.

JE suis rentré dans mon district depuis 3 semaines. Que de ruines matérielles ! Mais, grâce à Dieu, les ruines morales sont bien moins grandes ; les chrétiens d'ici, bien que néophytes, ont fait bonne figure en face de la persécution, et je suis encore à chercher s'il y a eu de véritables apostasies. Les chrétiens sont venus de tous les points pour me voir, et m'ont prouvé par là leur attachement à la foi. Leur démarche était d'autant plus sincère, que pas un ne s'est oublié en plaintes ou en récriminations. Ils pouvaient se plaindre du chiffre des indemnités qui est bien inférieur à leurs pertes ; ils se sont résignés. Le P. Siu a été admirable de patience ; sa présence à K'ai-tcheou a produit des résultats que je n'aurais pas obtenus moi-même. Des levées de catéchumènes montrent que la religion chrétienne n'est pas morte, comme le prétendaient les païens à l'époque des troubles.

La paix dont nous jouissons est bien précaire. Les impôts que le gouvernement est obligé de prélever pour payer l'indemnité de guerre, et que le peuple a baptisés du nom de *yang-t'chai*, soulèvent partout des protestations, qui, en plusieurs endroits, ont déjà tourné à la révolte ouverte. Deux fois la milice chinoise a dû intervenir à main armée. Le 3 mars dernier, les réguliers avaient à lutter contre 2,000 révoltés ayant à leur tête un licencié militaire : ceux-ci furent dispersés et perdirent 800 hommes dans la bagarre ; 2 villages furent complètement rasés. Une autre révolte se prépare aux environs de Tai-ming-fou ; les soldats d'ici viennent de partir. Que sortira-t-il de tout cela ? L'inertie des mandarins peut faire craindre des complications.

Arrive un courrier de Tai-ming-fou ; les révoltés viennent de démolir au P. Neveux une église avec sa résidence ; des placards sont lancés partout prêchant la révolte contre l'impôt ; le mandarin de Tai-ming-hien sorti pour exhorter la foule, a été insulté et poursuivi à coups de briques. Yuen-che-k'ai a été avisé de l'état des esprits. Malgré la gravité de ces faits, il faut pourtant espérer que les mandarins sauront comprimer ces émeutes ou travailleront à les localiser. Si elles s'étendaient, les réguliers ne suffiraient plus à enrayer le mouvement.

Choses et autres.

Lettre du P. Paul Wetterwald au P. Haté.

Wo-fou-tang, 12 octobre 1899.

MES maîtres d'école font en ce moment la retraite sous la direction expérimentée du P. Hilt. C'est un vieux routier ; il connaît les tours et les détours de ces âmes et leur fait du bien. Ces trois jours passés dans

le recueillement et la prière seront profitables, non seulement à eux, mais encore aux chrétiens dont ils auront soin cette année. Ils sont ici une quinzaine de tous âges ; depuis vingt et quelques années jusqu'à soixante-dix ans. Tous ont l'air bien recueillis et gardent un silence édifiant. Ils sont arrivés la veille de l'ouverture, chacun apportant sa literie ; je fournis la nourriture et le logement. Ils se lèvent à cinq heures, c'est tôt pour des dormeurs comme eux ; mais ils prennent cela en esprit de pénitence ; et puis ils font la sieste après le dîner.

Le Père leur parle quatre fois par jour. Chaque instruction est précédée d'une glose assez longue où on leur expose les devoirs d'un bon catéchiste et les défauts à éviter. Il ne faut pas de grands frais d'éloquence avec eux, car malgré leur instruction moins sommaire, ce sont encore des gens simples.

Le P. Hilt évangélise depuis 14 ans le Sin-ning, sous-préfecture qui est à l'ouest-nord-ouest de Hien-hien ; mais son point d'attache est la Résidence. Il n'est pas au centre de son district ; mais cette disposition, défavorable au point de vue de la distance, puisqu'il est à 100 lis de sa chrétienté la plus éloignée, est amplement compensée par de nombreux avantages. Il n'a pas de maison centrale, d'où diminution de frais ; quand il n'est pas en mission, il se repose à la Résidence dans un milieu plus favorable à sa santé précaire. Bref, une foule d'embarras en moins.

Je suis dans de trop mauvaises conditions ici pour me livrer à la culture ; l'eau douce fait défaut ; je ne cultive plus que quelques plantes grasses qui ont la bonne volonté avec les *zinnias* et *belles-de-nuit* de se contenter de notre eau saumâtre.

Les *Mirabilis jalapa* sont très belles ici quand il pleut tant soit peu. Mais nous marchons vers une réédition de la sécheresse de 1878-1879. Depuis le 10 août il n'a pas plu ; on aensemencé le blé quand même, mais il risque de sécher en herbe. Aussi l'année prochaine nous fait-elle bien peur. Aurons-nous encore les misères d'il y a 20 ans, sécheresse, typhus et famine ? Alors nous pouvons nous préparer à tous les sacrifices, y compris celui de la vie. Déjà maintenant la campagne a pris sa teinte d'hiver et son air désolé.

Nous avons eu une alerte il y a une quinzaine de jours ; le P. Cézard a reçu l'extrême onction à Tai ming-fou ; autour de lui, on craignait le *typhus* ; mais nos docteurs, les PP. Wieger et Lomüller, en lisant le bulletin de santé qu'on leur envoyait, ont diagnostiqué un accès de *malaria*, et de fait le courrier suivant apportait la nouvelle de la convalescence du Père. Pour établir ce diagnostic, on prend la température du malade de six heures en six heures ; si la température élevée (39°,5 ou 40°) ne baisse pas après la quinine, c'est ordinairement le *typhus* ; si elle baisse, c'est la *malaria*.

Nous avons tous ces instructions et un thermomètre à cuvette pour cet effet.

Le P. Gissinger a été envoyé tout au sud. Je crois qu'il a versé en route; cela ne m'est pas encore arrivé; mes gros chariots versent rarement; par contre, j'ai fait ma première chute de cheval, ce que les cyclistes nomment « une pelle ». J'ai passé par-dessus la tête de mon bidet. Les chevaux sont presque tous faibles des jambes et se buttent contre la moindre motte de terre. Heureusement, je ne me suis rien cassé.

Reverentiæ vestræ infimus in X^o servus

Paul WETTERWALD, S. J.

Un bon Compagnon.

Lettre du P. Paul Wetterwald.

CONNAISSEZ-VOUS « Capitaine » ?... Je vois bien que non. C'est cependant un de mes meilleurs auxiliaires dans l'évangélisation des Chinois. J'ai sans doute un intendant qui tient mes comptes avec une exactitude irréprochable, mais il me tient aussi d'interminables discours; tandis que « Capitaine » parle rarement; mais quand il parle, tout le monde se tait pour l'écouter, et il a toujours fini en peu de temps. J'ai un catéchiste qui ne boude pas à la besogne; qui vient de faire 70 kilomètres pour me chercher à la Résidence; uniquement pour ne pas me priver de ses services pendant le voyage. Mais ce que mon catéchiste a fait une fois, « Capitaine » le fait à chaque instant; la nuit, le jour; que les chemins soient bons ou mauvais; qu'il vente ou qu'il pleuve, il est prêt à se mettre en route.

J'ai un cuisinier, qui ne vaut pas Trompette, il s'en faut, mais enfin, qui ne m'a pas encore laissé mourir de faim. Mais que ferait-il sans « Capitaine »? C'est « Capitaine » qui lui apporte les provisions qui feront notre menu, et cela, avec le désintéressement le plus absolu, car lui n'y goûtera pas; tout au plus aura-t-il un peu de bouillie de son mêlé à sa paille. Car c'est de mon âne qu'il s'agit. « Comment! vous venez nous parler d'un âne? Mais il y en a partout, des ânes. » Sans doute il y en a même plus qu'on ne croit, et tous ne figurent pas dans les statistiques. Mais le mien n'est pas un âne comme un autre. Sa réputation s'étend déjà loin. Il a même l'honneur d'être connu de Monseigneur: « On le dit méchant votre âne! » me dit un jour Sa Grandeur! Jugez si j'ai pris sa défense. Méchant! Il est un peu léger; il aime à folâtrer comme un jeune chien. Dès qu'il voit d'autres animaux, chevaux, ânes ou mules, il se jette dessus et les invite à jouer, à sa façon. Sans doute il n'a pas le jeu aussi délicat qu'un chien de salon et il lui arrive de garder entre les dents un morceau de la peau de son compagnon de jeu. Cela arriva un jour à l'âne du P. Becker; mais ce doit être l'autre bourriquet qui a commencé; un autre jour il a planté ses

incisives dans l'épaule de mon cuisinier ; mais c'était sans doute une vengeance personnelle.

Pourquoi lui laissait-on sa mangeoire pleine de cailloux et de terre ? Mais il est temps de vous le présenter. Voyez-le là bas attaché à un arbre, comme il lève fièrement la tête.

L'âge n'a pas encore abattu sa fierté !

Les deux pieds de devant joints comme ceux d'un conscrit à l'exercice. L'œil grand ouvert, il vous regarde franchement ; il n'a pas le regard sournois comme quelqu'un qui médite un mauvais coup ; ni le regard timide d'une conscience bourrelée de remords.

Et voyez quelle robe ! Ici il y a des ânes blancs qui valent bien ceux du Caire, des ânes noirs, des ânes café au lait, des ânes gris. Le mien est violet. Violet ? Oui, violet, et je défie le plus convaincu des impressionnistes de traduire ces reflets. Le garrot a trois taches blanches ; les oreilles sont d'un beau roux brun.

Approchez, voyez comme il tend les naseaux et s'apprête à nous saluer ; dès qu'il me voit il pousse quelques *han-han* inarticulés, cela veut évidemment dire : « Bonjour, je suis bien aise de vous voir. » Examinez-le à l'aise, il se laissera faire, mais ne touchez pas à ses oreilles ; les ânes ont là-dessus une susceptibilité qui tient du point d'honneur.

Éloignez-vous, et il pousse encore quelques *han-han* qui veulent dire : « Est-ce que ma compagnie vous ennuie ? » Cela commence comme un beuglement de taureau ; la tête tendue, les oreilles couchées sur le cou, la queue dressée horizontalement comme un manche à balai, tout le corps en sursaut, les pieds en mouvement, enfin cela éclate comme le tonnerre ; inutile de risquer alors une parole, elle serait perdue dans le bruit. Peu à peu ce fracas s'éteint, suivi seulement de quelques cris sourds comme le bruit d'un orage dans le lointain.

Et puis quelle monture ! Douce comme un mouton. Trr-trr et le voilà qui part comme le vent. Il dévore ses douze kilomètres à l'heure. Rien ne l'effraie, ni voitures, ni gens. Quand il me porte près des malades pour les derniers sacrements, on dirait qu'il comprend toute l'importance de sa mission. Mon cuisinier, *Vieille perle* (c'est son nom et l'adjectif est plus exact que le substantif), dit souvent : « Cet âne comprend l'homme ! » Et c'est vrai. Aussi, quand je porte le St-Sacrement, il ne se permet pas de courir ; il mesure ses pas et s'avance d'un petite allure de cheval arabe.

Il a pourtant un petit défaut ; qui n'en a pas ? Il a le nez délicat, et quand il est en route, et qu'il aperçoit séchant au soleil quelqu'un de ces restes que les animaux abandonnent sur les chemins, il s'arrête tout court pour flairer, au risque de nous jeter par-dessus sa tête. Alors sa nature d'âne reparaît, tirez sur les rênes jusqu'à lui scier la bouche, frappez, criez ; tout est inutile ; il ne continuera sa route que lorsqu'il en aura flairé tout son soûl.

Il n'y a qu'un moyen, du plus loin que vous voyez une de ces « laissées » suspectes, faites-lui prendre le grand trot et il passera sans s'arrêter.

« Capitaine » n'est pas seulement un âne de selle ; il n'est pas susceptible et il travaille aussi bien au moulin, sans que son orgueil en soit blessé. Seulement il se fait tirer par l'oreille quand on le mène au moulin. On le dirait d'abord paralysé des quatre membres. Mais une fois attelé et les yeux bien couverts, il vous fait tourner la lourde meule comme un fétu, et cela tant que l'on veut ; on dirait qu'il sait que vingt personnes attendent de lui leur nourriture. Mais aussi on le soigne bien, on lui donne sans ménager le sorgho, les haricots étuvés et les barbottages de son. Malheureusement mon pauvre « Capitaine » se fait vieux, ses dents s'usent et viendra le moment où nous devons nous séparer. Un paysan l'achètera ; le nourrira mal, il maigrira ; son poil aujourd'hui luisant se hérissera ; les oreilles pendront tristement, il ne braira plus de son air triomphant qui a l'air de dire :

N'est-ce pas bravement crié ?

Et il songera aux jours heureux où à Wo-fou-tang sa mangeoire toujours bien nettoyée et remplie l'attendait au retour d'une course ; où l'eau était toujours tirée et chauffée un peu au soleil pour lui éviter les indigestions. Et il se prendra à regretter les hôpitaux pour animaux vieux et infirmes.

Et dire que « Capitaine » est borgne !

La mort du P. Lomüller.

Notes du P. Becker (1 mai 1902), et du P. Leurent.

LE R. P. Lomüller était allé faire acte de charité à Tai-ming-fou, en soignant le P. Japiot d'une double hernie. En revenant à Tchao-kia-tchoang, les *toan*, nouveau nom des Boxeurs, menaçaient nos Pères et nos chrétiens du Wei-hien, notamment Tchang-kia-tchoang, la chrétienté centrale du P. Lomüller. Les chrétiens affolés demandaient leur missionnaire pour les aider à se défendre ou du moins à mourir en chrétiens. Le P. Lomüller partit le samedi 26 avril. A 9 heures il arrivait à Tchang-tai à mi-route ; il était reconnu comme Européen, poursuivi par les *toan* jusqu'à Sou-tchoang, à 15 lis (9 kil.) de sa grosse chrétienté. Atteint, il fut massacré avec son catéchiste et son cocher, et leurs trois têtes furent portées à 10 kilomètres de là, et accrochées à la porte sud de Kien-tcheu, le village du Koang-tsong-hien, où les brigands ont actuellement leur quartier général.

Nos chrétiens et nos Pères de Wei-hien sont actuellement dans de grandes angoisses, craignant à chaque instant d'être attaqués.

Détails complémentaires. — Le samedi matin, à mi-route de Tchao-kia-tchoang, Tchang-tai, un ramasseur de fumier, avertit qu'un Européen passait. Les *toan* se mirent à sa poursuite ; près de Sou-tchoang à 15 lis de

Tchang-kia-tchoang, on fit descendre le Père de char; il se serait mis à genoux en disant à ses gens en chinois : « Nous sommes les enfants du bon Dieu, ne craignons pas et mourons pour Lui. » C'est ce que raconte un petit marchand païen qui était là. Après le massacre, on porta les têtes à 17 lis de là ; elles y sont encore suspendues à la porte du sud. »

Du P. Leurent — Le ministre de France a envoyé M. Cahn, vice-consul à ses ordres, faire une enquête sur le lieu du massacre. M. Cahn est parti par chemin de fer jusque Tchenn-ting-fou, d'où il compte, si la chose est possible, accompagner les 2000 hommes envoyés par Yuen-cheu-kai, et se rendre à Wei-hien.

La Chrétienté du Wei-hien sauvée par la T. Ste Vierge.

Lettre du P. Wetterwald à Madame Cosserat.

Wei-tsuenn, 14 septembre 1901.

... **J**E viens de lire une page très émouvante de Mgr Favier sur les apparitions de la T. Ste Vierge qui auraient eu lieu à Pékin. Des apparitions semblables ont eu lieu un peu partout, au Chan-si, au Tche-li, au Chan-tong, et trop nombreux sont les témoins qui les attestent, trop unanimes leurs assertions pour qu'on puisse mettre en doute la réalité de ces faits merveilleux.

Mais outre ces preuves éclatantes de la protection de Marie, il y en a eu d'autres plus cachées, mais non moins réelles et non moins miraculeuses, et qui toutes semblent converger vers le 15 août comme vers une date prédestinée.

Après nos trois victoires sur les Boxeurs, les 18, 20, 22 juillet 1900, nous nous croyions délivrés. Or voici que dans les premiers jours du mois d'août, une nouvelle bande venue du Nord, fait invasion dans le Wei-hien. Elle fait sa jonction avec les tronçons dispersés de l'armée de Tchao-lao-tchou et établit son quartier général à Heue-tchao, à 6 kilomètres de Wei-tsuenn.

Nous nous préparons à reprendre la lutte ; mais en même temps nous commençons une neuvaine préparatoire à la fête de l'Assomption. Notre-Dame se chargea, à elle toute seule, de détruire nos ennemis. La division se mit au camp ; le pays rançonné par eux, se souleva ; la bande fut dispersée sans que nous eussions eu à tirer un seul coup de fusil. Mais un danger bien plus sérieux allait nous menacer : un orage se formait contre nos quelques chrétientés, nous préparant une catastrophe comme celle de Tchou-kia-ho.

Ce que je vais raconter, nous ne l'apprîmes que bien plus tard ; je n'ai su les derniers détails de cette affaire qu'il y a un ou deux mois, de la bouche

du capitaine Yang-tei-kao et du mandarin des Écoles de la ville de Wei-hien, Fou-lao-cheu.

Le diable avait assez bien pris ses mesures pour anéantir les chrétientés du Wei-hien. Comme sous-préfet, nous avons le gendre de Li-ping-heng, un Xénophobe pur sang. Ce personnage, voyant que les Boxeurs soudoyés par lui ne suffisaient pas à nous exterminer, résolut de s'adresser aux soldats réguliers, à la garnison de Wei-hien. Il y avait en ville 300 hommes de troupe ; mais Tai-ming-fou pouvait fournir des renforts assez considérables, pour peu que le Tchenn-tai y prêtât les mains. Il ne s'agissait que de nous faire passer pour des rebelles, de représenter la ville de Wei-hien comme menacée d'assaut et de destruction par nous. C'est à cette tâche que s'appliqua le sous-préfet, tout en cachant sous des airs de bonhomie les intentions hostiles qu'il nourrissait contre nous. L'état de siège fut proclamé en ville, les portes fermées et soigneusement gardées ; on fouillait, on interrogeait minutieusement tous ceux qui voulaient entrer ; sur les remparts la garde veillait jour et nuit.

Le commandant de la garnison était M. Yang-tei-kao. Lui et le *Fou-lao-cheu* (mandarin des écoles) étaient en ville nos seuls amis. Dieu et Notre-Dame se servirent d'eux pour nous sauver. Yang-tei-kao, quoique soldat, a quelque teinte de littérature ; il a étudié les livres ; contrairement à la plupart des mandarins militaires subalternes, il fait lui-même sa correspondance, n'ayant pas besoin pour cela de recourir à un pinceau étranger. Cela le rapprochait naturellement du Fou-lao-cheu. Par rapport à nous ils étaient aussi en communauté d'idées, trouvant injuste la guerre qu'on nous faisait et prédisant les maux que le mouvement boxeur allait attirer sur leur pays.

Le sous-préfet Sounn essaya d'embaucher Yang-tei-kao. Il s'adressait mal. Le commandant, avec une franchise toute militaire, lui dit : « Si mon supérieur hiérarchique, le Tchenn-tai, me donne l'ordre de marcher contre les chrétiens, je marcherai, mais sachez que dans ce cas, j'irai seul avec mes troupes, sans accepter le secours d'aucun boxeur. Les boxeurs sont des brigands et jamais je ne ferai cause commune avec des brigands. »

M. Sounn résolut d'obtenir un ordre du Tchenn-tai, cela semblait facile. Ce Tchenn-tai était le fameux Wang-hien-san, le destructeur de notre résidence de Tai-ming-fou. Le préfet de Koang-fou est connu également pour sa haine contre nous. Enfin le fan-tai (grand juge de la province, celui que nos troupes ont fusillé à Pao ting-fou), ne cessait de pousser préfets et sous-préfets à la destruction des chrétiens. Il signalait nommément Wei tsuenn et Tchao-kia-choang, ces deux nids de rebelles.

Il semblait donc facile de nous exterminer, il semblait même que c'était chose à moitié faite, si la bonne Vierge n'était intervenue par un concours de circonstances providentielles. Un peu avant la fête de l'Assomption, les

troupes de Tai-ming-fou reçoivent ordre de se tenir prêtes à partir pour le Wei-hien avec leur artillerie. Le départ était fixé au 15 août.

Un dernier scrupule arrêta probablement le Tchenn-tai : il voulait assurer l'avenir, et mettre à couvert sa responsabilité, dans le cas où un revirement se produirait. Il pressa donc le préfet de Koang-fou d'envoyer encore un Wei-yuan (commissaire) à Wei-hien pour prendre des informations sur l'attitude des chrétiens et faire son rapport. C'est d'après ce rapport qu'on agirait.

Le commissaire choisi fut un M. Tchenn, un grand ami du Fou-lao-chen. Arrivé à Wei-hien, c'est chez ce dernier qu'il descendit, c'est lui qu'il consulta, auprès de lui qu'il s'éclaira sur la situation. Enfin c'est d'après les renseignements de M. Fou et du commandant Yang-tei-Kao qu'il rédigea son rapport au préfet. Il nous disculpait entièrement de toute idée de rébellion, assurant que si nous avions pris les armes, c'était uniquement pour nous défendre contre les Boxeurs ; leur attaque repoussée, les chrétiens étaient tranquillement rentrés chez eux et ne songeaient nullement à inquiéter la population paisible. Devant cet exposé si net, si catégorique, le préfet, désappointé, dut envoyer contre-ordre aux troupes de Tai-ming-fou ; ce contre-ordre leur fut signifié le matin même du 15 août, jour fixé pour leur départ. Nous étions sauvés, sauvés par Notre-Dame.

Il restait à la justice divine de se manifester pour récompenser nos amis, et punir nos ennemis. Ces derniers n'ont pas encore tous reçu leur châtiement. Le sous-préfet Sounn, non seulement n'a pas été puni, mais même a reçu de l'avancement. Le préfet de Koang-fou est encore à son poste, toujours aussi xénophobe que par le passé. Seul le Tchenn-tai a été sacrifié, cassé de son grade, renvoyé de ses foyers.

Le pauvre Yang-tei-kao devait être entraîné dans la chute de son chef ; il avait déjà reçu sa feuille de route pour Kait-cheou où le hie-t'ai lui aurait sans doute signifié sa mise en disponibilité. Il me pria d'écrire en sa faveur au P. Finck. Celui-ci le recommanda au tao-t'ai et obtint par lui que Yang-tei-kao resterait au Wei-hien avec le même grade.

Depuis lors sa compagnie est venue s'établir à Pan tsuenn, à 2 kilomètres d'ici. Nous avons ainsi l'occasion de nous voir souvent. L'autre jour nous causions des affaires de l'an dernier, et comme je lui renouvelais l'expression de ma reconnaissance : « Je n'ai fait que mon devoir, » répliqua-t-il, et il ajouta en riant : « Si les terribles Yang-ping (soldats européens) étaient venus à Wei-hien, je me serais réfugié chez vous ; je suis bien sûr que vous m'auriez ouvert vos bras et protégé contre leurs coups. — Rassurez-vous, commandant, répondis-je, les Yang-ping ne fusillent que les gredins. — Ah ! Ah ! comme le tao-t'ai de Pao-ting-fou. — Justement. »

Le bon Dieu a donc récompensé Yang-tei-Kao de son dévouement pour nous. Il n'oublia pas le Fou-lao-chen. Ce mandarin est originaire d'un

village situé entre Pékin et Tien-tsin, à peu de distance de cette dernière ville. L'an dernier, à la nouvelle de la marche des alliés sur la capitale, M. Fou était dans des inquiétudes mortelles au sujet de sa famille. Il le fut encore bien plus, lorsque la rumeur publique lui apprit les justes représailles exercées par les troupes européennes sur leur passage. Mais bientôt des lettres de son frère vinrent le rassurer. Par une protection visiblement providentielle, seule sa famille ne souffrit aucunement du passage des troupes. Non seulement elle ne souffrit pas, mais les officiers alliés, les officiers français surtout la traitèrent avec toutes sortes d'égards. Plusieurs logèrent chez le frère de Fou-lao-chen qui leur offrit la plus aimable hospitalité. Ce fut tout le temps de la campagne un échange de bons procédés qui ne se démentit pas un instant.

Il y a 2 mois, lors de ma première visite officielle en ville, où je fus reçu avec toute sorte d'honneurs militaires et civils, j'allai voir M. Fou. Comme je lui témoignais ma reconnaissance pour sa bienveillance à notre égard : « C'est bien plutôt à moi de vous remercier, » répliqua-t-il, et il me raconta comment sa famille avait éprouvé les effets de notre recommandation. « Évidemment, dit-il, ce sont vos Pères de Tien-tsin qui ont protégé ma famille ; et s'ils l'ont fait, c'est que vous leur avez écrit. — Dites plutôt, repris-je, que le ciel, toujours juste, a voulu récompenser ce que vous avez fait ici pour les missionnaires et les chrétiens persécutés. »

Je voudrais bien que le bon Dieu mette le comble à ses faveurs, en convertissant ce brave homme. Il lit avec grand plaisir les livres de religion. L'heure de la grâce sonnera-t-elle pour cette âme si naturellement chrétienne ? Espérons-le.

FRANCE.

Quelques semaines de Carême à Clermont de l'Oise.

(Jubilé de 1901.)

CLERMONT de l'Oise est une assez jolie petite ville d'environ six mille habitants. Elle est célèbre par son château bâti par Robert, comte de Clermont, fils de S. Louis, — château converti en prison d'État pour femmes. — Son hôtel de ville, restauré, date de la même époque. Son église de style ogival a été refaite au XV^e siècle après un incendie et très bien ornée depuis de vitraux qui rappellent l'histoire du pays.

M. l'archiprêtre de Clermont, ancien vicaire-général et supérieur du grand séminaire, avait été envoyé dans cette ville par Mgr Fuzet... Depuis

son arrivée à Clermont il s'efforçait d'attirer les fidèles à l'église en donnant aux cérémonies un caractère de dignité et de convenance qui inspire le respect et prépare les retours à la foi et à la pratique du devoir chrétien. Cependant très peu d'hommes fréquentaient l'église et quant aux femmes, à part un petit noyau de piété, encouragé par l'assiduité de M. l'archiprêtre au confessionnal, on peut dire qu'elles vivent, en général, éloignées des Sacrements.

Deux vicaires assistent M. l'archiprêtre, mais l'un est chargé de l'Aumônerie d'un pensionnat de jeunes filles et l'autre d'un pénitencier. M. l'archiprêtre est en outre chapelain de la prison centrale, au château.

Il y a encore dans la ville deux prêtres occupés au saint ministère : l'un est aumônier d'un important hospice, situé au bas de la ville, à l'opposé de l'église qui est au sommet près du château. L'église de cet hospice est très fréquentée le dimanche à la messe de 8 h. par le monde riche de la ville et des environs, heureux de satisfaire sommairement au précepte dominical et d'échapper à la prédication.

Le pays, au point de vue chrétien, est donc profondément indifférent. Il n'est pas hostile. Très conservateur parce que riche et peuplé de rentiers et de marchands qui font, en général, de bonnes affaires avec les paysans des environs. Il ne paraît pas travaillé par le socialisme.

C'est dans ce milieu qu'il fallait faire quelque chose pour remettre en honneur les pratiques de la religion et préparer un retour à la vie chrétienne.

Il n'y a d'auditoire important qu'à la grand' messe et à cette messe il ne faut pas prêcher longtemps. A vêpres et en semaine l'auditoire est surtout composé de personnes pieuses et de domestiques, en tout une centaine. A moins d'être un prédicateur extra ce ne sera donc pas par la grande prédication qu'il faut espérer ramener les chrétiens à l'église.

Prions beaucoup, réfléchissons, et demandons-nous comment faire ? — Si nous faisons des visites, dis-je à M. l'archiprêtre. Il y consent, mais je vis bien qu'il avait peu d'espoir dans le succès du moyen dont il semblait d'ailleurs se défier beaucoup. Je ne pouvais sortir sans lui. J'étais comme prisonnier chez lui.

Chaque jour, après le dîner, nous partions lentement, solennellement, voir quelque marguillier... ou personnage bien posé... Il y avait échange de paroles aimables, un temps considérable employé à presque rien. Une semaine se passa ainsi, et il en eût été de même pendant tout le carême, sans résultat probable si M. le Curé n'était subitement tombé gravement malade. Je redevais libre d'agir et les souffrances de l'excellent homme devaient, sans doute, attirer les bénédictions de Dieu sur nos humbles efforts.

Mon premier soin fut de m'enquérir du nom et des demeures des quelques hommes bons catholiques de la ville. J'en trouvai six. Un médecin, un

pharmacien, un imprimeur, un épicier père d'un des nôtres, un marchand de vin, le directeur de la caisse d'épargne. Un soir je les réunis à la cure et leur dis: « Messieurs, voulez-vous faire quelque chose pour ramener les pratiques de la foi à Clermont? — Nous ne demandons que cela. — Eh bien, unissons-nous au Sacré-Cœur. C'est lui qui a dit: « Quand vous serez deux ou trois réunis en mon nom, je serai au milieu de vous. » Jetons les bases d'un comité d'action. » — Et nous voilà à l'œuvre. Il y avait dans la ville une société de S. Fr. de Sales pour femmes: — on fut d'abord d'avis de former le comité pour hommes — les deux œuvres devant s'entraider l'une l'autre... C'était donc la défense et la propagation de la foi à Clermont qui était le but bien défini de la petite association. — A la fin de la réunion je dis à ces Messieurs: « Ne croyez-vous pas, Messieurs, qu'il serait bon de nous unir sous un étendard pour grouper au besoin autour de nous, dans une fête religieuse, les chrétiens de bonne volonté? » — L'idée parut bonne. « Eh bien, Messieurs, le drapeau national orné du Sacré-Cœur ne conviendrait-il pas à notre association? — Parfaitement. » Chacun donne une cotisation; — 30 francs sont recueillis par le trésorier, nommé, ainsi que le président et le secrétaire, à cette séance. Le vicaire, présent à la réunion, sera secrétaire, le directeur de la caisse d'épargne trésorier et le médecin président, M. l'archiprêtre président d'honneur. On se sépara ravi après une fervente prière. Nous ne faisons vraiment qu'un cœur et qu'une âme.

Les prédications continuaient sans effet apparent. Je fis néanmoins connaître, du haut de la chaire, notre société. Je demandai des prières et annonçai que M. l'archiprêtre bénissait notre initiative.

Il devait y avoir la semaine suivante l'Adoration du St-Sacrement. Cette fête, presque partout si belle, était à Clermont sans solennité. Nous résolûmes de nous montrer à cette fête, d'y arborer notre drapeau déjà commandé à Paris et de chercher à nous recruter. L'année précédente, M. l'archiprêtre avait convoqué les catholiques autour du St-Sacrement. Ils devaient marcher en procession autour de lui un cierge à la main. Onze seulement s'étaient présentés et ils avaient été si humiliés de leur petit nombre qu'on les vit disparaître un à un avant l'arrivée du St-Sacrement à l'autel.

Il fallait faire mieux. Notre petit groupe travailla, je disposai mes sermons de manière à seconder son action. Bref, les messieurs convoqués pour la procession du jour de l'adoration furent 22 sans compter le groupe des six Messieurs du comité portant le Drapeau du Sacré-Cœur en avant du dais. — La journée avait été pieuse, le drapeau du S. Cœur avait été déployé dès la veille, au commencement de l'adoration nocturne faite par nos Messieurs du comité et quelques braves chrétiens recrutés un à un; la soirée fut décisive. Au retour de la procession, tandis que tous ces Messieurs suivaient leur drapeau, flambeau à la main, je les groupe debout autour de l'autel, les priant de ne pas retourner à leur place. Le peuple les vit à son

aise, ils brûlaient lentement leur respect humain ; ils reçurent ainsi la bénédiction du St-Sacrement et au moment où le clergé rentrait à la sacristie, je leur dis : « Messieurs, vous êtes 28 hommes de foi et de cœur, quand votre nombre sera deux ou trois fois doublé, le levain sera dans la pâte, Clermont redeviendra pratiquant. Je vous convoque pour mardi soir, salle des catéchismes, à 8 heures avec tous ceux de vos amis que vous pourrez amener. »

Mardi soir à 8 heures, je me promenais seul devant la salle des catéchismes en face de l'église... les chaises et les bancs placés, les lumières brillantes... je vis apparaître une à une des ombres timides, c'étaient nos amis, nous en introduisîmes 32 dans la petite salle. Après la prière, je fis ma conférence traditionnelle sur la nécessité de l'association chrétienne et autour du Drapeau du Sacré-Cœur. Je recueillis les adhésions au principe, puis vint l'exposition, la discussion, le vote des articles du règlement de la nouvelle société — élaboré d'ailleurs auparavant par le comité. On recueillit encore de 30 à 35 fr. Ce fut assez pour payer nos dettes. J'avais de mon côté reçu quelques pièces de 5 frs données par des souscripteurs volontaires — hommes ou femmes — dès l'annonce de la fondation de la ligue du Drapeau. Une autre réunion fut décidée pour la semaine suivante, après que j'aurais lu en chaire le règlement de la nouvelle société. Alors la lutte commença. Or, la lutte, c'est vraiment la vie parce que c'est l'obligation de sortir de l'indifférence et de dire le « *Nos autem Christi* » indispensable à la vie chrétienne. Les pharisiens qui n'ont qu'une religion apparente, les indolents et les timides qui ne veulent pas s'avancer, les prudents surtout qui craignent que la société ne réussisse pas, ceux enfin qui sont froissés de n'avoir pas été choisis dès le premier jour comme chefs ou qui se sentiraient humiliés de se rencontrer, dans la société naissante, à côté de leur domestique, se déclarent ses ennemis ou la critiquent.

Cependant je rendais compte chaque jour à M. le doyen de ce qui se faisait ; nous lui avons apporté le drapeau dans sa chambre : il lui avait donné de son lit, une première bénédiction. Il était content de tout et ne s'effraya pas de l'opposition.

Notre petit comité de six, réchauffé de temps en temps par une réunion intime, avait fait, avec une admirable piété, sa consécration au Sacré-Cœur et accepté la règle spéciale pour lui de la communion du mois. Il avait exigé la communion pascale pour le groupe populaire. Or, parmi nos nouveaux associés, dont le nombre s'était élevé depuis la dernière réunion à 52, à peine le tiers faisait ses Pâques. Nous étions déjà en semaine sainte, qu'allaient-ils faire ?

Ce travail sur les hommes produisait bon effet sur les femmes même. J'avais donné une petite retraite aux jeunes filles, déjà mises en société d'enfants de Marie par le Père Fernhœs qui avait prêché le carême à Cler-

mont l'année précédente, — je n'eus qu'à les confirmer dans l'observation de leur règlement. L'entrain se communiquait doucement. Les mères de famille eurent ensuite leur retraite, je leur proposai de les associer en congrégation de mères chrétiennes. Deux ou trois réunions des dames choisies pour former le conseil et recueillir les noms des associés furent nécessaires. L'organisation par quartiers et en dizaines fut acceptée et la réunion mensuelle établie. Il fut convenu que les mères chrétiennes et l'œuvre de St-François de Sales se fondraient avec celle des dames de charité et ne feraient qu'une société, qu'une œuvre dans laquelle fleuriraient les trois vertus : *piété, zèle, charité*. — Il y avait encore dans la paroisse une vieille association du rosaire. Il n'en restait plus guère que le nom et la bannière. Les demoiselles vénérables assez nombreuses dans la paroisse, les jeunes filles qui n'étaient pas enfants de Marie, les femmes qui ne sont pas mères chrétiennes, étaient invitées à entrer ou à rentrer dans cette société. Le bureau en fut constitué et la bannière rafraîchie.

Nous étions à la veille de Pâques. Les prédications avaient suivi leurs cours — les dernières, réservées aux hommes ou plutôt spécialement adressées aux hommes... Ce fut un consolant spectacle. Ils vinrent, en nombre, se confesser le soir, à l'heure qui leur était particulièrement réservée. J'eus dans cette seule soirée 42 retours d'hommes. « Pourquoi revenez-vous à Dieu, mon ami ? — Je suis de la ligue du Drapeau, mon Père. » Le Sacré-Cœur avait gagné leurs cœurs.

Ce fut vraiment, pour nous, belle fête de Pâques ce matin-là. Dans le pays on a conservé l'usage de faire ce qu'on appelle la Résurrection. A 6 heures du matin les fervents doivent venir assister à une procession en l'honneur du Christ ressuscité. Il paraît qu'on n'y venait plus depuis longtemps. C'était difficile de faire lever ce monde si habitué au repos matinal, tous ces rentiers, tous ces bourgeois, toutes ces dames mondaines. Cependant ceux et celles qui faisaient partie des quatre associations sus-nommées étaient convoqués. Les hommes devaient recevoir leur insigne, le drapeau devait être solennellement béni avant la procession. Grâce à Dieu ils y vinrent tous. La messe fut pieuse. Nos ligueurs y communient tous les premiers, puis les femmes et alors les hommes prenant, derrière leur drapeau, la tête de la procession, conduisirent cette marche triomphale composée de ces quatre groupes, avec un admirable entrain. C'était la clôture de la prédication quadragésimale. La bonne partie de la paroisse était en joie... et quand M. le Doyen, enfin sorti de sa chambre, apparut pour dire la messe de 8 heures la fête de la Résurrection fut complète. Depuis, la ligue du Drapeau persévère, les mères chrétiennes sont fidèles, la vie chrétienne ressuscite et grandit dans les âmes.

Notes sur la Mission de Longwy-haut.

(Carême 1901.)

1° Longwy-haut.

La commune de Longwy, située sur un petit affluent torrentueux de la Meuse, — le Chiers, — est une ville-frontière, à trois kilomètres de la Belgique, à quatre kilomètres du Luxembourg, à sept ou huit kilomètres de la Lorraine annexée. Elle compte plus de 7000 habitants, répartis en trois paroisses, celles de Longwy-bas, sur les deux rives du Chiers, celle de Gourraincourt, un peu en amont, vers l'est, celle de Longwy-haut, naguère encore paroisse unique, avant la formation des grands faubourgs industriels de la vallée.

La paroisse de St-Dagobert, à Longwy-haut, où s'est donnée la mission, comprend environ 4000 âmes, dont 1400 hommes de garnison. Longwy-haut, jolie forteresse de Vauban, perchée sur une colline élevée, tout entourée de fossés profonds, de hauts bastions, défendait une route d'invasion facile. Elle renferme une population calme, sédentaire, qui semble vivre heureuse, sans grandes ambitions. Beaucoup de vieilles familles, établies là depuis longtemps, habitent la maison de leurs ancêtres, se livrent au petit commerce, ou descendent gagner leur vie dans les usines, les ateliers, les manufactures de la ville basse. Peu ou point de misère ; presque partout l'honnête médiocrité des gens laborieux, ou l'aisance conquise dans le commerce ou l'industrie.

Ce castellum, dessiné de toutes pièces par Vauban, s'étend sur les quatre côtés d'une vaste place rectangulaire, entourée d'une large allée d'arbres. Les principales rues prennent naissance sur la place, pour se terminer aux remparts ; les autres rues coupent les premières à angle droit, comme un vaste damier. Du centre de la place, vous surveillez aisément tout ce qui se passe dans toutes les larges rues du pourtour, et votre vue s'arrête toujours à des bastions, à des casernes, à des casernes, à des poudrières.

La belle place centrale est le lieu de promenade préféré, le grand marché public, le champ de manœuvres, le champ de foire, le lieu de récréation des enfants, c'est le cœur de la petite ville, le centre de la vie. Au milieu s'élève un puits monumental, recouvert d'un haut toit conique : là se retrouvent plusieurs fois chaque jour, les gens de service, les bonnes, les domestiques, les ordonnances, et les langues, dit-on, marchent bon train, mieux informées que la meilleure des gazettes.

Mais quelle est l'attitude des Longoviciens à l'endroit de la Religion ? Nulle hostilité, nulle opposition, ni ouverte, ni cachée. On respecte le prêtre ; bien plus on vénère et on aime M. le Doyen, qui est l'ami de tous. On l'a constaté une fois de plus, durant la maladie qui le retint loin des

exercices de la mission : à toute heure du jour on venait, à la cure, demander de ses nouvelles. Tout au plus compte-t-on deux ou trois francs-maçons notoires, mais qui n'osent tenter une propagande sérieuse. « Les hommes
« sont croyants, mais peu pratiquants ; soit respect humain, soit surtout
« insouciance, incurie, ils sont apathiques, inertes en face des devoirs re-
« ligieux. Une trentaine au plus font leurs Pâques, et l'assistance des
« hommes à la messe n'est guère plus considérable... M. le Doyen regrette
« de ne plus voir les jeunes gens à l'église ; après la première communion,
« ou vers 14 ans, ils vont aux ateliers, aux usines, et ne paraissent plus. »
(Lettre du P. P., S. J. 27 fév. 1901.)

Quant à la garnison de Longwy-haut, elle est d'à peu près 1400 hommes ; 800 appartiennent au 9^e chasseurs à pieds, 300 au 162^e d'infanterie, le reste à l'artillerie, au génie, au train des équipages. Un lieutenant-colonel commande la place. Bon nombre d'officiers sont et s'affichent excellents chrétiens ; ils ont donné un exemple bien efficace et bien méritoire, durant tout le cours de la Mission.

2^o *Les contre-temps.*

La mission de Longwy sembla dès l'abord traversée par plusieurs contre-temps fâcheux, qui auraient dû être de réels obstacles à sa réussite. Dieu voulait prouver que tout le bien qui serait opéré, le serait par Lui, et par Lui tout seul.

M. le chanoine Muel, curé-doyen de Longwy, prêtre animé d'un zèle apostolique très généreux et très ardent, désirait depuis longtemps accorder à ses paroissiens la grâce d'une vraie mission. Plein d'estime pour la Compagnie, il voulut des Jésuites ; il demanda donc à Nancy deux Pères, pour trois semaines pleines. On les lui promit. Puis, par suite de diverses circonstances indépendantes de leur volonté, les Supérieurs ne purent accorder qu'une mission de quinze jours. Le bon Doyen fut désolé : quinze jours, c'était bien peu pour une population de 4000 âmes environ, et qui avait grand besoin d'être remuée !

L'un des missionnaires désignés eut la possibilité de se rendre un peu plus tôt à Longwy. La mission devait s'ouvrir le dimanche de la Passion, 24 mars : le Père put arriver le 19, en la fête de S. Joseph ; c'était de bon augure.

Mais hélas ! grande fut sa peine et son appréhension, quand il entra au presbytère de Longwy-haut, le 19 mars, vers deux heures du soir : M. le Doyen était au cinquième jour d'une fluxion de poitrine très grave, le médecin manifestait des craintes, et le jeune vicaire était bien désolé !... Que faire ? M. le Doyen avait promis d'aller lui-même inviter chacun de ses paroissiens à la mission, il n'avait pu exécuter son dessein. On avait simplement annoncé la mission, au prône, sous le nom de « Retraite paroissiale » mais bien peu d'hommes avaient entendu cet appel. Et si la maladie empi-

rait ? Et si Dieu rappelait à Lui le bon Doyen ? — Ce dernier, au milieu de ses souffrances, déclara fermement que rien ne devait être changé, et que la Retraite des Enfants commencerait dès le lendemain, 20 mars. Il voulut revoir lui-même et corriger l'invitation imprimée que l'on ferait porter dans toutes les familles.

Peu après, le sacristain, qui cumulait les divers emplois de suisse, sonneur, est atteint à son tour et doit prendre le lit pour une dizaine de jours. — Le service de l'église eût été en grande souffrance, sans le dévouement infatigable des Sœurs de Ste-Chrétienne. Les chères Sœurs tiennent l'École communale de Longwy et dirigent un grand pensionnat, où les élèves affluent de la Belgique, du Luxembourg et de la Lorraine.

Ce n'est pas tout ! Bientôt le presbytère se transforme en hôpital. L'état de M. le Doyen s'améliorait lentement, mais les personnes qui l'avaient soigné de jour, veillé de nuit, ne purent résister à la fatigue et l'une d'elles tomba malade à son tour ! Les Sœurs de Ste-Chrétienne devinrent encore la Providence des missionnaires et leur donnèrent une généreuse hospitalité, pendant toute la durée de la mission. — Aussi bien, il serait long et difficile de dire la large part qu'elles ont au succès de la Retraite paroissiale de Longwy !

Mais Dieu fit tout tourner à bien : les paroissiens, pleins d'estime pour leur digne Curé, prièrent pour sa guérison, et se rapprochèrent davantage du bon Dieu ; M. le Doyen ne cessa d'offrir toutes ses douleurs, et aussi ses regrets, pour le bien des âmes qui lui sont si chères ; la paroisse fut entièrement aux mains des Pères, qui suivirent en tout les usages, les traditions de nos missionnaires les plus expérimentés. En embrassant l'un des missionnaires, au départ, M. le Doyen lui disait, avec un abandon tout empreint de simplicité émue : « Ma maladie a été un coup de la Providence. Je suis trop réservé, trop prudent par nature ; si j'eusse été en santé, peut-être aurais-je discuté ou entravé tel de vos moyens d'action, par crainte d'insuccès. Moi malade, vous avez fait tout ce que vous avez cru bon et utile, sans nul obstacle. Tout a bien réussi et vous m'avez prouvé par les faits jusqu'où je puis aller, dans la pratique, avec mes paroissiens. » Cette parole humble et convaincue devait être conservée : elle est tout à la gloire d'un bien excellent cœur !

Enfin, la retraite des enfants, qui précéda l'ouverture de la mission, suppléa heureusement aux visites à domicile que nous n'avions pas le loisir de faire. Les enfants, stimulés par leurs parents, vinrent nombreux, avec un entrain sans défaillance. Ils étaient tout contents, chantaient, dans la rue et chez eux, les beaux cantiques qu'ils savaient ; ils se montraient au logis plus sages, plus obéissants. Les parents furent gagnés par le soin que l'on prit de leurs enfants, et par les récits et les exhortations de ces derniers. De plus, après chaque instruction, ils rapportaient chez eux des

tracts illustrés, des brochures intéressantes, des historiettes, qui résumaient les grandes vérités, qui étaient lus en famille, et qui peu à peu préparaient les âmes de bonne volonté. Dans la ville, on ne parlait plus que de la mission qui allait s'ouvrir.

D'autant que, dans chaque maison, dans chaque famille, on avait reçu l'invitation suivante, imprimée par ordre de M. le Doyen :

CHERS PAROISSIENS,

En cette année jubilaire, à partir du dimanche de la Passion jusqu'au dimanche de Pâques, jour de l'adoration perpétuelle, la grande grâce d'une retraite paroissiale vous sera offerte: « C'est le temps de la miséricorde, ce sont les jours de salut. »

Dans l'intérêt de vos âmes, nous vous prions instamment de bien profiter de ces jours précieux ; et nous vous invitons particulièrement à suivre les Instructions qui vous seront données chaque jour.

Avec l'aide de Dieu, nous ferons tout le possible pour vous satisfaire et pour répondre à vos pieux désirs.

Cette retraite paroissiale sera précédée d'une petite retraite de quatre jours pour vos enfants. Nous vous invitons donc, pour leur bien, à nous les envoyer régulièrement.

HORAIRE: A partir de dimanche prochain,

5 heures $\frac{1}{2}$. Messe et instruction pour les mères de famille, employées, ouvrières, servantes.

8 heures $\frac{1}{2}$. Messe et Instruction pour les dames et jeunes filles.

8 heures du soir : Instruction pour toute la paroisse.

Veillez agréer, chers Paroissiens, avec l'assurance de notre sincère affection, celle de notre entier dévouement en N.-S.

Le Curé de votre paroisse, Doyen, ch. hon.

LES PÈRES PRÉDICATEURS.

E. MUEL.

A part trois ou quatre maisons, partout ailleurs les distributeurs furent très bien accueillis. Dans beaucoup de familles ils reçurent même une récompense.

3° *La retraite des enfants.*

Le mercredi, 20 mars, à 11 heures, s'ouvrait la retraite des enfants, préface heureuse de la mission paroissiale. A peine la cloche de l'école eut-elle sonné la fin de la classe, que notre petit monde accourut à l'église: ce fut toujours même entrain, même empressement, même exactitude. Et même le jeudi, jour de congé, il fallut commencer les exercices dix minutes avant l'heure fixée, tous étant déjà réunis à leurs places, et impatients de chanter.

Dès le premier moment, l'assistance fut nombreuse: environ 80 à 90

garçons, et plus de 140 filles. Car il y a, grâce à Dieu, beaucoup d'enfants à Longwy-haut : les familles de 7, 8, 10 enfants ne sont pas rares.

Trois exercices ramenaient chaque jour à l'église nos petits retraitants : la messe à 7 heures $\frac{1}{4}$ avec cantiques et chapelet ; les Instructions avec cantiques, à 11 heures et à 4 heures $\frac{1}{4}$. — Les cantiques firent merveille : M. le Doyen avait eu la patience d'en apprendre plusieurs aux garçons, les Sœurs avaient fait de même pour leurs élèves. Ajoutons encore qu'elles amenèrent régulièrement toutes les élèves de leur Pensionnat, qui par leur piété, leur tenue parfaite, leurs voix mieux exercées, donnaient à nos réunions et à nos chants, une note plus grave, plus digne, plus distinguée. Elles furent d'un précieux secours et d'un grand exemple, pendant toute la mission.

On a toujours compté de 240 à 250 présences, à chacun des exercices de cette retraite. C'était un charmant auditoire, plein de vie et d'entrain, très attentif, prenant intérêt à tout et bien facile à tenir en haleine : tous ne demandaient qu'à chanter, à dire le chapelet, ou à écouter la parole de Dieu.

Comme il a été dit plus haut, les enfants, en sortant de l'instruction, recevaient un tract qui la résumait : c'étaient les charmantes *Causeries du Dimanche* de la Bonne Presse, — ou les brochures si nettes, si précises de l'abbé Bonnot (Propagande catholique, rue Violet, Paris), — ou les « historiettes » choisies, si attrayantes, du même auteur. Cette publicité régulière, deux fois le jour, ne laissa pas de faire beaucoup de bien parmi les familles de nos retraitants.

Le samedi, 23 mars, était le jour des confessions. C'était la veille de l'ouverture de la mission : les deux missionnaires se trouvèrent enfin réunis et ils eurent fort à faire, pendant toute la journée. Ils remarquèrent vite que les enfants étaient très bien formés à se confesser, d'après une méthode excellente, due à M. le Doyen. Ce qui facilitait beaucoup la besogne.

Beaucoup de franchise, de loyauté, de générosité chez ces chers enfants. L'un à qui l'on donne une dizaine de chapelet, comme pénitence, se récrie à mi-voix : « Ah ! c'est pas assez, donnez-moi tout un chapelet, je le mérite bien ! » — Un autre pleurait à chaudes larmes, avant d'entrer au confessionnal, parce que, disait-il, « il avait grand'peur de l'enfer et ne voulait pas y aller ».

Aussi, comme N.-S. dut être heureux, le lendemain matin, d'entrer en ces bons petits cœurs si fervents, si bien préparés à sa visite !

4° Ouverture de la Mission.

Le dimanche de la Passion, 24 mars, fut un grand jour de fête : Communion générale des Enfants, à la messe de 7 heures ; ouverture de la mission, à la grand'messe ; bénédiction solennelle des petits enfants, après les vêpres ; et consécration des enfants au divin Enfant Jésus, le soir, après le sermon de 8 heures. — L'opinion, la bonne volonté, la confiance de tous étaient

gagnées, on le vit bien aux diverses cérémonies de ce beau jour. L'église fut comble à chaque exercice, car les parents avaient tenu à répondre aux invitations pressantes de leur bon Doyen, et de leurs chers enfants.

A l'issue des vêpres, un des missionnaires, tenant la place du Pasteur, bénit solennellement tous les enfants. Que de bébés furent apportés à l'église et firent preuve d'une sagesse exemplaire ! Telle maman, telle bonne, en amenaient une belle grappe de quatre et cinq. On distribua, en souvenir de la fête, plus de 350 médailles de la Ste Vierge. Chacun s'en allait fier et content.

Mais la grande fête des enfants eut lieu le soir, après le sermon. Les chères Sœurs de Ste-Chrétienne avaient dressé et orné de fleurs, au milieu du sanctuaire, un petit autel que dominait la statue de l'Enfant Jésus. Tous les enfants des écoles, couronne en tête, une bougie à la main, font une gracieuse procession à l'intérieur, au milieu des rangs pressés de leurs parents. Ils viennent ensuite se grouper dans le chœur, autour du trône de l'Enfant Jésus, tout en chantant des cantiques délicieux de naïve piété. A un signal donné, ils se retournent vers l'assistance et font à leurs parents une amende honorable bien touchante. Enfin revenant à l'Enfant Jésus, ils se consacrent à Lui, à haute voix, en répétant mot pour mot les paroles que leur suggère un des missionnaires. — Cette pieuse cérémonie, réussie de tous points, grâce à la docilité des enfants, grâce aux soins des chères Sœurs, gagna et toucha bien des cœurs : elle inaugurerait heureusement la retraite paroissiale.

5° *La première semaine.*

Les exercices réguliers de la retraite s'ouvrirent en la fête de l'Annonciation, sous les auspices de la T. Ste Vierge. Comment s'étonner que N.-S. les bénît si abondamment ?

Le matin, 5 heures $\frac{1}{2}$, messe et instruction pour les personnes occupées, mères de famille, bonnes, servantes, employées et ouvrières. Les présences dépassèrent toujours le nombre de 115 et montèrent jusqu'à 140. Les Sœurs de Ste-Chrétienne organisèrent elles-mêmes les chants de cette messe, et elles entraînaient vite toutes les autres personnes fidèles. Malgré l'heure matinale, l'exactitude fut parfaite. Quelle piété, quelle ferveur, quelle générosité, chez ces femmes modestes et laborieuses ! L'une d'elles, à elle seule, convertit trois retardataires, qui tournaient le dos au bon Dieu depuis longtemps, telle autre gagna son mari, nouvelle Monique, au prix de bien des larmes et bien des prières.

A 8 heures $\frac{1}{2}$ c'était le tour des dames et des jeunes filles, plus libres de leur temps. Les élèves du Pensionnat soutenaient habilement et pieusement le chant des cantiques et la récitation des prières. On compta chaque jour plus de 220 personnes à cet exercice, et l'on remarqua, avec édification, l'assiduité, l'attention, le pieux entrain des assistantes.

Le soir, à 8 heures, sermon pour toute la paroisse. L'affluence fut telle, que M. le Doyen dut faire demander à M. le Maire de prêter les chaises de l'hôtel de ville : ce qui fut accordé volontiers. Il y eut ainsi 150 places de plus, dans l'église ; ce ne fut pas trop. La réunion commençait par un cantique un peu enlevant, puis venait le sermon sur les grandes vérités, et tout se terminait par un second cantique et par la bénédiction de la vraie croix.

Les missionnaires avaient un vif désir de grouper aussitôt, en vue d'une association future, les jeunes gens de la paroisse. Ils prièrent donc ceux qui étaient présents à l'office du soir, de rester quelques instants à l'église, après la sortie des fidèles, le prétexte était d'exercer leurs voix et d'apprendre des cantiques nouveaux. Il y en eut d'abord une vingtaine, puis trente, encore assez timides, puis quarante, puis cinquante, qui s'enhardirent et se montrèrent pleins de bonne volonté et de gaieté. — Durant les réunions du soir ils se plaçaient ensemble, dans les bancs, au milieu de la nef, et chantaient de tous leurs poumons. Le respect humain était vaincu ; ce fut là le noyau de la Ligue de persévérance, établie à la fin de la semaine et dont nous reparlerons.

Les missionnaires avaient remarqué dans l'auditoire quelques soldats et plusieurs officiers, ils eurent la pensée de faire des réunions spéciales pour l'armée. Que d'actions de grâces ils rendent à ces cinq capitaines, à ces huit lieutenants et sous-lieutenants, à ces nombreux adjudants et sergents, qui donnèrent un si bon exemple à leurs hommes, à leurs braves soldats Vendéens, Bretons ou Lorrains, un peu oublieux du chemin de l'église et de leurs devoirs envers Dieu ! — On prit conseil des officiers, on avertit le commandant de place ; partout ce fut la même bienveillance. On lança des invitations individuelles aux officiers et sous-officiers, avec prière de communiquer, on distribua des invitations imprimées aux hommes, à la sortie de la caserne. Surtout, l'exemple des officiers fit bien plus que toute circulaire ! — Le mercredi soir, à 6 heures $\frac{1}{2}$, première réunion : 130 présences, et il y avait pourtant exercice de nuit pour l'infanterie. Les soldats étaient tout fiers de se trouver côte à côte avec leurs officiers, dans les mêmes bancs.

Deux traits en passant. A la fin de la première réunion, le Père invite pour celle du lendemain, même heure. Un capitaine en uniforme quitte sa place, vient au milieu de la nef, et demande tout haut au missionnaire de vouloir bien avancer un peu l'office du lendemain, parce que les chasseurs auraient, à leur tour embarquement de nuit. — Il était consolant d'entendre ces braves officiers se dire entre eux, avec une charmante émulation : « Ce soir, j'avais là vingt hommes de ma compagnie. — Moi, j'en avais vingt-cinq, moi vingt-huit... » Ils comprennent bien, eux, que leurs hommes ne sont pas de pures machines, et qu'eux-mêmes ne sont pas seulement des « mécaniciens » faisant agir des rouages et des automates !

Le jeudi soir, 28 mars, les Pères tentèrent une réunion d'hommes seuls,

avec conférence. Ils comptèrent près de 300 présences. La partie était gagnée, ils pouvaient annoncer une retraite d'hommes pour la semaine sainte, elle serait bien suivie.

Ce jour-là et les deux jours suivants furent consacrés, en dehors des exercices réguliers, à la confession des femmes. Un grand nombre communièrent le vendredi, fête de N.-D. des Sept Douleurs, le samedi et le dimanche. Jours de grande piété, où les offices furent mieux suivis que jamais.

Une cérémonie funèbre pour les soldats morts sous les drapeaux, eut lieu le *Vendredi soir*. Un grand catafalque, orné de drapeaux français, avait été dressé devant le maître-autel. A 6 heures $\frac{1}{2}$, plus de 200 soldats chantaient à pleine voix un beau cantique de circonstance :

Obtenez, Vierge Marie,
Des cieux l'éternel repos,
Aux enfants de la Patrie
Qui sont morts sous nos drapeaux. —
— Ils ont offert pour la France
Leur jeunesse et tout leur sang ;
Pour sa gloire et sa défense
Ils sont morts en combattant... —
— Pour ces vaillants, ô Marie,
Daignez écouter nos vœux :
C'est la France qui vous prie,
Au ciel, rendez-les heureux.

La cérémonie se termina par une absoute solennelle.

A 8 heures, sermon sur la mort, — chant du même cantique. Il y avait encore de nombreux soldats présents. — Et absoute, devant le catafalque.

Toute la soirée du samedi fut aux confessions, de 2 heures à 10 heures du soir, sans presque d'interruption. Que de retours au bon Dieu ! Les bons militaires, officiers et soldats, arrivaient par groupes, et restaient dans un silence complet, en attendant leur tour. On sentait qu'ils venaient là par conviction profonde et non pour la forme.

6° *La semaine sainte.*

La seconde semaine de la mission s'ouvre par une belle fête eucharistique : le Dimanche des Rameaux était le jour de clôture des retraites données la semaine précédente. A chaque messe, les communions sont très nombreuses ; beaucoup d'officiers et de soldats s'approchent ensemble de la table sainte.

Les personnes qui ont suivi les retraites du matin reçoivent chacune, comme souvenir de la mission et aussi de leur générosité envers Notre-Seigneur, une belle image du Sacré-Cœur de Jésus. Après les vêpres, distribution et imposition de scapulaires du Mont-Carmel.

Le même jour, à 8 heures du soir, exercice pour toute la paroisse ; consécration à la Ste Vierge. Un trône magnifique, dressé et orné par les Sœurs, s'élève au-dessus du maître-autel, et une statue de N.-D. de Lourdes y rayonne souriante, au milieu des lumières et de la verdure. Les petites filles des écoles couronnées de fleurs, les jeunes filles du pensionnat en grand voile blanc, se forment en procession, aussitôt après le sermon. La circulation, à l'intérieur de l'église, est lente et bien difficile, à cause de la foule, mais tout se passe cependant avec ordre et dignité. Une fois revenues au chœur et devant la table de communion, enfants et jeunes filles s'offrent à Marie, lui présentent leur couronne, en chantant le joli cantique :

Bonne Marie,	Je te la donne ;
Je te confie	Au ciel, n'est-ce pas,
Mon cœur ici-bas ;	Tu me la rendras ?
Prends ma couronne,	

Puis, un des Pères, au nom de M. le Doyen, consacre la paroisse, les familles, les enfants, à la T. Ste Vierge. De l'aveu de tous, cette belle solennité eut le plus heureux effet sur ceux qui purent y assister.

La Semaine Sainte était commencée, avec un horaire un peu différent de celui de la première semaine :

Le matin, à 5 heures $\frac{1}{2}$. — Messe et instruction pour les personnes occupées ;

Le soir, à 5 heures. — Instruction pour les dames et les jeunes filles.

» à 8 heures. — Conférence et retraite pour les hommes seuls (le lundi, le mardi, le mercredi).

Les Pères missionnaires devaient être désormais au confessionnal, dès 4 heures $\frac{1}{2}$ du matin. Ce ne fut pas inutile, car bien des « Nicodèmes » choisirent les ténèbres de la première heure, pour venir se réconcilier avec Notre-Seigneur.

Nous noterons seulement quelques traits saillants sur la *Retraite des hommes*.

On ne déguisa pas la vérité avec eux ; on alla droit au but et franchement, car on les sentait bien disposés ; une conférence dialoguée sur la *Confession*, et les objections courantes contre sa pratique, — un sermon sur le *Jugement général*, présenté comme la terrible confession dernière de ceux qui n'auront pas voulu se confesser au prêtre, — une autre conférence dialoguée sur l'inanité et le danger des motifs apportés pour *retarder* toujours la *conversion*, — tels furent les sujets traités.

L'empressement des hommes à répondre à l'appel des missionnaires ne se démentit pas. On compta toujours de 300 à 350 présences, à chaque instruction.

Un soir, au début d'une conférence dialoguée, il se produisit une interruption malveillante, au fond de l'église. Sans se déconcerter, le prédicateur rappela tout le monde au calme, et dit que certainement l'interrupteur n'était pas de Longwy, car à Longwy on est poli et bien élevé. On fut indi-

gné dans la paroisse de l'inconvenance commise contre le Père, on vint lui faire bien des excuses. On reconnut, avec un vrai soulagement, qu'il avait dit vrai : l'interrupteur était un homme mal famé, qui n'habitait pas la paroisse.

Plusieurs fois, les hommes trouvèrent une bonne occasion de fouler aux pieds le respect humain et ils le firent loyalement : à la fin d'une réunion, on les invita à venir chercher des chapelets, s'ils le désiraient. Presque tous vinrent à la table de communion, et bon nombre s'agenouillaient pour recevoir le chapelet des mains du Père. Une autre fois, on leur proposa le scapulaire du Mont-Carmel : ceux qui l'avaient déjà porté venaient en chercher un neuf ; beaucoup d'autres demandaient qu'on le leur imposât : ils se mettaient à genoux de tous côtés, dans le sanctuaire, autour du Père qui devait le leur donner. Les jeunes gens, les officiers, les soldats se montraient les plus empressés et les plus heureux. La cérémonie fut longue, tant était grand le nombre des retraitants qui voulaient se confier spécialement à Marie!

A cause des grands offices liturgiques des jours saints, il n'y eut d'exercices de mission que le jeudi soir et le vendredi soir, à 7 h. $\frac{3}{4}$: l'assistance y fut plus nombreuse et plus recueillie que jamais, pour entendre parler de l'amour de N.-S. dans la sainte Eucharistie et dans sa Passion.

Jeudi saint : le matin, beaucoup de fidèles voulurent sanctifier par la communion le jour anniversaire de l'institution du Saint-Sacrement de l'Autel.

Vendredi saint : pendant la réunion du soir et le sermon de la Passion, une immense croix illuminée en verres de couleur dominait l'autel : c'était la seule décoration de l'église, et combien parlante au cœur de tous ! Aussi, quand le prédicateur invita les assistants à venir baiser et adorer la croix, son appel fut entendu : de longues files d'hommes, de femmes, d'enfants montèrent vers la table sainte, tandis qu'aux grandes orgues, une voix puissante chantait avec foi le dernier acte de contrition de Gounod, *Le Repentir* :

Ah ! ne repousse pas mon âme pécheresse,

Entends mes cris et vois mon repentir !

A mon aide, Seigneur, hâte-toi d'accourir ;

Et prends pitié de ma détresse !

De la Justice vengeresse

Détourne les coups, mon Sauveur !

O divin Rédempteur, pardonne à ma faiblesse...

Comment remercier assez les personnes si dévouées et si pieuses qui consacèrent leur voix et leur beau talent à Notre-Seigneur et à sa gloire, pendant la mission ? De quel cœur ému, avec quelle âme vibrante, elles chantèrent *L'Ange et l'âme*, *Le Repentir*, et la belle messe en musique de Pâques !

Une *charmante coutume locale* à noter au passage : les cloches sont muettes, à Longwy comme ailleurs, depuis le *Gloria in excelsis* du jeudi saint jusqu'à celui du samedi. Il faut pourtant annoncer les offices, surtout en temps de mission ! Les usages longoviciens y ont pourvu. Une douzaine d'enfants de chœur, munis de fortes crécelles, parcourent les rues, dès 5 heures $\frac{1}{2}$, et s'arrêtent fréquemment pour crier d'une seule voix, ou bien : *Angelus Dominus*, (il paraît que c'est plus harmonieux ainsi !) ou : « le 1^{er} coup... de la Ste Messe » — ou « le 1^{er} coup... de la prière ». Ils en agissent ainsi 3 fois, à intervalle d'un quart d'heure, avant chaque office. — Le samedi-saint, ils vont quêter dans les maisons, et on les récompense de leurs peines. Plus d'un y ont gagné une extinction de voix pour plusieurs jours !

7^o Adoration perpétuelle et clôture.

L'adoration perpétuelle était fixée pour la paroisse St-Dagobert au jour de Pâques : elle commença le samedi saint, à 8 heures du soir, pour durer jusqu'au lendemain soir. Les Pères eurent donc le loisir de confesser toute la journée du samedi et toute la nuit suivante. Que d'âmes bonnes et loyales réconciliées avec leur Dieu !

— Des invitations imprimées furent envoyées à domicile, pour convoquer tous les paroissiens à l'Adoration de nuit et de jour : chaque rue avait son heure désignée. Les adorateurs ne manquèrent pas. — Nos excellents officiers voulurent qu'à chaque heure de la nuit, l'un d'entre eux, en grande tenue, montât une sainte garde devant le Dieu des armées ; la pensée était venue d'eux-mêmes, et ils s'organisèrent entre eux. Beaucoup admirèrent leur foi et leur courage, mais eux trouvaient la chose toute naturelle. Ils étaient dans le vrai. Honneur à eux quand même ! Il faut souvent un grand courage pour faire son devoir.

Inutile de dire que l'église avait été splendidement décorée par les Sœurs de Ste-Chrétienne. Elles ont consacré bien des heures et bien des jours à préparer et à mettre en place leurs belles tentures de mousseline, leurs guirlandes dorées, leurs torsades artistement nouées, qui ornent tout le pourtour de l'église, d'une colonne à l'autre ! Leur œuvre est parfaite de goût et d'élégance, elle donne au vieux temple une note de joie, un air de fête, qui plaît à tous.

— Le matin de Pâques, dès 4 heures $\frac{1}{2}$, une escouade de braves douaniers de la frontière se présentent. Ils se sont couchés tard, ils ont dû se lever de grand matin, pour remplir leur devoir pascal, et ils ont juste une heure à eux ! Ils se confessent, communient à la hâte, font une courte action de grâces et se sauvent. Pauvres gens ! Quel esclavage !... Ils n'auront guère part aujourd'hui aux joies de l'Église, leur mère. Enfin ils ont été généreux et s'en vont satisfaits reprendre leur chaîne : Dieu est assurément bien content d'eux.

— Le sermon de clôture, le sermon d'adieux, les derniers encouragements à ce bon peuple de Longwy, étaient fixés aux vêpres, après le *Magnificat*. Certes ce fut du fond de l'âme que le prédicateur félicita et remercia les fidèles de bonne volonté, qui avaient profité, en si grand nombre, de la mission et des retraites ! Il les exhorta à la persévérance, à la constance inconfusable, dans le service de Dieu ; il leur recommanda avec force la docilité affectueuse aux excellents prêtres chargés de les conduire ; il les supplia de se faire du bien les uns aux autres, par les bons conseils, par les exemples irréprochables, par la prière.

La mission était finie ! — Dieu avait bien travaillé dans les âmes. Les Pères avaient entendu près de 2000 confessions, distribué la sainte communion à plus de 1800 personnes ; ils comptaient environ 180 retours à Dieu au moins, et dans ce nombre plus de 150 hommes. — Une association de jeunes gens dite « Ligue de Persévérance », avait été fondée, sous la direction de M. le Doyen ; et quarante membres s'y étaient déjà affiliés, en promettant d'être fidèles à la pratique de leurs devoirs religieux, de donner le bon exemple, dans la paroisse.

Avant le salut de Pâques, un missionnaire bénit le beau drapeau du Sacré-Cœur, qui devenait l'insigne et l'honneur de la Ligue. Il le remit ensuite au Président élu, qui le reçut un genou en terre. — La réunion qui eut lieu au presbytère, à l'issue des vêpres, fut bien touchante : ces chers jeunes gens ne savaient comment témoigner leur reconnaissance aux Pères missionnaires, tant ils étaient heureux de s'être engagés ainsi aux yeux de tous et de s'être donnés franchement à Dieu !... Lorsqu'un des Pères revint, le dimanche de quasimodo, il fut bien touché de voir, à la grand'messe, trente de ces jeunes gens groupés autour du drapeau, — de les voir suivre ainsi en pleine rue la procession jubilaire, — de les retrouver encore aux vêpres, presque aussi nombreux. Puissent-ils garder leur ferveur première et rester des « âmes loyales à Dieu ! »

La mission de Cornimont (Vosges).

(Octobre-Novembre 1901.)

IL faut encore parler de ce jubilé pour montrer la fidélité de N.-S. à soutenir ceux qui espèrent en Lui, la puissance de son Cœur adorable contre ses ennemis, et dissiper les ombres assemblées, à plaisir, sur les intentions des missionnaires.

Donc le 19 octobre, le P. J. Lebeau et moi nous arrivions un peu tardivement, à 8 heures du soir, à Cornimont. Ce gros bourg, de 7000 âmes environ, est intéressant à étudier. Situé à l'extrémité d'une ligne de chemin de fer qui craint, ce semble, de s'engager dans les gorges profondes formées par les

montagnes des Vosges qui confinent à l'Alsace, il est composé d'une longue rue chargée de fabriques et de maisons ouvrières — de quatre hameaux distants chacun du *centre* de trois à quatre kilomètres, et formés par une population de cinq à six cents âmes. Il y a, dans l'ensemble, quatorze fabriques importantes, exploitées par quatre mille ouvriers environ. Les autres habitants de ce pays sont des marquers ou fermiers. Les maisons de ces derniers, espacées sur le penchant de l'*envers* et du *droit* de Cornimont, c'est-à-dire du côté nord et du côté sud, ordinairement blanches, apparaissent le jour comme de petits forts qui gardent la terre et la nuit, avec leurs lumières, comme des phares sur la mer ou des étoiles dans le ciel.

Trois prêtres seulement desservent l'immense territoire dont les limites s'étendent, sur un côté, à plus de dix-huit kilomètres. L'un sort du séminaire, l'autre de la caserne et le vieux curé ne porte plus que d'une main tremblante le verre à ses lèvres. Tous trois nous ont accueillis comme des hommes qui se disent : « Il faut bien en passer par là. Nous aurons une mission et des missionnaires, mais qu'ils s'en tirent ! » La mission avait été annoncée le dimanche précédent à la grand' messe. C'était tout, et il n'y avait pas à demander autre chose en arrivant. C'eût été compromettre l'œuvre. Nous voilà donc au travail. Le P. Lebeau installe son illumination. J'obtiens de faire visite aux principaux membres du conseil de fabrique et du conseil municipal, au conseiller général, mais nous sommes très froidement reçus. M. le Curé n'est plus sympathique. Il a tous les grands industriels, tout le conseil municipal contre lui — moins trois ou quatre voix. — Force nous est de nous renfermer dans le ministère strict de la prédication et de la confession.

D'abord, nous nous occupons des enfants. Les religieuses de la Providence de Portieux instruisent très bien les petites filles ; un instituteur laïque, les garçons. Le petit peuple est interminable à confesser. Il y en a tant et nous sommes si peu aidés ! Enfin le P. Lebeau organise pour le dimanche une petite fête qui ne réussit pas trop mal.

Cependant nous soignons beaucoup la prédication et nous étions encouragés par l'assistance qui, toujours considérable, devenait cependant chaque soir plus nombreuse.

Une chose qui contribua beaucoup à donner du courage à nos braves marquers ou à nos ouvriers pour venir nous entendre, de si loin et après une longue journée de travail, ce fut de nous voir faire, tous les jours de la seconde semaine, et par tous les temps, les trois ou quatre kilomètres qui séparent les hameaux du centre ; aller leur porter, à 11 heures, au sortir des fabriques, la bonne parole dans l'école transformée, un instant, en salles de conférences. Les confessions commencèrent bientôt pour les jeunes filles, les femmes, déjà même, chaque matin, pour quelques hommes de la montagne. Les choses allaient donc bien. Il me fut assez facile d'organiser pour le deuxième dimanche ce qui fut appelé la fête des femmes. Quarante-deux jeunes ou vieilles filles,

en blanc, des couronnes à la main, vinrent en procession pieuse se consacrer à Notre-Dame de Cornimont et lui offrir leurs couronnes. La fête fut réussie ; elle produisit un bon effet. C'était le digne couronnement de la magnifique communion du matin où plus de 1500 femmes avaient reçu N.-S. avec un ordre parfait. Mais rien là d'extraordinaire pour un pays où la foi est encore profonde et se réveille facilement. Encouragé par ces succès et la grande confiance en Dieu de mon cher compagnon, j'annonce la *fête des hommes* pour le vendredi de la semaine suivante. Il fallait en arriver à honorer magnifiquement le Sacré-Cœur de N.-S., arborer son drapeau, — former une œuvre d'hommes sur cette paroisse qui n'en avait point. Cette dernière semaine sera celle de la lutte et de la victoire, — grâce à la prière, à l'action résolue, à la manifeste intervention de Dieu.

Mais, que faire pour cette fête des hommes ? Ma première idée était de faire venir dans le chœur tous les patrons et les directeurs des fabriques, un cierge à la main, autour de la statue du Sacré-Cœur, illuminée splendidement. Il n'y fallut plus songer. Chose étonnante ! dans ce pays catholique, dans cette sacristie, pas de cierges ; on n'en porte pas aux enterrements, on n'en met pas, — ou toujours les mêmes et peu, — autour du catafalque, — et surtout pas d'hommes pour les porter. Ce serait si nouveau ! si drôle à leurs yeux ! Je priais, je cherchais, et rien de vraiment pratique ne s'offrait à mon esprit. C'est ici que se manifesta l'action de la Providence.

En nous promenant sur la magnifique terrasse du presbytère nous admirions les montagnes environnantes et surtout celle qui porte le nom de Grande Roche. Elle domine l'église, le centre, et s'aperçoit du fond de la vallée. C'est là que l'idée de planter une gigantesque croix de mission sur cette roche s'offrit à notre esprit. Il y a trente ans que je le désire, répondit M. le curé, c'est donc le moment de mettre ce désir à exécution. Je commande le Christ en fonte qui devra étendre sur la grande croix de 14 mètres d'élévation ses bras protecteurs. Mais le terrain appartient à la commune. M. le curé demande à M. le maire la permission nécessaire et le conseil municipal, hostile à M. le curé, composé comme nous l'avons dit, répond par douze *Non* contre quatre *Oui* et six abstentions d'absents. Ce vote, en pleine mission, avait un caractère offensant non pas pour les missionnaires, qui étaient très bien vus, mais pour M. le curé et la religion elle-même. C'est ainsi, du moins, qu'il fut interprété. Dès lors, plus de doute, une cérémonie de réparation s'imposait. Il la fallait composée surtout d'hommes et toute à la gloire de Notre-Seigneur, de son Cœur et de sa Croix. Il fallait faire réfléchir les coupables, détourner d'eux la colère de Dieu, donner satisfaction au désir de réparation qui s'était emparé de la masse. Nous convoquons donc tous les hommes pour le vendredi 8, 1^{er} vendredi du mois, puisque cette année la fête de la Toussaint en avait empêché la solennité. Ils arrivent : remplissent toute la nef principale depuis le chœur

jusqu'à la porte de la vaste et longue église ; les jeunes filles et les femmes occupent les bas-côtés. La statue du Sacré-Cœur, illuminée par les cordons de flammes qui forment sur sa tête un magnifique diadème, entourée de verdure et de fleurs, resplendit sur son piédestal, au milieu du chœur. A sa droite on voit la bannière de la future congrégation des hommes, à sa gauche la bannière de S. Barthélemy, patron de la paroisse. A droite, sur le côté près de la table de communion, l'immense drapeau des conscrits groupés derrière lui, à gauche, un autre drapeau français qui abrite les jeunes gens de la paroisse, enfin, en face, au milieu de l'allée, le beau drapeau du Sacré-Cœur autour duquel, tout à l'heure, les meilleurs vont se grouper. L'immense foule a chanté de toute son âme le cantique à la royauté de Notre-Seigneur Jésus-Christ. J'ai célébré de mon mieux cette divine royauté qui s'affirme et triomphe dans la conversion des pécheurs et amené le discours à préparer une consécration des hommes au Sacré-Cœur. M. le curé monte en chaire ; il lit cette consécration soigneusement composée pour le pays et les circonstances présentes. Elle est bien lue ; elle fait impression et se termine par le mot « réparation ». Je monte aussitôt en chaire après M. le curé et je dis : « Oui, M. F., une réparation s'impose à « nous aujourd'hui. Il faut que le suffrage populaire affirme à tous et publi- « quement que vous aimez N.-S. Jésus-Christ, que vous voulez son règne « parmi vous, et que sa croix s'élève au milieu de vous comme un signe « de votre foi et un monument de votre amour. Il faut que vous détourniez « de vous les maux qui sont la conséquence des péchés publics, et que vous « attiriez sur vous les biens qui sont la récompense de l'affirmation publique « du règne social de N.-S. Jésus-Christ. Eh bien, que tous ceux qui veulent « affirmer leur volonté d'avoir la croix dans le pays se lèvent à mon com- « mandement : Soldats du Christ ! debout ! »

Ces paroles, prononcées d'une voix forte, produisent comme une commotion électrique dans l'immense multitude ; tous, d'un seul effort, sont debout — Promenant alors mon regard sur la foule : « C'est bien, M. F., « vous venez de faire un acte de foi et d'amour dont il vous sera tenu « compte là-haut. N.-S. est content. Mais ce n'est pas assez. Il y en a parmi « vous, M. F., qui veulent faire plus. Il y en a qui veulent donner à N.-S. « un nouveau témoignage de leur dévouement ; il nous faut d'ailleurs des « hommes de choix pour porter dimanche le grand Christ qui surmontera la « croix. Donc, que tous ceux qui veulent se signaler au service de N.-S. sortent « des bancs, et se rangent, quatre par quatre, dans l'allée du milieu : Avancez. » A ce commandement, l'allée se remplit d'une foule confuse d'hommes et de jeunes gens, il y en a trop. — « C'est assez, M. F., 200 hommes me suffisent et mettez-vous bien, comme des soldats, quatre par quatre. » — L'ordre s'établit aussitôt et le drapeau du Sacré-Cœur flotte en avant de ces braves. — « C'est bien, mes amis, nous voilà prêts pour rendre hommage au Cœur de Jésus.

— Bannières et drapeaux, inclinez-vous à l'honneur du Cœur de Jésus. » — Les cinq drapeaux et les bannières qui entourent la statue du Sacré-Cœur et les bannières des femmes dans les bas-côtés s'inclinent. Le spectacle est nouveau, émouvant. — J'ajoute aussitôt : « Et vous, clairons, sonnez aux champs à l'honneur du Cœur de Jésus ! » — L'air connu retentit aussitôt tandis que les drapeaux sont inclinés. L'émotion saisit l'assemblée. La sonnerie terminée, — « Très bien, M. F., mais ce n'est pas encore assez, la fête des hommes ne sera pas complète si la voix des hommes ne retentit pas aussi sous les voûtes en l'honneur de N.-S. J. C., de sa croix et de son cœur. Répétez après moi les acclamations que je vais faire. Et alors je m'écrie : « Vive Jésus-Christ ! » Le peuple répond avec force : « Vive Jésus-Christ ! » — Vive sa croix ! — Vive sa croix !... Qu'elle soit plantée parmi nous... Qu'elle règne parmi nous... Qu'elle étende sur nous ses bras protecteurs... Vive le Sacré-Cœur, etc., etc. » J'étais soutenu par les voix mâles des hommes qui répétaient après moi ces acclamations. La bénédiction du Saint-Sacrement termina cette cérémonie à la fois pieuse et guerrière. Un petit détail fit sortir avec ordre et mit la gaieté sur les figures de tous nos assistants. J'étais remonté en chaire, après la bénédiction et le cantique final, pour donner les avis. Les hommes du drapeau étaient restés debout dans l'allée, face à l'autel ; il s'agissait de sortir, sans confusion, par la grande porte qui lui est opposée. Je leur dis : « Beaucoup d'entre vous ont fait leur service militaire, ils savent ce que c'est qu'une conversion. Attention : « Demi-tour à droite : droite ! » Ils se retournèrent au commandement et la sortie se fit avec ordre. — « Évidemment, disaient-ils, c'est un commandant d'artillerie que nous avons pour missionnaire. »

Nos prédications très soignées, nos six conférences dialoguées qui avaient eu un plein succès et dans lesquelles nous n'avions pas craint de dire ce qu'il faut dire pour assurer la vie chrétienne, particulièrement dans le mariage, avaient produit leur fruit. La journée du samedi, la soirée, la matinée du lendemain dimanche consacrées aux confessions des hommes, avaient préparé leur communion générale qui dépassa 700, dont 153 retours.

Restait à faire la plantation de la croix. Après le refus du conseil municipal, voici ce qui s'était passé. Nous avions eu un moment d'hésitation. Faut-il partir et par ce départ affirmer notre protestation ? Faut-il donc renoncer à cette plantation de croix ? M. le maire avait dit : « Surtout pas de croix dans le pays. Sur une montagne, si vous voulez, bien loin... » Il aurait toujours fallu le terrain. Une Véronique courageuse alla offrir au maire le prix du terrain de la Roche. Il fut refusé. Une autre, mieux avisée, venant à la cure, me rencontre et me dit : « Allez-vous céder devant ce vote ? — Mais, Madame, si vous voulez faire comme une chrétienne que j'ai rencontrée à Courson-les-Carières et qui m'a fourni sur ses terres la place nécessaire à

la plantation de la croix de mission, rien de mieux, la plantation se fera. — Qu'à cela ne tienne, me répondit-elle. J'ai deux terrains à offrir, — l'un près de la place de l'église, l'autre un peu plus loin. — Allons voir. » M. le curé, ravi, nous accompagne et nous choisissons le terrain. Il appartenait au beau-père de cette généreuse chrétienne. C'était un vénérable vieillard qui répondit à la proposition de sa belle-fille : « Bien volontiers je donne le terrain de mon jardin de la place pour l'érection de la croix. Elle sera une bénédiction pour mes petits-enfants. » — C'était le jeudi vers 11 heures. Je cours au télégraphe commander l'envoi de l'arbre énorme qui devait former la croix. Cet arbre arrive le lendemain vendredi vers 3 heures. Les ouvriers, maçons et charpentiers travaillaient sur la place. Les gamins des écoles, les passants s'arrêtaient. Tout le monde parlait de l'événement... Les conseillers municipaux, le maire en tête, étaient sensiblement contrariés. Mais qu'y faire ? Nous avons le droit, et le pays pour nous, l'assistance du ciel ne nous manquait pas, nous l'avons sentie jusqu'au bout. — Mais le Christ en fonte commandé à Vanpouille de Cambrai arriverait-il ? A 9 heures le dimanche nous allons à la gare... il arrivait. Je le fais placer sur une voiture à l'entrée de l'église. Du perron de cette église, on le vit, ce beau Christ de Bouchardon, après une toilette sommaire, environné d'étoffes légères et de fleurs, tandis qu'on montait et descendait pour la messe.

Cependant on avait préparé un lit de parade. Le Christ y fut placé avant les vêpres, en avant du chœur, dans l'église. La cérémonie de la plantation de la croix, ou plutôt de l'érection du Christ, allait commencer. La croix, en effet, terminée le matin du dimanche, fut enfin érigée après la grand' messe. Il avait fallu pour la consolider dans le ciment, très solidement planter la veille le bois principal, et y adapter ensuite les bras. C'était le moment d'y amener le Christ. — Dans l'église, chacun avait repris les places qu'il occupait à la cérémonie du vendredi. Chaque groupe, — hommes, conscrits, jeunes gens, patrons, congréganistes, — avait son drapeau. Les jeunes filles, les mères chrétiennes nouvellement fondées, les enfants des écoles avaient leur bannière. Le groupe d'élite des porteurs du Christ était précédé du drapeau du Sacré-Cœur. Par les portes des bas-côtés sortirent les jeunes filles et les femmes, tandis que les hommes s'avançaient par la porte principale. A mesure qu'un groupe arrivait sur la place devant le jardin, à grille légère, où s'élevait la Croix, ce groupe, précédé de son étendard, se plaçait devant la grotte, face à la croix. Ils vinrent ainsi neuf, sur une même ligne, flanqués de chaque côté par deux musiques des fabriques (l'une a pour vice-président M. le maire qui n'osa pas s'opposer à sa venue). Le Christ fut alors placé au pied de la croix. Le Père J. Lebeau fit l'allocution. Elle fut vibrante et suivie d'acclamations en l'honneur de N.-S., de sa croix et de son Cœur. Un ordre parfait régna jusqu'au bout et quand, rentrés dans l'église, au son des fanfares, les différents groupes

vinrent déposer leurs bannières et leurs drapeaux, après la bénédiction du Saint-Sacrement, alors que nous allions partir, un des hommes me dit : « Allons-nous donc laisser là notre drapeau du Sacré-Cœur ? » M. le curé l'appuie de sa parole. Je m'avance alors vers la table de communion et je dis : « M.M., ceux d'entre vous qui veulent rester groupés en société autour du drapeau du Sacré-Cœur, sont priés de s'avancer dans le chœur au pied de l'autel, nous allons recueillir leurs noms. » Cinquante-deux s'avancèrent. Je leur dis sommairement en quoi consisterait leur obligation, je leur fis choisir quelques délégués qui devaient se réunir le lundi soir au presbytère. Les premières bases de la société des « hommes de France au Sacré-Cœur » étaient jetées à Cornimont. Cependant il s'était passé un fait important à Cornimont le jour même de la plantation de la croix. Il faut en parler, car sa connaissance est indispensable à l'intelligence de ce qui suivit.

Dimanche à midi, pendant le dîner, on vint à la cure chercher M. le curé. D. G., un des conseillers municipaux qui avaient voté contre la croix, était à la mort. Ferblantier de son état, on l'avait vu le matin même, un marteau à la main, travailler la tôle ; il venait d'être frappé d'une congestion. M. le curé se rend chez cet homme, qui depuis trente ans désertait l'église, ... il le trouve paralysé, un œil seul remuait. Croyant mieux faire et donner une leçon utile à ses paroissiens, M. le curé reproche à ce malheureux son opposition à Dieu et lui montre, dans son mal, le châtement de son péché. Tous sentaient la vérité des observations, aucun ne croyait à leur opportunité. Elles furent mal prises de la famille, des conseillers municipaux, d'un grand nombre de paroissiens, même notables, qui tous affluèrent, plusieurs jours après, à son service, car le malheureux mourut le lundi matin et fut enterré mercredi. M. le maire crut bon de faire un discours sur la tombe. Il le termina par les mots : « Adieu, D. G., quand on meurt comme toi, le marteau à la main, on est un parfait honnête homme et l'on peut se présenter avec confiance aux portes de l'éternité. » — Ces dernières paroles étaient de nature à égarer les esprits, un véritable scandale pour les âmes. Voici comment je fus appelé à les réfuter.

J'étais resté le lundi à Cornimont pour donner, le matin à 10 heures, une conférence à laquelle étaient invités tous les patrons d'usines de Cornimont et des environs. Bien des questions avaient été soulevées durant le cours de la mission. Il fallait les traiter avec ces messieurs. A 3 heures, je devais avoir une conférence pour les dames, avec lesquelles il fallait établir solidement l'association des mères chrétiennes ; à 8 heures du soir enfin, réunir nos délégués de la société du drapeau. Le travail fut actif, fructueux malgré certaines déceptions. Ainsi le nombre des patrons propriétaires d'usines ne fut que de onze sur vingt-cinq ou trente invités. Il y eut quelques réponses mauvaises. L'un d'eux même, ami de M. Méline, vit d'un mauvais œil ces réunions et celles qui suivirent, et refusa d'y prendre part.

Retourné à Nancy le mardi, je dus revenir à Cornimont le samedi à la prière de M. le curé, pour achever d'établir solidement les œuvres commencées. C'est alors que j'appris ce qu'avait dit au cimetière M. le maire de Cornimont sur la tombe de D. G. Je commençai mon sermon par les paroles : « Nous vous avons prêché, M. F., les vérités du salut, nous vous avons dit qu'il ne suffisait pas pour aller au ciel d'être un honnête homme selon le monde, mais qu'il fallait pour être parfait honnête homme « connaître, aimer et servir Dieu ». S'il est louable de travailler pour nourrir sa famille, cela ne suffit pas. Les petits des oiseaux sont nourris par leurs pères et mères, l'homme intelligent doit faire plus qu'eux, il ne lui suffit pas de tenir le marteau à la main pour se présenter avec confiance à la porte du ciel...

Puis, passant à mon sujet, j'invitai les mères à donner leur nom à l'association des mères chrétiennes — les dames en recueillirent 210, — les hommes à se réunir à 1 heure à l'école libre pour adhérer au drapeau. Il en vint 82. En exposant le règlement je commentai les paroles « *en dehors de toute préoccupation politique* » par ces mots : « Ceci ne veut pas dire qu'il ne faudra pas voter et bien voter. Et bien voter, c'est voter pour le candidat le plus capable de défendre vos propriétés et votre liberté religieuse et civile. » Il n'en fallut pas davantage pour que ceux qui avaient été envoyés par le directeur de fabrique hostile me représentent comme fondateur d'une société politique. Ce fut bien pis encore lorsque me trouvant, le lendemain dans une réunion intime, je racontai qu'à Remiremont au temps où M. Méline se présentait contre un candidat catholique (1), j'avais suivi avec intérêt les phases de cette lutte, à laquelle d'ailleurs je ne pris et n'avais aucune part à prendre...

On en conclut bien à tort, on le voit, que toute la mission avait un but politique, et que je n'étais qu'un agent anti-républicain. Ce qu'il y a de curieux dans ceci, c'est que le délateur ne dit rien dans le pays en ce moment-là ; il fit sa plainte à M. Méline, lequel la transmit à M. Piou, lequel la porta au R. P. Provincial d'où elle me revint. On m'écrivit de Lille pour me demander des explications, et c'est seulement six semaines après mon départ de Cornimont qu'on put parvenir à nous faire passer pour des ennemis de la république, afin de nous empêcher de retourner dans ce pays. Il y a encore d'autres dessous qui ne peuvent pas être racontés.

La vérité est que, malgré ce qui fut dit et fait après la mission pour en paralyser les fruits, les fruits sont très grands. Le pays et surtout le clergé est sorti d'une sorte d'indifférence et de laisser-aller très nuisible à la foi et aux mœurs ; des associations importantes facilitent l'accès des sacrements aux personnes de bonne volonté, et le conseil municipal, hostile

1. Flayelle.

dépuis plusieurs années à un projet d'hôpital dont l'exécution dépendait de lui, car il en détenait les fonds nécessaires à sa construction, l'a voté à l'unanimité pour se réhabiliter un peu aux yeux du pays. Le Sacré-Cœur a fait son œuvre, qu'Il en soit à jamais remercié et béni !

L. PATRIS DE BREUIL.

PORTUGAL.

Extraits de diverses lettres et Journal.

Lettre du P. Justino, de la résidence d'Angra (Açores), 22 mai 1901.

Le Portugal vient d'être en proie à une violente campagne contre les ordres religieux. Le gouvernement a laissé faire les émeutiers, un peu partout, et ils ont triomphé aisément. Dans les grandes villes, on a entendu souvent les cris : « Vive la liberté ! Mort aux Jésuites ! »

Un décret du gouvernement, daté du 10 mars 1901, a remis en vigueur les lois de Pombal au XVIII^e siècle, et celles d'Aguiar en 1834. Notre résidence de Sétubal, où nous avons quatre frères, a été attaquée par la populace et les fenêtres défoncées. Plusieurs personnes ont été tuées dans la bagarre, d'autres ont été blessées : la troupe ne s'est montrée qu'au moment où l'émeute était déjà sanglante.

Nos résidences de Lisbonne, Porto, Braga, ont été fermées par ordre du gouvernement, et les Pères ont dû se disperser. On n'en a laissé qu'un ou deux, avec des frères, pour la garde de la maison. Nos collègues n'ont pas été touchés. — D'autres ordres religieux ont eu aussi à souffrir : on compte vingt-deux maisons religieuses fermées par l'autorité publique.

Aux Açores, la persécution a été encore plus acharnée, la résidence d'Angra a beaucoup souffert. Le gouverneur lui-même et le directeur du lycée ont excité la populace et les étudiants à nous attaquer : nous en avons les preuves. Du 10 au 17 avril, la ville fut en grande fermentation ; on hurlait de tous côtés : « Mort aux Jésuites ! » — L'évêque somma le gouverneur de réprimer cette émeute ; et celui-ci répondit en pressant Monseigneur de faire partir au plus tôt les Jésuites. L'évêque et son chapitre refusèrent énergiquement.

Alors le gouverneur imagina une autre tactique. Il députa un magistrat auprès de nos Pères, pour leur conseiller en ami de quitter la ville au plus tôt et en grand secret, de leur propre initiative. Le P. Supérieur comprit le piège : « Nous avons été appelés ici par l'Évêque, dit-il, nous n'en partons que contraints par la violence. » — Nouvelles instances du magistrat, le

17 avril : la position devenait critique, si les Pères ne partaient pas d'eux-mêmes, il y aurait lutte sanglante, pertes de vie, etc. Le Supérieur demeura inébranlable : il ne se résoudrait à quitter la maison que quand on le conduirait à la prison centrale, pour l'y enfermer.

L'homme d'affaires du gouverneur alla donc chercher la police, et il fit arrêter aussitôt les Pères, sans même leur donner le temps de prendre leur chapeau ni leur manteau. Une forte escouade, composée de toute la police de la ville et de 200 soldats de la marine, conduisit les prisonniers à la citadelle. Ils y restèrent jusqu'à la nuit ; puis on les embarqua sur un vapeur qui devait les transporter à Lisbonne. En arrivant là, ils furent mis en liberté.

Le soir de l'arrestation des Pères, à Angra, les libéraux célébrèrent leur facile triomphe par des cortèges dans les rues, avec fanfares et musiques, et par un solennel feu d'artifices.

Deux frères coadjuteurs avaient été laissés à la garde de la résidence d'Angra. Le 19 avril, deux jours après le départ des Pères, on les chassa, et la clef de la maison fut remise au gouverneur. Le P. Justino est le propriétaire légal de la résidence : on lui a fait signifier, par lettre, que s'il osait rentrer aux Açores, il serait mis à mort.

— Lettre du P. Justino, 31 octobre 1901.

Aux élections qui ont eu lieu, dans le Portugal, le 6 octobre, tous les partis soi-disant libéraux se sont coalisés contre le nouveau parti catholique, et ils ont approuvé la politique persécutrice du ministère contre les ordres religieux.

Cependant nos collègues, le scolasticat n'ont pas encore été inquiétés, mais le ministère demande des lois contre nous. La résidence et la maison de retraite de Braga sont seules approuvées légalement. Les autres résidences sont encore habitées par nos Pères, mais nos églises de Lisbonne et de Porto ont été fermées.

— Le « *London Tablet* » du 2 novembre 1901 annonçait que le gouvernement portugais copiait celui de France. — Il a fixé à tous les ordres religieux du royaume un délai de six mois, durant lequel ils étaient tenus de présenter un exemplaire de leurs Constitutions, et de demander la reconnaissance légale. Presque tous les ordres se sont soumis, mais n'ont reçu aucune réponse, jusqu'à l'expiration du délai fixé. Puis on a annoncé officiellement que tous étaient reconnus et approuvés, sous certaines conditions. Ce qu'il y a de sûr, c'est que cette soi-disant reconnaissance ne satisfait ni les catholiques, ni les francs-maçons. Ceux-ci ont même essayé d'exciter des manifestations populaires, hostiles aux religieux : le gouvernement s'est décidé à agir avec une grande énergie, et il a interdit quelques-uns des meetings projetés, même celui où devait pérorer le grand agitateur maçonnique, Héliodoro Salgado.

— Par une touchante idée, cette année, au milieu de la persécution, le Catalogue de la Province de Portugal (1902) a été enrichi de la liste de tous les Pères Portugais morts, martyrs de leur foi, de leur vocation ou de la charité, jusqu'en 1878.

153, martyrs de la foi, dont 48 sont béatifiés.

143, martyrs de la charité.

113, martyrs de leur vocation, qui, sous Pombal, ont mieux aimé souffrir la prison et la mort que de quitter la Compagnie de Jésus.

— On compte actuellement 20 novices : il y a accroissement continu, en dépit de toutes les menaces. Dieu bénit la vaillante province de Portugal, si grande, si généreuse dans le passé, et si pleine d'espérances, dans le présent.

ALASKA.

La ville de Nome.

Lettre du P. R. Camille au R. P. Recteur de St-Louis à Jersey.

Nome, Alaska, 24 février 1902.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

JE suis certainement bien en retard pour répondre à votre aimable lettre, mais Nome est si loin et nos courriers si peu pressés ! Notre premier courrier n'est arrivé ici que le 11 février, et il était en route depuis novembre : c'est assez vous dire que les communications ne sont pas rapides. Nous avons un câble sous-marin entre Nome et St-Michel, et de là vers le Haut Ejktion : la glace a brisé le câble et malgré tous les efforts faits pour rétablir les communications, on n'a pu réussir, et nous restons, un hiver de plus, à peu près entièrement séparés du monde civilisé. J'avoue qu'on s'y habitue assez facilement, — je parle pour moi, — et que l'on peut vivre parfaitement heureux sans journaux, ni nouvelles. Si seulement de temps en temps nous apprenions ce que devient la Compagnie en France et ailleurs, et quels sont les grands événements de l'Église, le reste ne m'importe guère. La politique m'intéresse peu, et me voilà seul de ma famille, ma mère étant morte en septembre dernier. Donc si vous pouviez trouver, mon Révérend Père, un charitable scolastique, qui voulût bien envoyer à votre serviteur quelques nouvelles sur la Compagnie et l'Église, ce serait là un grand acte de charité.

Quelques mots sur *Nome*. Nome se trouve par 165° long. W et 64° 30

lat. N : encore un pas et me voici en Orient : tant il est vrai que les Extrêmes se touchent. Qu'est-ce que Nome ? En 1899, au printemps, quelques Suédois « prospectors » chercheurs d'or s'arrêtèrent près d'une certaine rivière, qui leur parut assez tortillée pour mériter le nom de « Snake Rive » la rivière serpent, (et non « *du serpent* », car cet animal est inconnu en Alaska). Et cherchant bien, et en pannant comme dirait un Canadien, — la panne est une espèce de poêle peu profonde, très large, dans laquelle on lave le sable aurifère, — donc, en pannant, ils trouvèrent d'abord une espèce de sable noir, aurifère aussi, puis en cherchant un peu mieux, ils trouvèrent le précieux métal. Courir à St-Michel, y acheter des provisions, revenir s'installer à Nome, tout cela occupa les mois de juin et juillet ; en août, il y avait bon nombre de mineurs accourus de tous côtés et travaillant avec ardeur ce bien-aimé sable. Trouver 20, 30 dollars et même beaucoup plus en un jour et les dépenser dans la même soirée est chose courante, en cette bonne contrée. Dès l'automne de 1899, Nome avait produit bon nombre de sacs d'or, et dans toute l'Amérique on ne parla plus que de Nome et de ses immenses richesses. Aller à Nome, se baisser pour ramasser le sable de la grève, en remplir ses poches et s'en retourner, voilà ce que bien des gens voulurent tenter.

Jusqu'alors on n'avait travaillé que le sable de la grève ; il s'était trouvé riche, mais non d'une richesse indéfinie, et par l'automne de 99, cette richesse se trouva à peu près épuisée. L'hiver arrivait, et à Nome, on n'avait alors que quelques habitations en bois, 2 ou 3 maisons peut-être ; le reste logeait dans des tentes ; l'hiver promettait d'être dur, il le fut. Peu ou pas de bois à brûler, peu de provisions et d'épouvantables tempêtes de neige à subir ; mais le soleil du mineur, la douce Espérance, était là : au printemps on se referait ; le tout était de passer l'hiver. On souffrit, mais on vécut. Durant l'hiver, les quelques mineurs qui furent assez hardis pour s'avancer dans l'intérieur, et qui avaient quelques provisions, remontèrent le « Snake river » et prirent possession de nombreux « *claims* » qui se trouvèrent très riches. Tout autour de Nome, tous les petits ruisseaux furent examinés.

Bientôt la neige vint, couvrit tous les petits poteaux portant les noms des possesseurs des « *claims* », et la « *tundra* » ne fut plus qu'une vaste plaine unie, blanche, prête au moindre souffle de vent, à se couvrir d'une fine poussière de neige, qui aveugle, fait perdre la route et a causé et cause tous les jours nombre d'accidents. En un instant, vous perdez la vue de la montagne, vous tâchez d'avancer, mais involontairement, vous tournez la tête, pour ne pas recevoir dans les yeux cette fine poussière qui vous aveugle ; alors au lieu de marcher droit devant vous, vous obliquez un peu, puis un peu plus, et en quelques minutes vous êtes perdu. Que le vent augmente un peu, vos chiens refusent de marcher, vous ne savez où vous êtes ; fixer sa tente, c'est bien difficile : la terre est gelée, pas moyen de fixer les poteaux ; la neige n'est

pas assez dure pour retenir vos piquets, pas de bois pour vous chauffer, vous êtes dans une triste position !

Cette année, les accidents ont même été plus nombreux : ainsi un mineur surpris par une de ces tourmentes de neige, et ne sachant où il était, prit son sac, vaste poche de fourrure où l'on dort assez chaudement, et s'étendant sur la tundra, attendit la fin de cette tempête. Il attendit longtemps, s'endormit, mais quand, trois jours après, on le trouva, les pieds et les mains étaient gelés. Et il est maintenant à l'hôpital militaire : on lui a coupé les deux jambes, les deux mains ont ensuite disparu, et on espère sauver ce pauvre corps mutilé.

Trois autres mineurs s'en allaient d'un camp à un autre : la neige était molle, le vent augmentait, l'un d'eux se fatigua bientôt : les deux autres le couvrirent de neige et se hâtèrent de courir vers l'autre camp, pour y chercher du secours. Quand ils revinrent, ils trouvèrent notre pauvre mineur à moitié gelé, et actuellement sans pieds ni mains, il est là dans une cabine à moitié fou ; on se demande encore si on le sauvera. Oh ! l'or est ici bien gagné, et l'on ne saura jamais ce qu'il faut endurer de souffrance pour conquérir ce jaune métal.

Puis ce n'est pas tout : ici, en un jour, voire même en quelques heures, vous pouvez avoir 20, 30° au-dessous de zéro, et, le vent changeant, autant au-dessus de zéro. C'est un autre danger : le « *creek* », petit ruisseau, peu profond, a parfois des sources d'eau chaude ; en quelques heures vous avez un « courant » coulant au-dessus de la glace. Malheur à vous, si vous êtes mouillé ! L'eau gélera sur vos habits, vos pieds vont être humides et vous courez le risque d'être gelé, avant même de vous en apercevoir. J'ai vu cela à « *Eagle* ». Un pauvre mineur nous arriva un soir, se plaignant de grandes douleurs au pied. Heureusement on put l'aider à se déchausser et lui frictionner les pieds avec de la neige, et quelques jours après, il était guéri. S'il eût été seul abandonné à lui-même, il eût pu être complètement gelé.

L'hiver est parfois terrible, mais l'été est abominable. La *tundra* n'est plus alors qu'un immense marécage ; le sous-sol étant gelé, l'eau reste à la surface, et vous enfoncez dans cette boue affreuse. Joignez à cela les moustiques, et vous trouverez que le mineur a vraiment une vie terriblement dure ici.

Pendant que l'hiver de 99 sévissait ici, pendant que les tentes des mineurs de Nome déchirées par le vent, n'abritaient guère les pauvres habitants de cette contrée, on s'agitait beaucoup dans les États-Unis. Cette grève de Nome si riche, si riche ! cette *tundra*, qui peut-être recélait des millions, etc. etc ! Bref Nome était dans toutes les bouches ! Durant tout l'hiver de 99, l'émotion s'accrut, grandit, devint une véritable folie : on ne parlait que de Nome, on voulait aller à Nome : Nome, Nome, là est la richesse ! De plus, les Compagnies de transportation y voyaient de bons bénéfices à opérer ; elles ne furent pas les dernières à parler : tous les bateaux, même

des chaloupes dont on n'aurait pas voulu pour traverser un ruisseau, furent proclamées : « *first class boat* ». Les billets se vendirent à des prix fabuleux. Plusieurs même réalisèrent de beaux bénéfices en revendant leurs tickets. Les machines les plus compliquées et les plus chères furent embarquées : on devait trouver facile remboursement en travaillant la « *beach* », la grève de Nome ; l'or foisonnait là-bas !

Les plus pressés, les plus hardis allèrent par *Dawson* : ce fut le 1^{er} arrivage ; il commença en février 1900. De Dawson à Nome, il y a 1600 milles à parcourir sur la glace, avec trois ou quatre chiens au moins. Ce fut alors le beau temps pour les gens qui avaient des chiens à vendre. Pas le moindre animal pour moins de 75 dollars, ou même 100, ou même 1000. Je sais un mineur qui paya trois beaux chiens : 3000 dollars = 15000 fr. ! C'est un bon prix, mais on voulait arriver et l'or de Nome payerait tout. On arriva.

La neige avait égalisé la « *tundra* ; » on ne pouvait travailler la « *beach* », on songea au *Creek*, au ruisseau et, sans même penser aux poteaux, placés par le premier possesseur du claim, et qu'on ne pouvait plus apercevoir sous la neige, on plaça d'autres poteaux « ou stakes, ou stequa » à nouveau, et certains « *claims* » se trouvèrent ainsi avoir deux ou trois propriétaires, c'était beaucoup trop ! En juin, suivait le second arrivage, celui par bateau, arrivage monstre d'hommes, d'instruments, de provisions. Ce furent des monceaux de caisses, machines, malles, etc., etc., entassés sur la grève, car rien n'était préparé pour recevoir cette avalanche ! Travailler la « *beach* » ; impossible ! la rue unique de Nome était devenue un petit borbier, où on enfonçait jusqu'aux hanches. Je connais un homme, qui s'installa alors boulanger. Quand il sortait le matin pour porter son pain, son garçon le suivait, une corde à la main, prêt à la lui lancer pour l'aider à se tirer du borbier ! Inutile de dire que le pain y resta quelquefois.

Bref, nombre se découragèrent et rentrèrent aux États, laissant là tout ce qu'ils avaient apporté ; les machines et les monceaux de caisses restèrent sur la précieuse « *beach* ». Septembre arriva et avec lui une belle et bonne tempête qui vous lava et débarrassa la grève en peu de temps. On avait bien essayé de laver le sable de la « *beach* », mais l'or avait en grande partie été pris l'année précédente, et la « *beach* » se trouva loin de répondre aux espérances !

Mais avec les mineurs il était arrivé ici un autre élément, sérieux celui-là ! Souvenez-vous du bon La Fontaine et de l'huître et les plaideurs. Donc avec les mineurs était venu l'avocat : pour lui, il allait trouver sa poule aux œufs d'or. On ne pouvait se disputer la « *beach* », propriété du gouvernement, elle appartenait à tout le monde, mais le « *creek* ! » Deux, trois ou même plus, avaient mis leurs poteaux sur le même « *claim* » : d'aucuns même avaient déjà vendu leur « *claim* » et, empochant l'argent, étaient par-

tis vers des cieux plus fortunés. A qui appartenait le gâteau ? « A moi, disait l'un, je l'ai vu le premier ! — A moi, disait l'autre, j'y ai travaillé et même je le trouve à mon goût. — Pas difficile, disait l'autre, mais moi j'ai acheté la pièce et tiens bien à en jouir. — Attendez, dit l'avocat, je vais vous mettre d'accord. Un bon petit procès, c'est ce qu'il faut. En attendant, vous ne pouvez y travailler, ni les uns ni les autres, car la place est en litige, les titres sont disputés. »

L'été de 1900 fut perdu. L'avocat empocha le plus clair des bénéfices, voire même le tout, et laissa les pauvres planteurs se partager le reste. Car on appela de la Cour de Nome mal informée, à celle de San Francisco mieux informée. Autre bonne aubaine, pour les maîtres qui voulurent bien se déranger, pour fournir à leurs amis et confrères les pièces authentiques du procès. Ils avaient eu leur part du gâteau, pourquoi les cousins n'y pourraient-ils pas appliquer leurs longues dents ? Et quand l'automne arriva, peu ou point de travail, beaucoup de misère et des gens assez difficiles à gouverner ; voilà l'État de Nome.

Que faire ? L'horizon était noir et la tempête proche. L'État vint au secours de la ville ; il envoya deux transports pour rapatrier aux États les pauvres désillusionnés, les quelques caractères dangereux qui auraient pu troubler la paix et tranquillité des Nomains. Puis ce fut l'hiver, la mer se ferma : Nome rentra dans le silence. On parla bien encore de quelques procès, mais fatigués, messieurs du palais voulaient enfin jouir d'un repos bien mérité... L'hiver se passa en bals, fêtes ; histoire de passer le temps, et d'attendre le retour de l'astre tant désiré. Durant cet hiver, des tempêtes épouvantables, durant lesquelles un de nos Pères, le P. Tréca, allant de St-Michel à Nome, fut presque gelé. Bref on vécut, pas confortablement peut être, mais on vécut, prêt à de nouvelles luttes pour l'été de 1901.

Actuellement la ville est plus calme, et cet hiver a été vraiment des plus tranquilles ; nombre de familles se sont établies ici, mais tous vous jurent leurs grands dieux, que c'est leur dernier hiver en cette contrée, qu'ils sont prêts à partir, à ne plus jamais remettre les pieds dans cet affreux pays ! Bast ! l'année prochaine, ils ne partiront pas et d'autres viendront qui feront les mêmes serments, aussi bien tenus : serments d'Alaska, dit-on, ne valent pas cher, ça ne tient pas ! Et ces serments de retour sont vrais serments Alaskiens.

Nome est une ville où l'on trouve toutes les nationalités, depuis l'Américain, jusqu'au Français inclusivement ; il y a même des Esquimaux ! Ces derniers feraient aussi bien de se tenir à l'écart ; la vie de ville leur est désastreuse ! Quant à nos Français, je vous assure qu'ils ne m'ont jamais donné de fil à retordre au confessionnal ; c'est une place que l'on évite consciencieusement. Il en est de bons certainement parmi eux, mais on les compte. Nous avons même de « pons bédits Chuifs » qui font ici un

« bon bedit gommerce ». Celui que je connais a conservé son léger accent ; quant à son nez, il est de race. Et comme un jour, j'admirais son bon teint, il me déclara que le Talmud n'était pas du tout contraire au vin, parce que « *bonum vinum lætificat* ». *Vinum* peut-être, mais le whisky, j'en doute ; mais n'entrons pas dans les détails. — La ville s'étend sur deux à trois milles, sans aucune profondeur. Derrière elle, la « *tundra* », vaste plaine blanche et unie pour le moment, verte, humide, vrai marécage en été, coupée par de nombreux petits ruisseaux appelés « *creeks* », aurifères ou non, mais tous plus ou moins travaillés, plus ou moins à sec aussi durant l'été. Puis au dernier plan, la montagne assez élevée mais sans aucun arbre : ce sont des montagnes aux sommets arrondis, aux pentes douces et s'étageant au-dessus de cette immense plaine. Jamais un arbre dans toute cette contrée : c'est la solitude, l'immensité devant laquelle l'homme se sent perdu. J'avoue que j'aime ce grand silence et cette neige qui vous fait si doux tapis aux pieds. Quand vous vous éloignez de Nome, vous voyez devant vous cette vaste tundra blanche et ce grand champ de glace que l'on nomme la mer de Berhing, et, au-dessus de Nome, vous voyez la flèche de notre église avec sa croix illuminée par neuf lampes électriques. Cette croix, ce phare, a déjà sauvé la vie à bien des mineurs surpris par la tourmente. On la voit de 20 milles. Les grandes Compagnies qui ont ici leurs magasins, paient pour l'entretien de la lumière. Car inutile de vous dire que nous avons la lumière électrique ici à Nome : nous ne serions pas en Amérique sans cela. Nous aurions même le télégraphe, si la mer ne s'était avisée de broyer le câble qui nous unit à St-Michel. J'espère que l'an prochain, nous aurons notre télégraphe par terre et complet entre Dawson et ici. D'où il s'ensuivra que, moyennant quelques dollars, nous pourrons recevoir communication de l'extérieur et savoir toutes les nouvelles : mais alors, l'Alaska ne sera plus l'Alaska.

Et maintenant, un mot sur l'état religieux. Cette année, nous avons bâti une belle église avec Résidence pour deux Pères, dans cette ville. Au printemps prochain, les Sœurs de la Providence viendront établir un hôpital ici. — Y a-t-il beaucoup de catholiques ? Oui, en assez grand nombre, mais en général ils ne nous accablent pas de travail. Ils viennent bien à la messe, mais se tiennent à prudente distance de ce qu'on appelle la « boîte », en certaines contrées. — Ils ont entendu à l'église de dures vérités : ils ont même écouté avec grande attention... mais, mais : « O Père, j'irai cette année aux États, et là, vous comprenez... » Parfait, mais en attendant... Enfin ils sont très aimables pour les Pères, prêts à les écouter, à leur envoyer des présents, autrement dit, ils sont polis, affables et aimants, c'est beaucoup, mais ce n'est pas tout. Heureusement il y a parmi eux de bien braves gens et des gens même pieux : mais on les compte !

Je ne puis rien vous dire des autres camps qui entourent Nome, nous ne

les avons pas visités : cela viendra, et alors je pourrai vous parler des environs de l'Alaska. Si jamais un Français vous demande des renseignements sur cette contrée, n'en donnez pas et dissuadez-le de venir. J'aimerais mieux aller en prison qu'aller à Nome, pour gagner quelques dollars. Nome est la dernière place du monde où devrait venir un Français ; à tous les points de vue, je ne puis guère et ne veux pas être plus explicite. A bon entendeur, salut !

Adieu, mon Révérend Père, ne m'oubliez pas au Saint Autel et demandez pour moi à tous vos Pères le secours de leurs prières.

R^æ V^æ inf. in X^{to} servus,

R. CAMILLE.

BRÉSIL.

1^o *Lettre du P. Louis Magouet, au P. Chappuis.*

St-Leopold, — Rio Grande do Sul, 15 janvier 1902.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

P. C.

POUR la première fois nous avons usé, cette année, au collège de la Conception, de notre droit de conférer le grade de bachelier ès-sciences et ès-lettres à nos élèves. Les examens se sont faits au collège, sous la présidence du docteur Prates, délégué du gouvernement, mais les Pères seuls examinaient. Nous n'avions que sept candidats, ils ont tous bien réussi et ont reçu, solennellement, le jour de la distribution des prix, leur diplôme et leur anneau.

Le baccalauréat donne accès à toutes les carrières, et même, pour presque toutes, on n'exige pas autant ; on ne requiert qu'un examen de maturité qui ne nécessite pas d'aussi longues études. Comme vous le savez, un bon nombre de nos Pères sont curés dans les colonies allemandes éparpillées dans tout cet État. Il y a ainsi une douzaine de résidences, avec deux ou trois Pères et un Frère dans chacune. Pour le moment, tous les curés sont ici, réunis en *Concile*, sous la présidence du R. P. Supérieur. Ils vont mettre en commun leur expérience particulière, manifester leurs difficultés, adopter une méthode uniforme, et aviser aux moyens de prendre soin aussi des Brésiliens qui, peu à peu, viennent se joindre à leurs ouailles. La Compagnie n'aime guère pour ses fils cette charge de curé, aussi prend-elle toutes les mesures, quand la nécessité l'oblige à l'accepter, pour que le jésuite, devenu Vigario, s'inspire toujours de l'Institut, et se fasse reconnaître partout comme légitime enfant de St-Ignace.

Il est curieux de voir arriver ici nos Pères des colonies ; presque tous doivent venir à cheval, ils ont à faire ainsi de longues trottés, souvent de huit heures et davantage, soit pendant la nuit, pour éviter la chaleur, ou bien en plein jour, sous un soleil de feu. Leur accoutrement est des plus bizarres : soutane retroussée dans la ceinture ; longues bottes armées d'éperons ; par-dessus la soutane, une espèce de châle qui couvre tout le corps et flotte au vent comme les burnous de nos spahis ; un chapeau à la Garibaldi ; il ne manque que les moustaches et vous auriez ce qui ne ressemblerait pas mal à un brigand calabrais, mais c'est un chevalier du Christ, c'est un de nos frères qui vient parmi nous jouir un peu de la vie de communauté.

En union de vos SS. SS.

R^{ae} V^{ae} servus et frater,

Louis MAGOUE, S. J.

2^o Lettre du R. P. Lombardi, recteur du Collège, au P. A. Belanger.

Collège St-Louis de Gonzague, Itù (État de St-Paul).

29 juin 1902.

... Notre collège est vaste et fort commode. Nous avons, cette année, 423 élèves, et j'ai reçu plus de 600 demandes. Le défaut de personnel m'empêche de recevoir plus d'élèves.

L'esprit de nos enfants est assez bon. Nous avons commencé à avoir des vocations religieuses : n'est-ce pas la meilleure marque pour juger de l'esprit d'un collège ?

Le gouvernement nous a accordé le plus grand privilège qu'il pût nous donner, c'est-à-dire l'*equiparatione* au *Gymnase national*. Nous pouvons ainsi faire passer les examens à nos élèves, dans le collège, et conférer les grades du baccalauréat, sans avoir à nous présenter devant les juges du gouvernement.

Il faut venir en Amérique, ou aller en Turquie, pour avoir la liberté vraie ! Voulez-vous une preuve des sympathies du gouvernement brésilien pour les Jésuites ? Nous venons de fêter notre aimable patron S. Louis de Gonzague. C'est une fête traditionnelle, solennelle, magnifique. Eh bien, nous avons reçu, dans cette occasion, chez nous deux ministres de l'État, les plus hauts fonctionnaires, plusieurs magistrats, etc., etc., et tous nous ont donné des gages bien frappants de sympathie et d'affection. Peut-être les *hosannas* préviennent les *Crucifige. Fiat !* Si nous tâchons de vous imiter dans la gloire, nous tâcherons plus tard de vous imiter dans la souffrance et dans la persécution !...

COLOMBIE.

(*Extrait d'une lettre du R. P. Muñoz, recteur du collège de St-Ignace, à Medellin.*)

LA Colombie fait partie de la province espagnole de Castille. Elle compte quatre collèges et une résidence.

Bogota, la capitale, a le *Collège de St-Barthélemy*. Les vastes bâtiments qu'il occupe furent construits et donnés à la Compagnie, en 1604, par l'archevêque Don Barthélemy Lobo Guerrero. D'où son nom. Lorsque la Compagnie fut expulsée des États espagnols par le roi Charles IV, le collège avec sa grande église, — l'une des plus belles de la Colombie, — fut remis aux autorités ecclésiastiques. Celles-ci le perdirent au profit de l'État, après l'Émancipation de la Colombie, vers 1820. La Compagnie fut rappelée en 1850, et on lui rendit une grande partie de l'ancien collège. Peu après, nouvelle expulsion, et rappel en 1858; une troisième expulsion survint encore, avec rappel des Pères, en 1885. Depuis lors nos Pères occupent les bâtiments de notre ancien collège, qui appartiennent cependant à l'État. L'an dernier, il y avait 540 élèves, dont la moitié sont pensionnaires. La communauté comptait 37 Pères et Frères.

Le *noviciat* et le *scolasticat* sont établis dans un vaste domaine, aux environs de Bogota, en pleine campagne. Il y a déjà quelques années que la Compagnie a acheté cette belle propriété, qui appartient, en fait, à quelques Pères des États-Unis, afin d'empêcher toute confiscation future. Là le climat est excellent, très propice aux poitrines faibles. Plusieurs jeunes gens, déjà bien atteints, ont pu se rétablir complètement en quelques mois.

L'État de Santander a pour capitale Bucaramango, où se trouve le *collège de St-Pierre Claver*, fondé depuis cinq ans. Comme le pays environnant est dévasté par la guerre civile, il a dû suspendre ses classes. Les constructions ne sont pas encore achevées.

Le *collège de St-Ignace*, à Medellin, fut ouvert en 1883, dans un vieil édifice élevé au début du XIX^e siècle par un Franciscain. Ce Père tenta de fonder un collège et un couvent de son ordre; mais la guerre de l'Indépendance l'empêcha d'aboutir. La maison passa aux mains du gouvernement, qui la loue aux Jésuites. Nous avons là 350 élèves.

A Carthagène, nous possédons la *résidence de St-Pierre Claver*, ouverte en 1896, par les Pères chassés de Panama. Elle occupe la vieille maison où vécut et mourut S. Pierre Claver. L'évêque nous a confié la charge de l'église de l'ancienne Compagnie. Elle est maintenant dédiée au grand apôtre des nègres.

Les Pères reçoivent de nombreuses requêtes pour de nouveaux établissements, et même des offres très avantageuses ; mais les Supérieurs se voient contraints de refuser, par suite du manque de sujets.

La mission ne compte que 150 membres, Pères, Scolastiques et Frères réunis.

CALIFORNIE.

IL y a, à San Francisco, six mille Dalmates au moins, tous catholiques. Le prêtre qui s'était dévoué à eux tout entier, est mort il y a quelque temps, et depuis les pauvres Dalmates se sont trouvés bien abandonnés. L'archevêque a demandé pour eux un prêtre aux Dominicains, puis aux Franciscains, et n'a pu rien obtenir. Alors il pria nos Pères de s'occuper de ces braves gens, jusqu'à ce qu'il fût en mesure de leur organiser une paroisse spéciale, avec une église et une école.

Le P. Provincial s'adressa à la Province de Venise, qui envoya un missionnaire de grande expérience, le P. Bontemps. Arrivé à San Francisco, le 6 janvier 1902, le Père se mit aussitôt à l'œuvre. La chapelle des élèves, à notre collège, qui peut contenir plus de 800 personnes, a été mise à la disposition des Dalmates, le samedi soir, pour les confessions et le dimanche à l'heure de la dernière messe. Le P. Bontemps est déjà surchargé de ministère et fait beaucoup de bien parmi ces excellents catholiques.

Note sur la longévité dans la Compagnie.

D'après les travaux minutieux du P. Vivier et du P. Sykes, on arrive aux résultats suivants :

Pour les 8826 religieux qui sont morts dans la Compagnie, depuis sa restauration en 1814 jusqu'en 1896, la moyenne de longévité a été de 51 ans et deux mois.

Pour l'année 1899, la moyenne est montée à 57,17 ; elle a encore monté en 1900, pour atteindre 57,75.

Depuis cette époque, il semble que la moyenne a encore subi une hausse notable.

(*D'après les « Lettres de Woodstock. »*)



NÉCROLOGIE.

Le Père Louis Sarriot (1819-1901).

LE Père Louis Sarriot naquit, le 25 mai 1818, à Bazainville, toute petite paroisse du diocèse de Versailles, au canton de Houdan. Il était l'aîné de quatre enfants. Son père, instituteur de l'école mixte, fidèle royaliste, ardent catholique, eut quelque peu à lutter, et même à souffrir, lors des persécutions administratives qui précédèrent et suivirent la révolution de 1830. Déjà sa famille avait donné un jésuite à la Compagnie, le Père Étienne Dumouchel (1773-1840), bon mathématicien, ancien élève de l'école polytechnique, puis Père de la Foi, professeur à Saint-Acheul, directeur de l'observatoire au collège Romain, et maître du célèbre Père de Vico.

Ce fut vers le temps de sa première communion, peut-être même un peu auparavant, que naquirent en lui ses premières idées de vocation religieuse ; « J'avais onze ans .. racontait-il. A cette époque, la Compagnie était persécutée et c'est ainsi que j'en entendis parler pour la première fois. Mon père lisait les journaux, et, un jour, à la table de famille, comme on parlait des jésuites, chassés de Paris, plus ou moins poursuivis et errants dans les environs (juillet 1830) je fus séduit par cette persécution et je déclarai tout haut : « Eh bien, moi, quand je serai grand je me ferai jésuite, pour souffrir pour le bon Dieu. » Depuis lors quoique je ne comprisse pas trop ce que c'était, cette idée est restée solidement, et revenait de temps en temps. » Le Père ajoutait : « ... Bien que j'aie fait des sottises tout comme les autres. »

C'était au petit séminaire de Versailles : « Tout comme les autres », il était un peu gamin, espiègle, taquin, tapageur, » défauts d'enfant, qui au souffle de la grâce, se transformeront en gaité, et en inépuisable bonne humeur.

Du petit séminaire, il passa à Saint-Sulpice (Issy) où il resta deux ans (1837-39). L'évêque de Versailles, Mgr Bardènes, aimait à y envoyer quelques-uns de ses meilleurs sujets. C'était l'époque où le vénérable P. Libermann faisait du séminaire son premier champ d'apostolat. Son biographe a raconté comment ce juif converti travaillait à renouveler l'esprit surnaturel parmi ses confrères. Aidé et soutenu par l'un des directeurs, M. Pinault, il avait organisé une sorte d'association entre les plus fervents. Il groupait autour de lui ce qu'il appelait ses *bandes* de zéloteurs qu'il animait de son esprit, et qui allaient ensuite, par leurs conversations et leur exemple, faire un peu de bien aux autres et même aux plus récalcitrants. Il recrutait même déjà, — sans trop s'en douter, — les missionnaires futurs de la Congrégation qu'il devait fonder.

Jusqu'à quel point l'abbé Sarriot subit-il l'influence de Liberman ? Nous ne savons. Il fut, paraît-il, l'objet de pieuses instances : « J'ai su depuis, disait-il, qu'on avait fait une neuvaine pour m'avoir. » Mais son cœur était ailleurs. L'abbé Pinault, qui le dirigeait, homme clairvoyant et zélé en matière de vocation religieuse, le soutenait dans ses aspirations à la Compagnie, et l'aidait à marcher malgré l'opposition du supérieur et de l'évêque de Versailles.

Tout à coup, le 12 janvier 1839, lui arriva la nouvelle de la mort subite de sa sœur, un peu plus jeune que lui, et qu'il aimait tendrement. Le coup fut rude : mais c'était un coup de la grâce, et qui décida de sa vocation.

Il écrivit alors à ses parents, leur proposant de faire lui-même les frais de sa croix funéraire. Il commandait qu'on y gravât ces mots : « *Domini ego sum* ». « Je suis à Dieu. » Puis, il expliquait que c'était là pour lui le mot de l'avenir, qu'il voulait être à Dieu, qu'il était résolu à se faire religieux.

La petite croix de fer, très modeste, fut forgée par un oncle maréchal. On la voit encore, avec son inscription rouillée, dans le nouveau cimetière où elle a été transportée.

Sa décision était donc prise. En vain on essaya au séminaire de le faire revenir ; son directeur le soutenait envers et contre tous. Il y eut même une scène très vive avec l'évêque de Versailles, Mgr Blancard de Bailleul. Mais comment hésiter encore ! La Compagnie était menacée, persécutée : c'était le bon moment pour y entrer.

Le cœur très tendre et très aimant du jeune homme eut un dernier assaut à subir, quand il fallut quitter la maison paternelle : « Ma mère tenta un dernier effort pour me retenir ; il y eut là un vrai brisement. Je m'arrachai à son étreinte, et, me jetant contre la fenêtre, la tête dans les mains, je sentis mon cœur se briser. Mais je sortis, sans me retourner, en disant : « Allons ! pour Dieu ! »

Le 9 septembre 1839, commençait pour lui la vie religieuse à Saint-Acheul. Ses parents étaient trop chrétiens pour ne pas accepter, avec tous ses brisements, cette gloire de donner leur fils à la Compagnie. Quand vint pour le novice le moment de tirer au sort, le père était tout décidé à s'engager, s'il le fallait, pour assurer la vocation du novice ; dût-il abandonner pour un temps sa femme et ses deux petits garçons. Heureusement, l'évêque intervint et inscrivit le Frère comme séminariste.

Il prit donc la diligence qui devait l'emmenner à Amiens. Il aimait à raconter, pour encourager les âmes impressionnables, que, pendant le voyage, la conversation narquoise d'un fournisseur de Saint-Acheul faillit le décourager et le faire reculer. Il disait encore qu'à la fin de sa retraite de probation, ayant remis son élection au Père Maître, comme on lui avait dit qu'on lui rapporterait la réponse le lendemain à telle heure, à l'issue de tel exercice, — le lendemain, il attendait avec une anxiété fiévreuse. L'imagi-

nation s'exaltant, il crut que l'heure était passée, qu'on ne voulait pas de lui, qu'il allait être renvoyé, que, du reste, il n'oserait jamais se laisser introduire au milieu de tous ces jeunes gens. Bref, il s'enfuit, et se cacha dans le coin le plus reculé du jardin. Le Père Maître trouvant la chambre vide, fit appeler, chercher... et tout s'expliqua.

Il entra au noviciat avec je ne sais quelle ambition un peu trop naturelle. Il voulait se signaler et être quelque chose dans la Compagnie. Survint la grande retraite (nov. 1839). Dans une des contemplations sur Nazareth, il lui fut comme révélé que Dieu voulait de lui une vie tout ignorée, toute cachée en lui. « Et c'est, disait-il, ce qui est toujours revenu dans chacune de mes retraites, avec, chaque fois, lumière et compréhension plus profonde. Quand je suis allé dire cela au P. Maître (P. Rubillon), il me regarda longuement et paternellement, en me disant : « Allons ! comme cela vous êtes sauvé. » La vie cachée, le F. Sarriot avait trouvé le mot qui devait résumer toute son existence et le cachet de sa perfection.

La vie de noviciat, à Saint-Acheul, était bien retirée alors, et bien solitaire. A peine si l'on osait mettre le pied dehors. On prenait ses congés dans la cour de l'ancienne abbaye au milieu des poules. Quand on voulait sortir dans la campagne, on partait avant le jour, dès trois et quatre heures du matin. Peu d'expériences, point de pèlerinages.

En automne 1840, le F. Sarriot, avec six ou sept autres, partit pour Laval, où l'on fondait un nouveau noviciat. La route passait à moins d'un kilomètre de Bazainville. De la diligence il pouvait distinguer et compter toutes les maisons du bourg. Tout à coup, une roue s'embourbe au carrefour du chemin qui menait à la maison paternelle. Dans l'auberge, où les compagnons attendaient, le Frère reconnaissait tous les visages. Lui, ne fut pas reconnu.

Pendant qu'on réparait l'accident, il eût pu courir à la maison. Mais il se défiait sans doute de lui-même ; il gardait le souvenir de la scène douloureuse de son départ : il ne voulut pas la renouveler, et, offrant ce sacrifice à Dieu, il passa.

Saint-Michel de Laval était alors une espèce de petit village, formé des maisons des anciens chanoines, chacune avec son jardinet et groupées autour de la vieille collégiale. C'est là que le F. Sarriot acheva son noviciat.

A la fin de 1841, il fut envoyé à Brugelette, pour sa philosophie ; c'était un voyage de deux jours et de deux nuits ; il le fit sous une pluie battante et arriva transi. Le jour de Noël il prononçait ses premiers vœux à la Messe de Minuit.

Depuis lors l'histoire du vénéré Père ne serait guère que l'histoire de ses *Status* : professeur de 6^e et juvéniste à Brugelette, professeur de troisième au collège de Liège ; puis philosophie encore à Brugelette et théologie à Laval. Le samedi 21 septembre 1850, il reçoit, dans l'église de Saint-Michel, l'ordination sacerdotale des mains de Mgr Bouvier, du

Mans, en même temps que les Pères Olivaint et Caubert. Puis, pendant deux ans, il professe la philosophie à Brugelette, où il a le P. Théodore de Régnon pour élève. En 1853-54, il fait son troisième an à Liesse, sous le P. Fouillot, et, l'année suivante, ses Grands Vœux à Vannes, où il est professeur de philosophie. Pendant deux ans, il enseigne la philosophie au Scolasticat de Laval, puis après avoir fait une apparition à Sainte-Geneviève, il est deux ans encore professeur de philosophie à Vaugirard. Envoyé *socius* du Maître des novices à Amiens, il y gagne une goutte sciatique compliquée d'une maladie d'yeux. Suivent deux années d'impuissance à Laval pendant lesquelles il vit presque constamment dans une chambre noire, sans vie active, presque sans vie commune. C'est au sortir de cette rude épreuve qu'il reçoit de la Providence la fonction qu'il ne quittera plus jusqu'à sa mort, celle de Père Spirituel. En 1862, il l'est deux ans à Poitiers : là, il a souvent l'occasion de prêcher et de confesser au Carmel de cette ville et à celui de Niort ; il y entre en relation avec plusieurs âmes privilégiées, et, plus d'une fois dans la suite, leur Supérieur, Mgr Gay, le fera revenir pour les faire profiter de sa direction. En 1864, on l'envoie, toujours avec les mêmes fonctions, à la rue des Postes ; là encore, sur la recommandation de Mgr Gay, il est appelé dans les Carmels de Paris. C'est là que la guerre vint le surprendre. Il eût bien voulu ne pas quitter son supérieur, le P. Ducoudray : mais des ordres du Père Provincial, et les besoins urgents de l'école, le contraignirent à des allées et venues sans fin. En décembre, à Poitiers, il eut l'occasion de soutenir et d'encourager dans ses angoisses Madame de Sonis, réfugiée auprès de sa belle-sœur la Carmélite, et restée depuis longtemps sans nouvelles du Général. En février 1871 il était de retour à Paris ; le Père Alexis Clerc faisait, auprès de lui, sa dernière retraite annuelle et se préparait à ses Grands Vœux (19 mars). Puis, il fallut repartir.

L'année 1871-72 le retrouve Père Spirituel à Poitiers. Enfin, le *Status* de 1872 l'envoie à Laval, qu'il ne quittera plus pendant vingt-neuf ans. Le seul épisode de cette longue période sera l'expulsion de 1880. Avant comme après, le Père sera exclusivement confesseur et directeur.

Des retraites, çà et là, spécialement dans les Carmels, seront à peu près les seules distractions de sa vie, de plus en plus cachée en Dieu.

Père Spirituel des Scolastiques, il sera pour eux l'homme de bon conseil, aux directions mesurées et sages, énergiques et consolantes. Un seul mot résumera son action : il était souverainement encourageant. Sa spécialité, si l'on peut ainsi parler, c'était l'assistance des mourants : on s'en allait avec calme et joie devant le bon Dieu, quand on avait près de soi, ce bon Père Spirituel aux paroles si douces et pénétrantes. Point orateur, un peu timide même à parler en public, il lui fallait donner à intervalles réglés, des conférences spirituelles aux philosophes et aux théologiens.

C'était des morceaux, très étudiés, très dogmatiques, très fondés en théologie, et s'appuyant sur une connaissance approfondie de l'Institut, mais très simples de forme.

L'impression laissée par lui sur tous ceux qui le connurent alors dans toute la force de son expérience et de son action, était ineffaçable. On le vit bien, lorsqu'en septembre 1889, on célébra à Saint-Michel sa cinquantième de Compagnie. De tous les côtés, de toutes les provinces d'Europe, de celles d'Amérique et des Missions lointaines affluèrent les témoignages de reconnaissance et de sympathie filiale.

Cet apostolat de confiance, et tout intime, prit fin aux expulsions de 1880.

C'est le Père Sarriot qui dit la dernière messe dans l'église du Scolasticat. A peine achevait-il, que l'expulsion commençait. Le Père s'installe d'abord dans une maison voisine, pour être à portée d'un Frère scolastique, laissé mourant à Saint-Michel avec son infirmier. Quinze jours après, le Frère étant mort, le Père Sarriot alla prendre logis chez une bienfaitrice où un autre Père l'attendait. De là, il rayonnait aux environs, allant porter aux dispersés ses encouragements et aussi quelques secours, car la pauvreté était grande.

Un témoin raconte : « Le Père, ayant une barrette, la donna au premier Père de passage. Le lendemain un visiteur, ennuyé de voir le Père nu-tête au soleil, envoyait une autre barrette ; elle prit le même chemin que la première. Je crois que vingt-trois ou vingt-quatre furent ainsi dispersées de tous côtés ».

Autrefois, il y avait affluence à Saint-Michel, autour de son confessionnal dans la chapelle Saint-Alphonse : on lui offrit la chapelle de l'Orphelinat, et jusqu'en 1896, il y vint toutes ses après-midi, les dimanches, mercredis, jeudis, vendredis et samedis. Les lundis et mardis étaient réservés aux malades. En même temps, il s'occupait des pénitentes de la Miséricorde.

Vers cette époque, il y avait à Saint-Joseph des Champs une de ces pauvres filles, affligée d'un si affreux cancer à la bouche, qu'aucun prêtre ne se souciait de lui donner la communion.

Le Père obtint la permission, pendant deux ans, d'aller fréquemment lui porter Notre-Seigneur ; et elle mourut au milieu d'atroces douleurs, mais consolée et en chantant.

Dans la sphère assez limitée où Dieu mit sa vie, le P. Sarriot fut un directeur très apprécié et très aimé. Combien d'âmes pour lesquelles il était l'oracle. Un jeune prêtre qu'il avait dirigé, — mort aujourd'hui, — disait : « Le Père voit... » Il voyait en effet, et parfois si vite, et si loin, que facilement certaines eussent cru à je ne sais quel don de seconde vue. A une pénitente de la veille, qu'il connaissait à peine, et qui s'accusait de difficultés à obéir, il disait en accentuant : « Après tant de lumières

reçues vous devriez être plus généreuse. » Les lumières existaient, mais jamais on ne lui en avait fait confiance. Une autre fois, il lui disait sans préambule : « Remerciez le Seigneur des grâces qu'il vous envoie et de ce qu'il vous fait comprendre que lui seul est tout. Soyez fidèle, et n'ayez pas peur de ce que le démon essaie de vous troubler. » Or justement on allait l'interroger sur certaines craintes d'illusion : la réponse avait prévenu la question.

— « Je vais aller prendre des vacances, lui disait-on. — Oui, si vous le pouvez, dit le Père. — Mais rien ne m'arrête. — Le Père réfléchit : Allons, s'il le faut absolument, partez. » — Deux jours après une épidémie s'élevait dans la maison, et il fallait rester.

On nous raconte encore : « Il y avait dans les classes une employée extrêmement intelligente et fine, mais qui prenait un ascendant déplorable. Le renvoi était difficile, la situation tendue se prolongeait outre mesure. Un jour, à la Supérieure qui se plaignait, le Père dit avec une énergie qui surprit : « Il faut que cela finisse. Je ne veux pas que cette personne mette le trouble parmi mes chères filles. Allons, prenez patience : Dieu va tout arranger. Et comme je répliquais que j'aimais encore mieux souffrir que d'être cause du départ de cette personne, le Père me répéta : « soyez bien tranquille, c'est le bon Dieu qui arrangera tout ». Huit jours après, une faute de cette employée entraînait pour elle une humiliation telle, qu'il lui fallut partir.

Sans attacher à ces paroles plus d'importance qu'elles ne méritent, le seul fait de les avoir notées, et de n'y avoir pas vu de simples coïncidences curieuses, montre en quelle vénération le Père était auprès de ceux qui lui confiaient leur conscience.

Il y allait du reste avec une bonhomie qui charmait. Il aimait les comparaisons familières, à la saint François de Sales, — celle-ci par exemple, qui n'était pas de lui, à propos du trop d'attention aux fautes de fragilité : « Quand on plume une volaille, et qu'on a fini d'enlever toutes les grosses plumes, on ne va pas s'amuser à arracher brin à brin tout le duvet, ce serait déchirer la peau et perdre son temps. Savez-vous ce qu'on fait de la volaille ? On la flambe. Flambez une imperfection au feu de l'amour. »

Parfois c'était pour rabattre l'amour-propre, qu'il usait de ces similitudes. A une personne ardente, qui était toute fière d'avoir eu un entretien pour exposer l'état de son âme, il disait en la congédiant : « Allons ! consommez-vous comme une chandelle. »

Son effacement était absolu devant l'action divine. « J'ai été un poteau indicateur », disait-il. Il n'avait point de spiritualité propre, point de spécialité en matière de direction. Tout le monde s'adressait à lui avec une égale confiance, prêtres séculiers et religieux, laïques de toute catégorie, femmes du monde et domestiques, âmes favorisées de dons spéciaux, jeunes gens ;

tout le monde savait le chemin de son confessionnal ou de sa chambre.

On sentait en lui l'homme de Dieu, mais bien délicat, d'esprit large, prêt à écouter, faisant effort pour entrer dans l'âme. Surtout on sentait l'homme détaché, sachant admirablement unir ces deux choses : beaucoup de cœur et beaucoup de réserve ; se laissant aimer pour mener à Dieu, mais se retirant impitoyablement, dès que la nature se montrait, cherchant à se faire oublier, et y réussissant pour ne laisser que Dieu en vue.

Une de ses pénitentes écrivait après sa mort :

« Ne vous étonnez pas que nous supportions avec résignation la perte que nous avons faite, et surtout, ne nous en faites pas un mérite : nous ne serions pas les enfants du vénéré Père, si nous n'avions appris de lui à croire en l'amour providentiel du bon Dieu et à nous y abandonner. »

Du reste, poussant fort à la mort intime du moi, si fort que plus d'un lui échappa, crainte d'être mené trop loin, et on lui écrivait : « Les âmes qui vous quittent sont plus à plaindre qu'à blâmer... Il faut un tel dépouillement pour vous rester fidèle ! » — Un autre disait : « Je m'en vais prier Dieu pour que l'un de nous deux meure. » — Et encore : « Si je n'avais agi par un vrai motif de foi et d'obéissance, je l'aurais quitté vingt fois pour une ».

A mesure que les années s'accumulaient, sa vie devenait de plus en plus cachée et anéantie, sans rien perdre, au contraire, de sa fécondité surnaturelle. Il donnait dans certaines communautés, à Laval et ailleurs, des instructions et des retraites, toujours ayant le même caractère de simplicité substantielle. Surtout il était l'homme des directions suivies et approfondies. La reconstitution lente de la maison Saint-Michel lui permit de rouvrir son confessionnal dans son ancienne chapelle de Saint-Alphonse.

Cependant l'âge venait avec les infirmités et les impuissances. Dès 1888 les voyages avaient cessé. L'année suivante on avait célébré sa cinquante de Compagnie. En septembre 1899, on eût voulu fêter la soixantaine ; pour être plus seul avec Dieu, il désira se mettre en retraite. Puis, les confessions diminuèrent : l'ouïe devenait dure ; la taille se courbait de plus en plus ; la marche devenait difficile, la vue s'obscurcissait. L'intelligence pourtant gardait toute sa lucidité, et le bon sens toute sa fraîcheur ; mais il devenait malaisé de se faire entendre et de saisir la réponse. Aussi, peu à peu le nombre de ses pénitents diminuait ; et la vie du vénéré Père s'enfonçait dans l'ombre et l'oubli des hommes.

Malgré son état de santé, les restes d'influenza compliquant la faiblesse de l'âge, il ne retranchait rien à la vie commune, et ne manquait aucun exercice. Il avait l'horreur des exceptions : on eût voulu demander pour lui, à cause de ses pauvres yeux, la permission de dire la messe *de Beata* ; il s'y refusa.

Depuis quelque temps cependant, le déclin se faisait plus visible : une

attaque du côté du cœur était à craindre. On était au mois de février 1901. Le 14 eurent lieu ses dernières confessions en ville ; le 15, ses dernières à la chapelle Saint-Alphonse ; le 18, sa dernière messe ; il continuait cependant à confesser dans sa chambre. Il avait fallu suspendre toute vie commune. Le 3 mars à midi, il confessait encore. Vers deux heures, on entre dans sa chambre : il était étendu à terre sans mouvement. Il était mort sur la brèche, vaillamment mais obscurément, comme il avait vécu.

Quelques jours après paraissait dans un journal de la localité la note suivante :

« Hier matin, à neuf heures, ont été célébrées, en l'église paroissiale de Saint-Vénérand, les funérailles du R. P. Louis Sarriot, prêtre profès de la Compagnie de Jésus, endormi dans le Seigneur à quatre-vingt-deux ans d'âge, dont soixante-deux de profession religieuse. Cette existence, en très grande partie, se dépensa à Laval, et réalisa l'idéal de saint François de Sales qui aimait tant à répéter que le bien ne fait pas de bruit, et que le bruit ne fait pas de bien. Le R. P. Sarriot vécut vraiment au confessionnal. Si, à certains jours, on le rencontrait, toujours aux mêmes heures, dans les rues de notre ville, c'est qu'il se rendait chez les malades ou dans les communautés. A partir de 1880, il adopta la chapelle de l'Orphelinat de la rue d'Avénières ; ses pénitents étaient sûrs de l'y rencontrer. Peu à peu sa démarche s'alourdit, il gravissait de plus en plus péniblement la rude montée ; il n'accepta une voiture que quand ses jambes lui refusèrent leur service. Plus tard, il remplit son ministère dans sa chambre ou dans la petite mais très pieuse chapelle de Saint-Alphonse Rodriguez, à Saint-Michel. On compterait à Laval les familles chrétiennes dont il n'ait pas dirigé un des membres. Le matin de sa mort, il entendit plusieurs confessions.

« Hier, tant d'âmes qu'il avait si bien servies sont venues prier pour la sienne. Celles qu'il avait envoyées déjà là-haut lui payaient aussi leur tribut. C'était la vraie Communion des Saints. Ces funérailles respiraient une odeur de vie. Mais comme ici-bas la lutte est de chaque jour et de chaque heure, des délégués de toutes les familles religieuses, un nombreux clergé, les Pères du Collège de l'Immaculée-Conception, le supérieur et un professeur du Grand Séminaire, douze chanoines titulaires, prébendés ou honoraires en habit de chœur, et un représentant de l'Évêché, entouraient les frères du R. P. Sarriot pour affirmer la solidarité plus intime que jamais qui unit les séculiers et les réguliers.

« Autour du cercueil se tenaient les vieillards des Petites-Sœurs des Pauvres ; plus loin, les petites filles de l'Orphelinat ; plus loin encore, la foule des fidèles en deuil. Dans une même et unanime prière, tous demandaient et le repos éternel pour l'âme partie du corps qui était couché sur le corbillard des pauvres, et la paix dans le temps avec la liberté, pour ceux qui, comme

le P. Sarriot, étrangers à toutes les compétitions des partis, passent, comme lui aussi, toute leur vie à absoudre.

Le Père Ferdinand Gilbert.

1846-1902.

FERDINAND Gilbert naquit à Bréhal, département de la Manche, le 17 septembre 1846, fête des Stigmates de S. François, date providentiellement choisie, semble-t-il, pour le début d'une vie que devait marquer si profondément le sceau de la croix, acceptée dans la patience et dans l'amour.

Après d'excellentes études au petit séminaire de Mortain et la conquête du baccalauréat ès lettres, Ferdinand entra au grand séminaire de Coutances, où il étudia un an la philosophie, deux ans la théologie.

Chose singulière, ses succès furent médiocres, si nous en croyons une note qui semble d'ailleurs avoir été inspirée par lui. Or, de cet insigne calomniateur de lui-même, il ne faut admettre qu'avec une extrême réserve ce genre de témoignage. Au surplus, cet insuccès relatif est expliqué comme il suit : choisi comme infirmier du séminaire, l'abbé Gilbert se dépensa au service de ses chers malades, au point de négliger ses études scolastiques pour lesquelles il avait cependant, dès lors, un goût très vif. Nul de ceux qui l'ont vu plus tard au chevet de ses frères souffrants, ne s'étonnera que, dans ce cœur si tendre, la passion de la charité ait fait tort à l'attrait du travail.

Le 6 octobre 1869, le séminariste, déjà diacre, entra au noviciat d'Angers, où il eut comme Maître des novices les PP. Fréchon et Joseph Pittar. C'est là qu'il prononça ses premiers vœux deux ans plus tard, avant de se rendre à Laval pour reprendre *ab ovo* sa philosophie. Il semble, en effet, qu'on ait admis l'insuffisance de ses études antérieures, puisque, par un privilège bien rare à cette époque, on lui accorda trois années de philosophie en dépit de celle qu'il avait déjà faite au séminaire.

Mais pour le coup, son esprit se révéla avec ses qualités maîtresses de netteté, de vigueur, de lucidité merveilleuse. Aussi, lui confia-t-on la défense d'un Grand Acte, un des derniers qui ait eu lieu dans notre Province. Voici, à ce sujet, l'appréciation d'un professeur témoin de cette argumentation :

« Le Grand Acte par lequel le P. Gilbert couronna ses études de philosophie, a été la joute philosophique la plus remarquable à laquelle il m'ait été donné d'assister dans ma longue carrière. Lucidité de l'exposition, force des preuves et surtout, dans la discussion même, une précision, une vigueur, que rien ne pouvait affaiblir.

« Reprise par lui, l'objection devenait souvent plus claire ; et, toujours, la réponse était là, nette, rapide, victorieuse. Depuis cette époque, j'ai toujours trouvé dans sa parole cette clarté, cette sûreté de doctrine qui faisait de lui un admirable professeur. »

D'après d'autres renseignements, « tout le monde fut ravi, et les professeurs pensaient que cet Acte de philosophie dépassait tout ce qu'ils avaient vu en ce genre. »

L'auteur de ce dernier témoignage, qui fut un an en philosophie en même temps que le F. Gilbert, ajoute :

« Inutile de parler de la modestie du défendant ; il suffit de l'avoir connu. Il était déjà (à cette époque) d'une maturité parfaite ; plein en même temps de simplicité et de charité. Jamais il ne parlait de lui-même et de ce qui le concernait. Il était d'une fidélité parfaite à l'observation des règles... c'était bien l'homme de la mortification continuelle, peut-être même allait-il trop loin dans cette voie. »

Le *Status* de 1874 l'envoya à Vannes enseigner la littérature aux philosophes de seconde année ; en 1875 un professorat plus humble, celui de la classe de cinquième, lui fut assigné. Enfin, — et pour le coup, c'était sa voie, — le F. Gilbert fut nommé, en 1876, professeur de philosophie dans le même collège... Lui-même, en une de ses rares heures d'épanchement, a raconté à un de ses inférieurs que, de cette époque, datait l'effondrement de sa santé. Le nouveau professeur fut accueilli, paraît-il, avec quelque méfiance, à raison même des modestes fonctions remplies l'année précédente. Il dut donc emporter d'assaut la confiance de ses nouveaux élèves. De plus, le brillant défenseur de Laval était mieux armé de science scolastique que de philosophie moderne. Il devait lire beaucoup, travailler d'arrache-pied et nous savons assez de quels excès était capable cet homme du devoir : inflexible, lorsqu'il estimait sa conscience en jeu. — Le succès fut complet : d'après un contemporain. « Pères et élèves l'avaient en grande estime au point de vue de la science et de la vertu religieuse ». — Mais sa santé fut immédiatement perdue.

Vertiges d'estomac, faiblesse désolante de la vue interdisant presque entièrement la lecture, défaillance générale, tel fut le commencement de ce long martyre que le Frère Gilbert devait supporter jusqu'à la fin.

1878 le ramena à Laval pour compléter ses études de théologie, qu'il termina à Jersey en 1881. A peine eut-il passé ses points, on recourut à lui pour remplir les fonctions de Préfet de Santé, ce qui dut le combler de joie. La fièvre muqueuse s'étant déclarée, le Père se dévoua avec un entrain, une ardeur de charité dont se souviennent encore ceux qui habitaient la maison à cette époque.

Au *Status* de 1881, il devint ministre d'une petite communauté dispersée établie à Janvry. Là se trouvait un minuscule collège, quelques Scolastiques

fatigués auxquels le Père enseignait la philosophie, une paroisse gérée par l'un des Nôtres. Sur ce théâtre bien restreint, les difficultés ne manquèrent pas, mais le jeune Supérieur trouva moyen de leur faire face et d'acquérir une heureuse influence sur les personnes du voisinage. Toutefois, là n'était pas sa place et le mauvais état de sa santé lui avait seul fait assigner cette sorte de villégiature.

En 1884, il fut rappelé à Jersey pour enseigner la philosophie ; il ne devait plus désormais quitter le Scolasticat que pour faire, en 1887-1888, son troisième an de probation.

Dans ses nouvelles fonctions, le P. Gilbert montra, à un haut degré, les qualités de vrai professeur. Malgré sa fatigue habituelle, sa voix forte, lente, un peu lourde, martelait sa doctrine avec une conviction si absolue qu'il en passait quelque chose dans l'âme de l'auditeur. Au cercle surtout, il était admirable, quand il reprenait l'objection pour la pulvériser, ou bien lorsque d'un mot bref et lumineux il remettait dans la bonne voie un défenseur éperdu au milieu des écueils suscités par un malin adversaire. Cette clarté l'empêchait-elle d'être profond ? Sans doute, si profond veut dire obscur ; non dans le cas contraire. Le F. Tricard, le plus solide et le plus brillant peut-être de ses élèves, comparait un jour son maître « Doctor limpidus » comme il le nommait, à un beau lac dont « la limpidité cache la profondeur ».

Tel fut le professeur en public. Quant à l'accueil qu'on recevait de lui en particulier, en voici un tableau tracé par un de ses disciples, plus tard son collègue :

« Dans sa chambre, on le trouvait réfugié dans un coin, enveloppé contre le froid, car il ne voulait pas faire de feu et dans l'obscurité presque. Satisfaisant toujours l'esprit par la lucidité ou au moins la prudence de ses réponses (peut-être parfois trop de prudence), il édifiait par la délicatesse de son accueil, voulant toujours se lever pour reconduire ses visiteurs et faisait enfin deviner la charité de son cœur, plus qu'il n'en faisait sentir l'affection ; il se tint, je crois, toujours spécialement en garde de ce côté. »

C'est que chez le P. Gilbert, le Religieux n'était pas moins consommé que le Professeur. « J'ai connu, j'ai vu chez les Nôtres de grandes vertus, écrit un des témoins cités plus haut, sous bien des rapports, je n'en ai point vu de supérieures à celles du P. Gilbert. »

Le 3^e an, un troisième an bien rempli, lui aussi, de souffrances physiques, vint parfaire l'œuvre de formation. Le 2 février 1889, le Père faisait sa profession, et au *Status* de septembre, il était nommé Recteur du Scolasticat.

Cette nomination fut pour lui un coup de foudre, et, on peut le dire, la grande épreuve de sa vie religieuse.

Écrasé par son humilité, il ne pouvait arriver à comprendre ce qui lui paraissait erreur évidente de la part des Supérieurs. Avouons tout de suite

qu'il y eut de l'excès en cela ; le nouveau Recteur se paralysa partiellement et diminua son action pour le bien, en se laissant trop aller à ses humbles sentiments. Durant plusieurs années, il ne fut guère question, dans ses allocutions à l'occasion du jour de l'an ou de sa fête, que de son indignité et du malheur d'une maison qui possédait pareil supérieur. Des Scolastiques qui avaient leur franc parler, s'efforcèrent, assez vivement parfois, de lui exposer les inconvénients de ces confessions périodiques. Le P. Gilbert comprit et cessa d'exprimer ses angoisses d'humilité ; mais celles-ci restèrent au fond du cœur, le crucifiant et même l'amoindrissant un peu.

Sa grande timidité vint encore ajouter à la gêne où le mettait sa soi-disant indignité. Comme longtemps après, un de ses anciens Scolastiques lui reprochait d'être venu si rarement en récréation avec les théologiens : « Oh ! mon Père, répondit-il d'un ton désolé, c'est que j'en avais affreusement peur ! »

Conséquence nécessaire : cette timidité, jointe d'ailleurs aux tendances très absolues de son esprit et à un vif sentiment de sa responsabilité le rendait presque dur dans ses exhortations aux Scolastiques.

Nous avons dit sans réticences, les déficits. On ne nous en croira que mieux sur les hautes qualités de celui qu'on nommait volontiers le saint Recteur. De fait, cette impression de sainteté s'imposait à ceux-là même que la sympathie n'attirait pas.

En dépit d'une santé toujours chancelante, le R. P. Gilbert était inflexiblement fidèle à tous les exercices de la communauté ; et s'il exigeait l'observation des règles, on peut dire qu'il les observait lui-même jusqu'à l'héroïsme.

Son accueil particulier et sa direction avaient toute la suavité qui faisaient parfois défaut à son action publique. La netteté de son esprit faisait de lui un remarquable directeur, et la timidité de son âme si humble, disparaissait entièrement, pour faire place à une douce fermeté qui dirigeait *suaviter et fortiter*.

Chose étrange, ce fut ce Recteur, toujours écrasé sous le poids de sa charge, qui réalisa à St-Louis les plus grands changements matériels. Il est vrai que c'est parce qu'il considérait la santé des Nôtres comme intéressée à ces améliorations ; et quand la charité parlait, le Père n'hésitait plus.

Ce fut lui qui loua une maison de campagne et y fit bâtir un réfectoire très simple mais très pratique. — Bientôt, il s'occupa d'ajouter une aile à St-Louis, afin de procurer aux Scolastiques des promenoirs qui manquaient totalement et quelques chambres supplémentaires. Le premier projet dressé par l'architecte consacrait tout le second étage à une magnifique bibliothèque éclairée par le haut. Le projet était séduisant, et les bibliothécaires, j'imagine, en tressaillaient d'aise. Mais cela n'assurait qu'un supplément de quelques chambres, toutes mal exposées. Le P. Gilbert fit refaire un autre plan et préféra diviser en trois la bibliothèque, pour assurer à ses chères

petites santés, comme il disait, de bonnes chambres en nombre suffisant.

A un autre point de vue, il rendit grand service à la maison, jusque-là trop dépourvue de clôture. Les murs furent surélevés là où cela était nécessaire et une porterie, dressée en bastion avancé, nous défendit contre l'invasion trop fréquente des « cars » d'excursionnistes, qui trouvaient piquant de commencer par les Jésuites leur visite aux curiosités de l'île.

Enfin, ce fut aussi sous son gouvernement et en partie sous son impulsion, que se construisit l'Observatoire Météorologique et la Tour, qui en forme la partie originale.

Nous avons dit que la plupart de ces améliorations furent inspirées au P. Gilbert par son grand souci de la santé de ses frères. — Et ici, nous touchons au trait le plus saillant peut-être de son cœur : son amour pour les malades.

« C'était surtout à leur égard, écrit un témoin, qu'il montrait la grandeur de sa charité. — Je me rappelle l'avoir vu, pendant des mois entiers, assister un jeune Frère qui ne pouvait souffrir d'autre compagnie que la sienne. Quelle patience et quelle bonté ! J'en étais dans la stupéfaction. »

Ajoutons qu'il y avait une autre raison à ce dévouement. Le Frère était atteint d'un genre de maladie extrêmement contagieuse et le saint Recteur voulait garder pour lui seul tous les dangers de contamination. — Je crois même qu'il passa, durant plusieurs semaines, toutes les nuits sur un matelas dans la chambre du mourant. A un autre Scolastique malade, le Père venait faire des lectures amusantes pour le distraire. Dans ce but, il ne reculait pas devant les scènes risibles et s'essayait à mettre le ton. Je ne pense pas qu'il y réussît, mais les efforts même d'un homme naturellement si grave, atteignaient le but et déridaient le patient. — Le trait n'est-il pas joli dans sa naïveté, et ne rappelle-t-il pas Ste Thérèse jouant du tambourin et des castagnettes pour réjouir ses sœurs ? On en trouverait d'autres dans la vie du P. Gilbert, mais il serait prématuré de les citer. Bornons-nous à dire que, dès qu'on parle de lui dans la communauté qui l'a seule connu, c'est aussitôt l'éloge de sa charité qui, sous une forme ou sous une autre, sort de toutes les lèvres.

Le *Status* de 1895 vint enfin décharger le Père de son lourd fardeau. — Dès lors, il ne songea qu'à s'effacer et à faire oublier ce qu'il avait été. D'ailleurs, la croix ne s'éloignait pas de cet homme de douleurs ; elle se transformait seulement et allait s'appesantir d'un terrible poids sur son corps et sur son âme.

Le Père Gilbert avait repris l'enseignement du cours de Morale philosophique. Il le continuera presque jusqu'à la fin, avec de fréquentes interruptions occasionnées par la maladie.

Le premier assaut eut lieu vers la fin de l'année scolaire 95-96. Les os étaient dès lors attaqués et manifestaient des signes de carie. Il fallut, au

mois de septembre 1896, se rendre à Paris et subir une longue opération à la jambe, suivie d'une convalescence parfois bien rude. Je me souviens l'avoir trouvé un jour à bout de forces et, croyait-il, de patience. Ce fut d'ailleurs, nous le dirons plus tard, le trait distinctif de ses souffrances : sa patience à la hauteur des exigences de la douleur, lui paraissait cependant toujours prête à s'échapper.

Ce n'était là qu'une première escarmouche par laquelle Dieu aguerrissait son soldat. Le rétablissement fut assez rapide et aussi complet qu'il pouvait l'être pour ce tempérament usé ; le professeur remonta donc en chaire et supporta à peu près, malgré bien des souffrances, la fatigue de l'enseignement jusqu'en 1899. Au mois de février de cette année, survint l'événement bien prévu pourtant, qui devait briser ce cœur si tendre, passionné dans ses affections, malgré la maîtrise qu'il exerçait sur lui-même, et détruire, par contrecoup, les restes chétifs d'une santé précaire. — Madame Gilbert, qui vivait retirée dans un couvent d'Angers, tomba gravement malade. Son fils se rendit auprès d'elle et y resta plusieurs jours ; puis l'issue fatale tardant, il crut de son devoir de revenir à son poste. Quiconque a pénétré son âme aimante devinera aisément le déchirement causé par cette séparation. Il revint brisé de corps et de cœur, attendant la triste nouvelle qui arriva bientôt.

Sa pleine résignation n'empêcha pas la vivacité et la ténacité de son chagrin. Plusieurs mois après, écrivant à un intime, il disait en une phrase semblable à un sanglot, qu'il portait au cœur une plaie vive, toujours saignante. « N'avoir plus de mère, s'écriait-il, c'est affreusement dur ! Mais je ne le dis qu'à vous. » — De fait, en dehors de cette confiance isolée, il cachait sa douleur comme dès longtemps il cachait ses souffrances. — Celles-ci allaient cependant devenir telles qu'il serait impossible de les dissimuler et c'est alors qu'il lui sembla entendre la voix de sa mère lui disant : « Mon pauvre enfant ! comme tu vas souffrir ! » Réelle ou non, — il en doutait lui-même, — cette communication d'outre-tombe disait cruellement vrai.

L'excessive fatigue endurée près de la mourante, amena de nouvelles complications. Le 6 juin 1899, on dut pratiquer une incision au côté et la convalescence dura longtemps. Ce ne fut qu'en janvier 1900, que le Père put reprendre sa classe, avec sa cicatrice encore ouverte. L'été venu, on pensa qu'un séjour à la Louvesc le remonterait ; il partit par obéissance. Mais cet air trop vif n'occasionna qu'une recrudescence de fatigue. — Dès le mois de novembre, le Père Gilbert dut cesser tout enseignement. C'était la longue agonie qui commençait. Il fallut surtout se résigner au plus dur des sacrifices : renoncer à dire la Messe ; et c'était pour cette âme de vrai prêtre, une ineffable douleur, à laquelle s'ajoutait la crainte d'être à charge à ses frères. — Cependant, six mois plus tard, à la suite d'une neuvaine au V. P. de la Colombière, il put remonter à l'autel et continuer jusqu'au milieu de novembre 1901.

Mais à quel prix, grand Dieu ! C'est cramponné à l'autel que le Père célébrait, et pour qui l'a vu le dernier jour où il dit la Ste Messe, il est presque inexplicable qu'il ait pu si longtemps trouver dans son amour pour Notre Seigneur l'énergie de se soutenir. — Car la paralysie gagnait les jambes. Le malade dut s'étendre sur une sorte de chaise longue et s'abandonner pour tout, comme un petit enfant, aux mains de ses dévoués infirmiers. — Pour lui, cet état était une humiliation indicible, à laquelle il ne se soumettait que dans cette fine pointe de la volonté où se font, sans joie sentie, les plus sublimes sacrifices. — Car, nous l'avons insinué déjà, ce fut là le genre de martyre de cette âme, héroïque sans le savoir. — Il n'eut pas, comme certains malades, l'ivresse, le bonheur de la souffrance ; ni même, comme d'autres, le sentiment d'un immense trésor de patience que Dieu semble renouveler à pleines mains. — Non, lui n'avait, — ne sentait plutôt, que la dose de résignation rigoureusement suffisante pour supporter la douleur actuelle, et toujours il lui semblait que cette patience, si parcimonieusement mesurée, allait s'évanouir. — De là, ces humbles prières par lesquelles il congédiait ses visiteurs : « Priez pour moi, priez pour moi. » — Et le ton était si désolé, si suppliant, si humble, qu'on se sentait envahir par une immense pitié.

Rien cependant qui ressemblât à la défiance ni au désespoir. C'était le cri de l'humilité, mais tout empreinte d'une espérance qui, vide de consolation pour la nature, soutenait pourtant invinciblement son âme. — Une religieuse qu'il a dirigée de loin avec sa fermeté et sa bonté habituelles, nous transmet une prière qu'il indiquait aux personnes désolées et qu'il appelait « le Credo de son espérance ». Nous ignorons s'il en est l'auteur ; en tous cas, elle donne bien une idée de sa spiritualité et de sa dévotion. Voici cette prière.

« Mon Dieu, j'ai mille fois mérité l'enfer ; mais je crois qu'un seul acte d'amour, un soupir, un cri du cœur suffit pour m'ouvrir le ciel.

« Mon Dieu, je crois que pour vous aimer, il suffit de le vouloir. *Volo esse amicus Dei, jam fio.* (S Augustin).

« Mon Dieu, je crois que vous m'accorderez toujours la grâce de la prière et que si je prie jusqu'à la fin de ma vie, je serai certainement sauvé.

« Mon Dieu, lorsque je serai malade et que je ne pourrai plus penser à vous aussi souvent que je le voudrai, le *fiat* répété de temps en temps fera de toutes mes journées, je le crois, une prière et un acte d'amour continuel.

« Mon Dieu, je crois que la T. Ste Vierge votre Mère est aussi la mienne, et que si j'aime cette Mère de miséricorde, je suis aussi sûr du paradis que si j'y étais déjà ».

Prier, prononcer le *fiat* lorsqu'il ne pouvait plus faire autre chose, tel fut bien le programme réalisé durant sa maladie. Aussi longtemps qu'il le put, il récita son Rosaire le matin et il n'aimait pas, pour cette raison, qu'on

vint le visiter avant midi. Il ne voulait plus entendre que des lectures pieuses et, vers la fin, il marquait une totale indifférence à l'égard des nouvelles qu'on lui apprenait.

Cependant, l'heure approchait ; il était facile de le voir aux redoutables progrès de la paralysie. De véritables trous se creusaient dans son corps, mais fort heureusement la diminution de la sensibilité empêchait un affreux accroissement de souffrances.

Le 30 avril 1902, à 5 h. du soir, le Père recevait avec un grand calme les derniers sacrements, après avoir fait demander pardon de tout ce qu'il avait pu causer de peine aux autres, surtout durant son Rectorat.

Le lundi 5 mai vers 4 h. du soir, une crise d'étouffement se produisait. Elle était calmée depuis quelques minutes, lorsque le regard du malade devint fixe et les traits s'altérèrent. Tandis que son confesseur lui renouvelait l'absolution et qu'un Père, son ancien Scolastique, récitait les dernières prières, sans efforts, sans agonie, l'âme de ce vrai fils de S. Ignace quittait ce corps défiguré par la souffrance, et allait se reposer, nous l'espérons, dans le sein du Dieu qu'il a si vaillamment servi. Le P. Gilbert était dans sa 56^e année ; il avait vécu 33 ans dans la Compagnie.

Le Révérend Père Albert Platel.

(Suite.)

SECONDE PARTIE : — LE PÈRE MAÎTRE, LE DIRECTEUR.

I

C'EST dans sa chambre de Maître des novices que le Père Platel exerça son plus fécond apostolat. Pendant de longues années, il s'y tint renfermé, se refusant absolument aux travaux de l'extérieur. Quand il fut devenu Provincial, à part les incessants voyages qui le portaient d'une maison à l'autre, et quelques relations indispensables, rien ne fut changé, il était et resta directeur.

Nous voudrions, pour la consolation de ses anciens novices, si nombreux et si aimants, essayer de faire revivre ce qu'il y avait de plus original dans sa physionomie, le « père des jeunes âmes ». Pour cela laissons les parler elles-mêmes le plus possible ; puis, quitte à donner à cette notice un tour dogmatique un peu exagéré, faisons très large la part des citations prises à sa correspondance ou à ses conférences : il y a mis le meilleur de son cœur.

*
* *

En vue de ce rôle délicat, Dieu lui avait départi de rares qualités.

Ceux qui ne le voyaient qu'en passant étaient frappés surtout des dons de l'intelligence : sûreté, vivacité, largeur de vues, jointes à une véritable humilité d'esprit.

Quelque chose qu'on lui soumit, théories pédagogiques ou mystiques, œuvres de doctrine, entreprises d'apostolat, détails d'administration, pour peu que la chose fût de sa compétence, il entraît immédiatement dans la pensée de son interlocuteur, sans s'arrêter à ses idées personnelles. S'agissait-il de pénétrer dans une conscience, sous les expressions embarrassées, les termes outrés, les exagérations instinctives ou les réticences timides, il avait vite fait de démêler la réalité. « Le Père Platel ? disait un ancien supérieur, quand on lui raconte quelque chose, il vous interrompt tout à coup, vous pose trois questions ; et, en ces trois questions vous expose à vous-même, ce que vous essayiez péniblement de lui expliquer. »

S'il voyait clair, il voyait vite aussi et répondait de même. Rapidité qui, pour beaucoup, était cause de confiance ; d'autres, plus timorés, en étaient quelque peu étourdis. Il avouait sans peine qu'il y avait là un défaut. « Un jour, écrit quelqu'un, il m'avait interrompu pour me donner une solution. Quand j'eus repris mon explication, il se rétracta sans embarras : « Bon, j'ai parlé trop vite ; cela m'arrive souvent. »

Mais que de fois les réponses jaillissaient soudaines et lumineuses ! Un simple coup d'œil avait remplacé de longs examens. Il procédait rarement par la « raison raisonnante ». Il y recourait quand il fallait trancher, et que l'expérience personnelle manquait ; et c'était justement alors qu'il lui arrivait de se tromper. Hors de là, on sentait qu'il avait conscience et de son admirable jugement et de son surnaturel plénier. Il allait donc de l'avant, délibérant peu et étonnant les sages par ses intuitions et ses déterminations promptes comme l'éclair.

Au reste, changeant ses plans quand il le fallait, aussi vite qu'il les avait conçus, — car il ne tenait pas autrement à ses idées ; — inflexible, une fois sa résolution prise, tant qu'on ne lui apportait que de nouvelles instances ; lui fournissait-on des lumières nouvelles, très souple à se plier à des combinaisons neuves ; — admettant les observations d'où qu'elles lui vissent ; — voyant très clair le pour et le contre des choses, et cela sans verser le moins du monde, comme il arrive, dans le scepticisme intellectuel, ou dans l'indécision ; — bien au contraire, comprenant qu'on ne le consultait que pour agir ; que, ce dont on avait besoin, c'était une décision, tranchant donc et coupant court aux hésitations pratiques.

Avec cela, un tour d'esprit original, mais qui se manifestait plus dans la pratique et le gouvernement que dans les idées. Tel de ses *Status* — et des plus heureux, — avait tout l'air d'une épigramme. Il ne lui suffisait pas qu'une route fût battue, pour qu'elle lui parût la route unique et inévitable. Il ne lui suffisait pas davantage qu'un procédé fût généralement tenu en suspicion, à moins qu'il fût essentiellement mauvais, pour qu'il fût condamné à tout jamais, et exclu à *priori*.

Ce serait mal connaître l'humaine nature, de s'imaginer que des procédés

aussi personnels, aient toujours et partout, été du goût de tout le monde. D'autant que le Père n'était point infailible. Seulement, ses erreurs elles-mêmes n'étaient point celles d'un esprit vulgaire ; et, lui avait-on démontré qu'il s'était mépris, il en convenait sans fausse honte.

Mais, où la louange était unanime, c'est quand il s'agissait de sa largeur de vues.

Il y avait en lui un fond d'optimisme accepté, et délibérément enrichi. Il avait confiance, — et il le faisait sentir, — dans les bonnes qualités, intelligence et cœur de ses enfants. Peut-être ne vit-il pas toujours également bien leurs défauts. Dans les projets de zèle ou d'études qu'on lui soumettait, dès lors qu'il sentait le surnaturel des intentions, il était porté à regarder le beau côté plus que le vilain, les avantages plus que les inconvénients. De prime saut, il entra dans les idées d'autrui et les faisait siennes. « Allez de l'avant, disait-il, on vous avertira, si vous déraillez. » A répondre ainsi, l'on s'expose à être mal compris, à voir des décisions, très justifiables dans l'espèce, faussées, dénaturées, et surtout exagérées. Il le savait et il passait outre.

Largeur de vues qui, dans l'interprétation du droit positif de la Compagnie, lui permettait de s'attacher à l'esprit de la loi, plus qu'à la lettre ⁽¹⁾. Largeur de vues qui le rendait très accessible aux initiatives. Un professeur des Nôtres par exemple lui proposait-il quelque amélioration, moins conforme peut-être à ce que trop souvent on décore du beau nom de tradition, et qui n'est qu'une routine locale, mais très conforme à la tradition de progrès contenue à chaque page des Constitutions, il étonnait par sa facilité à entrer dans ces idées et à les dépasser encore.

Ces dons intellectuels, netteté, rapidité, largeur, étaient servis par une éminente qualité morale, le calme. L'esprit était clair et vif, parce que l'âme était maîtresse chez elle ⁽²⁾.

Il décidait vite : et cependant rien n'était laissé au hasard. Autant que possible, il prévoyait tout, et dans le plus petit détail. Il écrivait ce qu'il

1. Dans une très intéressante conférence, où il analysait le titre de *Clercs réguliers* donné aux membres de la Compagnie, il montrait, à côté de la règle écrite et codifiée, la large part laissée par S. Ignace aux supérieurs en fait de liberté. C'était le maintien, dans la Règle, de la loi d'amour et de charité. Partout on trouve des formules comme celle-ci : « Quæ tamen mensura (il s'agit des règles pour l'admission dans la Compagnie) omnibus in rebus teneri debeat, unctio sancta divinæ sapientiæ eos docebit, qui id curæ ad ejus laudem susceperint. » (I^a P., II, 13.) Cf. III P., II, C. et E. ; — IV P., IV, B. ; VI, E ; X, 10 ; XIII, 5 ; XIV, 3.

2. Les anciens d'Aberdovey ont gardé le souvenir d'une fameuse expédition à un site renommé des environs, le *Devil's bridge*. Les organisateurs croyaient avoir tout prévu, longueur des routes, heure des trains, et le reste. De savantes cartes avaient été dressées pour se retrouver dans le dédale des chemins de montagne. Bref, on s'égara et le retour fut une déroute. Trains manqués, erreurs de toutes sortes, fausses pistes obstinément suivies : les uns errèrent toute la nuit au milieu des fondrières, les autres s'en allèrent demander l'hospitalité à un curé des environs, d'autres se réfugièrent à la nuit tombante dans une cabane élevée en pleine grève sur quatre poutres, et furent entourés par la marée qui monta puis descendit. On conçoit les inquiétudes du Père Maître. Rien n'en parut sur son visage.

devait faire et dire, et s'en tenait là. « Grâce à cette méthode, disait-il, je m'épargne beaucoup de fatigue, je garde ma liberté d'action, et l'administration se fait régulièrement et sans les risques de l'improvisation. » C'est pour cela encore qu'il aimait tant l'ordre matériel, cette expression au dehors du calme de l'âme, et il le prêchait à sa manière. Un novice, un jour, lui apporta un sermon. Le Père examina le manuscrit ; puis, sans rien dire, prit la plume ; et, en tête de chaque feuillet, posément, écrivit le numéro d'ordre, suivi d'une parenthèse, d'un point et d'un trait.

Cet ordre et ce calme multipliaient ses forces, et supprimaient les pertes de temps. Il disait vers la fin de sa vie que, sitôt une affaire réglée, il n'y pensait plus.

Bien rares ceux qui purent saisir en lui un reste de l'impétuosité d'autrefois. Il y en eut cependant ; et tel, qui n'était plus un enfant, sentit, un jour, les larmes lui jaillir aux yeux sous un mot cinglant, échappé par mégarde. Un quart d'heure après, un billet humble et caressant venait guérir l'involontaire blessure. Mais citerait-on beaucoup de traits semblables ? Il suffisait de voir le Père passer par les corridors de la maison ou dans les allées du jardin, les yeux strictement baissés, d'une marche toujours égale pour se rendre compte de l'extraordinaire empire qu'il avait sur lui-même. D'aucuns même y trouvaient de l'excès. Ce lui était devenu comme une seconde nature, tant il y mettait peu de contention.

Aussi pouvait-on l'aborder sans crainte de n'être pas entendu, assuré au contraire de trouver un homme qui écouterait tout, comprendrait tout, ne tiendrait peut-être aucun compte de ce qu'on lui dirait, mais moins encore de ses préventions et de ses préjugés personnels.

Est-il besoin de l'ajouter ? Tout cela, c'était, dans une intelligence naturellement perspicace et vive, l'œuvre de la grâce. Avec insistance, il prêchait à ses novices de s'absorber dans la pensée de Notre-Seigneur, de ne point perdre de vue, dans le détail de la vie quotidienne, le divin idéal de la crèche ou du Calvaire. Cette doctrine des Saints, avec quelle perfection il la pratiquait lui-même, il suffisait de le regarder pour en conserver l'ineffaçable souvenir. Il apparaissait comme l'homme dégagé de tout retour personnel, non seulement dans le domaine de la volonté, ce qui est relativement élémentaire ; mais, chose autrement difficile, jusque dans celui de l'intelligence et des idées.

« Plus contemplatif que discursif, il s'absorbait dans un regard à la fois intense et aisé sur le divin Maître, de préférence — ses derniers jours l'ont prouvé — sur l'Enfant de la crèche aux bras de sa mère. Selon sa propre parole « il était là, et il regardait ». Interrompu dans sa calme contemplation, il était tout prêt pour cet autre service du Maître qui est l'action apostolique. Alors il parlait, et sa parole était tranquille et décidée ; il arrêtait tout d'un coup son plan, d'après sa grande vue surnaturelle et le sens qu'il avait de la

Compagnie ; si ce plan échouait, il l'abandonnait sans entêtement, avec une facilité qui étonnait, voire troublait quelquefois, et puis, avant, pendant, après, sans trouble, sans émotion perceptible, revenait spontanément à son regard de l'âme, fixé sur N.-S. J.-C. » Ou bien il fallait partir, et il quittait sa table, la maison, la ville, de son petit pas non moins décidé et non moins tranquille, toujours sans lever les yeux. Il faut avoir été son compagnon de voyage, l'avoir eu devant soi pendant de longues heures, pour se faire une idée de ce que recouvrait de prière muette, son incomparable modestie. Quoi qu'il fût, c'était toujours l'homme, jamais surpris, faisant en réalité toujours la même chose : regarder son Maître, et agir un conséquence.

* * *

Il suffisait d'un quart d'heure d'entretien avec le Père Platel pour remarquer les dons de l'intelligence. Ceux qui longtemps ont vécu dans sa compagnie, parlent plus volontiers encore de son cœur. « C'était, a-t-on dit de lui, une grande limpidité d'esprit au service d'une exquise bonté. »

Bonté naturelle, mais transformée par la grâce en dévouement inépuisable.

Il avait paru un peu froid à ses premiers novices. On nous écrit : « Toujours maître de lui, d'une humeur égale, il était à la disposition de chacun, sans un signe d'ennui ou de lassitude, malgré une santé délicate et des maux de tête presque continuels. Son extérieur composé et un peu roide inspirait moins de confiance que cette cordialité communicative qu'il savait montrer dès que la chose en valait la peine. Je dois avouer cependant qu'avec nous il était plus maître que père. C'étaient les débuts de sa fonction. Plus tard, évidemment, il est devenu plus père. »

C'est à bon escient qu'il se modifia dans le sens de la bonté. Il est curieux de trouver dans ses cahiers de retraite, certains traits, notés au vol, dans les lectures du réfectoire, et dont il voulait faire son profit.

Il écrit par exemple : « Ménologe de Portugal 9 février. — (Le P. Joseph de Seixas) apportait un soin extrême à choisir, à former, et à sanctifier ses inférieurs. Mais c'était en leur dilatant le cœur et en leur témoignant toute la tendresse d'une mère qu'il les animait à l'amour des humiliations, de la pauvreté, de l'obéissance et de la prière. »

Il recueille en passant un conseil du P. Mathieu Ricci, demandant à tout supérieur de mission, d'être comme le père et la mère de ses inférieurs, leur faisant trouver aux extrémités du monde, non pas autant d'amis mais autant d'amour que dans les plus grandes maisons de la Compagnie. (Ménologe d'Italie 7 mars.) Et ce mot encore du P. Claude Aquaviva à l'adresse des supérieurs. « *Se suis filiis patres, matres, nutrices, medicos exhibeant necesse est.* »

C'est en s'inspirant de conseils et d'exemples venus de si haut que, dans

une retraite, il prenait la résolution de se faire « sentir plus père que jamais pour guider dans la vérité, plus mère pour aimer en enfants gâtés, en enfants de douleur, plus ange pour pénétrer jusqu'à l'intime et dilater, plus frère pour se livrer dans la simplicité et l'abandon ».

Cette résolution, on sait s'il l'a tenue. Sa bonté alla grandissant. De moins en moins, il aima à faire montre d'autorité, et il eût pu dire avec sainte Thérèse: « Plus je vais, plus je vois qu'il faut tout faire marcher par amour. Je ne gouverne pas avec la même rigueur qu'autrefois ; je ne sais si cela vient de ce qu'on ne me donne jamais sujet de l'exercer, ou bien de ce que l'expérience m'a prouvé que l'autre voie est la meilleure (1). »

Et, à un supérieur qui le consultait sur la formation des jeunes religieux, il répondait : « Ne comptez pas beaucoup pour cela sur votre action personnelle ; il n'y a en somme que deux éléments efficaces et durables dans cette œuvre : le St-Esprit et leur cœur ; priez le St-Esprit, et gagnez leurs cœurs : tout ira très bien. »

*
* *

Gagner les cœurs pour en être le maître, et les conduire par le sacrifice jusqu'à Dieu là, comme partout ailleurs, le Père Platel procédait avec méthode.

On le trouvait froid, souvent, aux débuts de la vie religieuse. Tant que le nouveau venu attendait que le noviciat s'ouvrît pour lui, le Père Maître se tenait sur la réserve. « Il m'avait glacé, dit quelqu'un, comme jadis dans mon enfance mon aïeul maternel, un vieillard qui m'élevait à la vieille école du respect. »

Sa sobriété de paroles, son petit air décidé, sa modestie, sa façon de congédier brève et alerte, tout cela ajoutait au demi-effroi du premier jour. On comptait trouver ou plus de tendresse ou plus d'austérité. On avait eu devant soi un homme impassible que l'arrivée d'un nouveau novice laissait absolument calme. On ne comprenait pas, et l'on pressait de questions son « ange gardien ».

Sentait-il que cette froideur voulue devenait inopportune, elle disparaissait comme par enchantement : « Mon Père, lui dit un novice chargé d'un postulant, mon retraitsant vous trouve bien froid : il dit qu'il ne pourra jamais s'y faire. — Vraiment ? répondit-il. Et bien je tâcherai d'être plus aimable. » Le Père Maître jeta son masque d'indifférence et le jeune homme n'en revenait pas. C'est alors qu'il trouvait d'inspiration des mots soudains, des coups « qui faisaient sauter les plus lourdes portes, et les mieux closes ».

Mais il fallait qu'il connût son monde : paternel avec ceux dont la vocation était évidente, simplement aimable avec qui ne songeait même pas à la

1. *Vie de Ste Thérèse*, d'après les Bollandistes, t. II, p. 396.

vie religieuse, il était systématiquement froid tant qu'il n'était pas fixé. Il a déclaré un jour qu'alors il faisait exprès de voir le sujet par ses mauvais côtés, tandis qu'il voyait en beau ceux dont la persévérance lui semblait assurée ; et cela, par respect pour la vocation, pour ne pas substituer à l'action de l'Esprit-Saint quoi ce soit qui ressemblât, même de loin, à une pression personnelle.

A mesure que la vocation s'affermissait, il se départait de sa réserve ; se laissant aller un peu plus à partir du jour des vœux, et plus encore avec les anciens quand il les retrouvait mûrs et affermis. Cette règle, bien entendu, souffrait de nombreuses exceptions.

Un novice, très franc d'allure, trouvait lente à se laisser voir la bonté paternelle qu'on lui avait vantée. Trois jours après son entrée, il dit tout net au Père Maître : « Mon Père, ça ne peut pas durer ainsi, je n'ai point été habitué à tant de froideur. » Le Père sourit et répondit sans s'étonner : « Mon petit frère, c'est que je ne vous connaissais pas encore. »

Il modelait aussi son accueil sur les dispositions et les besoins du moment. Pendant la grande retraite, lorsque les novices venaient les uns après les autres lui faire leur visite quotidienne, tant que duraient les méditations sur le péché, l'enfer, la mort, il restait impassible. Pas un sourire, pas un geste, pas un mot qui pût distraire des terribles vérités. Il ne levait même pas les yeux sur son visiteur, et, aux confidences, répondait par un oui ou par un non. En venait-on à la méditation du Règne de Jésus-Christ, tout changeait : « La mer rouge est passée, voici la terre promise ! » et ses traits s'illuminaient.

Et de même dans la vie de tous les jours. Maître absolu de son sourire, il savait en ménager les nuances. Là, comme ailleurs, il n'abandonnait rien au hasard. Quelqu'un lui disait parlant tout à fait en général : « On me ferait grand bien en me témoignant un peu d'affection. » Il regarda longuement son interlocuteur et : « Vraiment, dit-il, cela vous ferait du bien ? » Le frère ne tarda pas à sentir que sa parole dite en l'air et sans arrière-pensée avait porté coup. Le Père Maître n'était plus le même.

Aussi un geste de lui, un mot, un regard, avait pour ses novices des significations profondes. On lui prêtait des intentions dont il eût parfois été bien étonné. On le savait si réservé, il se tenait tellement à distance en public, son austère modestie inspirait un tel respect, qu'une attention de sa part, une ombre de familiarité, une confiance et combien il en était avare ! — une ligne tracée au crayon en marge d'un billet, une allusion délicate, tout cela entraît au cœur et s'y fixait.

Dans nos imaginations jeunes se gravait, pour ne plus s'effacer, le souvenir du Père Maître ; à sa table, quand il nous recevait, le geste gracieux qui nous faisait asseoir, l'air d'intérêt qu'il portait à nos histoires de novices, son expression souffrante et résignée aux heures de névralgie, les mots

soudains qui jaillissaient de son cœur, quand par exemple on lui apportait un bon sacrifice fait pour Notre Seigneur : « Ah ! petit frère, mettez-vous à genoux que je vous bénisse ! » et enfin sa manière si aimable de congédier, ce tout petit geste d'adieu intervenant tout à coup, puis, les deux yeux reprenant leur modestie ; sur quoi l'on s'en allait saisi, presque toujours content, en vérité.

Sa manière de faire, du reste, variait beaucoup de l'un à l'autre. Paternel et condescendant avec les âmes encore un peu enfantines, s'il en rencontrait une plus virile, plus entière, moins extérieure, il la développait dans ce sens, et se montrait quelquefois raide et peu aimable. Il en est, et des mieux doués, pour l'esprit comme pour le cœur, qu'il semble avoir assez malmenés, et qui n'emportèrent guère du noviciat que le souvenir d'un temps d'épreuves et d'humiliations, d'autant plus vives que d'autres autour d'eux, ils le voyaient, étaient guidés tout autrement.

Tel ne se rappelle pas avoir été une seule fois bousculé ; il ne retrouve dans son souvenir que le sourire d'un père extrêmement bon et indulgent ; et, après bien des années écoulées, comprend ce qu'il y avait de soutenu dans cette condescendance paternelle : *Non potestis portare modo*. D'autres au contraire n'ont pas oublié les pénitences, rudes, multipliées, harcelantes dont le Père les poursuivait ; disciplines, prolongation indéfinie d'un « expériment », cuisine ou hôpital, pour peu qu'on n'y eût pas apporté le sérieux suffisant, longue privation de communions, retraites supplémentaires.

Souvent aussi c'était l'union de la sévérité et de la condescendance. Tel, par exemple, hier encore collégien, remuant et curieux, studieux et « bébé », avait deux passions, les bonbons et les longues heures de lecture. Les bonbons, cela ne tirait pas à conséquence ; et le Père Maître en donnait au novice, quand il en avait. Pour l'autre point, c'était autre chose ; la volonté devait être mortifiée, et les loisirs furent supprimés.

« Pour contrarier mon appétit désordonné, raconte le héros de l'histoire, notre bon Père n'avait rien trouvé de mieux que de me mettre « préfet de prononciation », au bout de six mois de noviciat et de m'y laisser jusqu'à la fin. J'avais ordre de consacrer chaque jour à la préparation de ma classe une demi-heure ou trois quarts d'heure, juste ce que j'avais de libre. J'ai plus d'une fois pleuré de rage en préparant ces maudites classes. »

Pour d'autres encore, en qui il trouvait maturité, énergie, bon sens, il les laissait aller, et semblait assez peu s'occuper d'eux. Beaucoup pouvaient dire comme un de ceux-là : « Je n'ai jamais eu de longs entretiens avec le Père Platel, il ne m'a jamais adressé de longues lettres. Il s'était mis en tête de m'apprendre à me passer de lui le plus possible. Je n'en étais pas moins attentif à le regarder et à l'écouter. A la caserne, son souvenir me guidait, me soutenait. Je n'ai pas eu à demander une direction : je trouvais

toutes les réponses dans ses conférences ou dans sa manière de faire. Je n'avais qu'à adapter aux cas particuliers les principes que j'avais entendu énoncer. Ma lettre, je le crains, va vous causer un certain désappointement : je n'apporte pas de faits nouveaux. Mais ne trouvez-vous pas rare, et peut-être unique le cas de ce Père Maître, qu'il suffisait d'avoir bien regardé pour marcher droit, voir juste, et se tirer d'affaire partout, fût ce à la caserne ? Et ici je ne me mets pas en avant : bien d'autres de ses novices ont eu la même impression et m'ont fait la même remarque. »

Quelle que fût du reste la manière d'agir, il y avait une chose qui dominait tout, et donnait à tout un attrait supérieur : c'était l'évidente sincérité, la droiture absolue. « Pas de politique, aucun dessous, nulle exagération amenant la défiance. Ses témoignages d'affection, rares et brefs, ses conversations concises, ses directions claires et courtes, étaient, si j'ose dire, d'une qualité supérieure. Rien qui ne fût senti, rien qui ne traduisît des sentiments vrais, des intentions pures d'alliage personnel trop humain. On se sentait sur un terrain solide, en face d'une âme qui respectait la vôtre, qui ne cherchait que la vérité intégrale pour vous la dire... La discrétion subsistait ; mais on voyait que le Père Maître ne vous cachait rien de ce qu'il pouvait vous dire. Cela inspirait, sinon tout de suite la confiance, du moins une estime inébranlable pour la valeur morale et la probité exquise de celui qui vous parlait. »

*
* *

Par une faiblesse très explicable de notre nature, entre les formes que peut prendre la bonté, celle qui touche le plus, ce n'est pas tant le dévouement par devoir d'état et égal avec tous, que la délicatesse des procédés et les prévenances particulières. Qu'un grain d'amour propre se mêle alors à la reconnaissance, c'est bien possible. Encore faut-il nous prendre comme nous sommes et se servir même de nos défauts pour nous mener à Dieu.

Le Père Platel ne pensait pas avoir fait assez quand il avait donné à ses inférieurs son temps, ses conseils, ses forces. Mais ici comment entrer dans les détails ? Les souvenirs précis que ses enfants gardent de ses attentions, ne sont pas de ces histoires qui s'écrivent. Le prix qu'on y attache tient aux circonstances plus qu'au fond des choses.

Petits mots d'encouragement venant à propos et à l'improviste, allusions à quelque souvenir agréable, à quelque dévotion chère ; exactitude à remercier et à répondre aux moindres billets, mémoire fidèle des anniversaires tristes ou joyeux, art de deviner les secrets désirs avant même qu'on en eût pleine conscience, large part prise aux joies et aux peines. Et les lettres, si courtes, mais si pleines de choses, s'envolaient de la chambre du Père Maître ou du Père Provincial ; petites cartes soigneusement écrites, exactement datées, qui arrivaient si à point pour consoler, féliciter, stimuler.

Dès qu'il s'agissait du bien spirituel de ses enfants, le Père n'épargnait rien : à plus forte raison, si la vocation ou le salut était en danger. Il ne regardait plus alors à son temps, à l'argent moins encore. Et, pour une âme, harcelée par la tristesse, c'étaient des lectures préparées avec soin dans un poète ; pour un scrupuleux, un petit traité pratique et discret de la tentation ; pour un autre dont la foi chancelait, des entretiens prolongés sur des matières théologiques ; pour un ancien novice très éprouvé, un voyage fait exprès. Plus d'un, usant et abusant de ces heures dont le Père était si ménager, fit chez lui d'interminables séances, durant lesquelles ceux qui attendaient leur tour n'étaient pas les seuls à se perfectionner dans la patience.

Disons-le aussi, cet art des attentions délicates, il aimait à le trouver et il l'encourageait chez ses enfants. Il ne manquait pas une occasion de leur faire sentir leurs oublis en ce genre, et la leçon ne laissait pas que d'être humiliante.

Un juvéniste, qui, pendant une année d'épreuves avait été l'objet de soins spéciaux du P. Recteur, n'alla pas, à l'occasion du nouvel an, lui offrir ses vœux en particulier. Il reçut ce billet : « Frère, je suis humilié ; sans me flatter d'avoir fait de vous une merveille de délicatesse, je croyais votre formation à peu près achevée. J'avais tort, car le 1^{er} janvier s'est passé sans que vous ayez eu un merci à me dire. La reconnaissance, je le sais, vit au fond de votre cœur, mais les anges seuls y peuvent lire, et les hommes doivent savoir parler un langage plus expressif. » Et comme le lendemain, le scolastique confus, s'excusait d'avoir peiné son ancien P. Maître : « Mais je ne vous ai pas parlé de ma peine, répondit-il, je vous ai écrit que j'étais humilié. »

Il écrivait à un frère Bidelle : « Avant de donner au Fr. N. le billet ci-joint, veuillez le lire ; cela vous donnera une idée du style aimable. Vous pourrez avantageusement en profiter. Je parle du billet du Frère, et non de ma réponse. »

Un novice venait de prononcer ses vœux de dévotion ; le R. P. Provincial était dans la maison. Le Père Maître demanda : « Êtes-vous allé hier voir le Père Provincial ? — Non, mon Révérend Père. — Comment ! vous n'êtes pas allé lui demander sa bénédiction ? Si c'était le Père Chambellan, il vous aurait dit : « Ah ! vous n'êtes pas plus filial que cela ? »

C'est que les délicatesses ingénieuses, si elles peuvent avoir les inconvénients que tout le monde devine, ont aussi, surnaturalisées, cet avantage qu'elles amènent à s'oublier pour songer aux autres. Pour peu qu'elles soient sans exclusions et se plaisent à l'anonymat, elles dénotent une âme habituée à se livrer : dévouement dans l'infiniment petit qui fait le charme de la vie et habitue à de plus hautes abnégations.

Une des formes pratiques de la charité vraie qu'il recommandait et dont

il donnait l'exemple tout le premier, c'est ce que lui-même appelait le « respect de la communauté ».

Tous se rappellent avec quelle exactitude il descendait à la sacristie pour sa messe, la commençant toujours et la finissant au moment qu'il s'était prescrit, précipitant ou ralentissant la prononciation, selon qu'il y avait ou non des communions à donner. Jamais en retard, fût-ce d'une seconde, aux exercices qu'il devait présider ; jamais de conférence insuffisamment préparée ; il parlait sans avoir à se reprendre. Plutôt que d'hésiter et d'employer une expression un tant soit peu inexacte, il préférait tout rédiger et tout lire jusqu'au dernier mot.

Ce respect, il le portait dans les détails en apparence les plus minimes. Préfet des études au Mans, quand il avait un avis à donner par écrit, il voulait que tout fût irréprochable, l'écriture, la coupe du papier, le ton, le style. Il savait que la moindre négligence de forme indispose, laisse croire à un manque de réflexion ou de possession de soi, et diminue d'autant l'autorité. Père Maître, il exigeait le même soin des officiers qui avaient à rédiger leurs affiches, faisant recommencer indéfiniment pour une tache, une rature, des lignes mal espacées, une minime hachure du papier. Pour lui, à la base de la charité religieuse la plus dévouée et la plus expansive, il devait toujours y avoir le respect.

II

Le Père Platel avait-il une spiritualité personnelle ? Ceux qui l'ont connu répondront oui sans hésiter. Pour lui, il s'en fût défendu comme d'une usurpation.

Chargé par la Compagnie de former les jeunes religieux, il représentait pour eux la tradition ; c'était son rôle d'office. Il avait à donner les idées traditionnelles de la Compagnie, les interprétations traditionnelles de la règle, la spiritualité traditionnelle. Il était d'esprit trop large pour ne pas admettre qu'on eût ailleurs d'autres manières de voir et de faire ; mais il estimait dangereux pour les membres d'un ordre religieux de s'écarter de l'esprit des ancêtres. Or, pour nous, la source des traditions ce sont les Constitutions et les Exercices.

Quelqu'un le remerciait de ce qu'il y avait d'élevé et de substantiel dans son enseignement de la grande retraite : « Oh ! répliqua-t-il, tout cela n'a qu'un mérite, c'est de représenter l'interprétation traditionnelle des Exercices. » Pourquoi faisait-il si grand cas des principes et des usages de son premier maître, le Père Dorr ; des directions larges et élevées du Père Fessard ; de la manière pieuse et vivante avec laquelle le Père Chambellan contemplait, dans ses retraites, les mystères de la vie et de la mort de Notre-Seigneur ? C'est que cela lui paraissait être la plus pure tradition,

puisée de première main, à la source même, dans les œuvres et les actes de saint Ignace.

Aussi fallait-il qu'il fût bien sûr de quelqu'un, de son bon sens naturel et surnaturel et de sa formation complète, pour qu'il lui permît, au sortir du noviciat, de lire des auteurs, fussent-ils canonisés et docteurs, mais qui pouvaient faire prendre le change sur notre esprit de famille.

*
* *

C'est la préoccupation d'être l'interprète de la tradition officielle remontant, par les Pères Généraux et les Congrégations générales jusqu'à S. Ignace, qui lui inspira sa méthode d'enseignement ascétique au noviciat.

Sur le point d'entrer en charge, il avait demandé conseil au Père Théodore de Régnon. « Surtout, lui fut-il répondu, ne faites pas d'éloquence. » Il savait que d'autres en faisaient, et que cette méthode avait ses avantages. Il ne voulut y renoncer qu'à bon escient et il essaya. Mais, avec sa faible santé, ses maux de tête, sa voix sourde et voilée, il ne lui fallut que deux ou trois conférences pour être épuisé ; il changea de manière. De fait, rien de moins oratoire que ces entretiens, écrits d'un bout à l'autre, lus d'une voix rapide et nette, avec de longues pauses, la répétition fréquente des mots qui portaient l'idée ou marquaient les grandes divisions, les résumés accentués, copieux, synoptiques, sans autre souci littéraire que celui d'être aisément compris et retenu. Aussi bien, ce n'était pas lui qui expliquait les règles à ses novices, mais la Compagnie par sa bouche. Il n'avait qu'à se faire oublier. Dès lors, on était tout à ce qu'il disait, sans s'occuper ni de la forme, ni de la personne. Il exposait : voilà ce que N.-S. a fait, voilà ce que S. Ignace demande : *Qui potest capere capiat*. Point d'exhortations directes, point d'apostrophes.

Il y avait à cette manière d'agir une autre raison plus profonde, celle-là même, sans doute, qu'avait eue en vue le Père de Régnon. Le Père Platel ne voulait rien donner à ses novices qu'ils pussent par la suite rejeter comme empreint d'exagération. Il disait l'avoir constaté : le tour oratoire dans ces conférences, où tout doit être précis et didactique, comme dans un cours de droit, amène parfois à exagérer sa pensée, à donner comme grave ce qui ne l'est pas, et comme certain, ce qui n'est que probable. Il en est sans doute qui savent unir l'exactitude rigoureuse à l'éloquence la plus persuasive ; mais puisque cette dernière force manquait, le Père entendait du moins garder l'autre intacte. Il ne voulait pas que, plus tard, amenés à raisonner sur les enseignements du noviciat, ses enfants fussent mis en défiance par les outrances données à la pensée, et, que sous prétexte de répudier des exagérations, vraies ou fausses, ils fussent tentés de se débarrasser de principes rigoureusement exacts. Jamais, disait-il, on n'avait entendu le Père Dorr critiqué par ses anciens novices : c'est que l'exactitude

doctrinale de ce maître éminent ravissait même de profonds théologiens. Il y avait là pour le Père Platel un exemple à suivre.

Disons-le en passant, voilà pourquoi encore il se retranchait certaines manifestations extérieures de piété. En le voyant agir toujours de la même façon, donnant aux prières plus ou moins publiques toujours le même temps, sans en rien retrancher, sans y beaucoup ajouter, il apprenait aux novices la régularité et la constance dans la prière ; et surtout il leur donnait l'exemple vivant de ce qu'ils étaient tenus de faire.

Ce n'était donc pas uniquement par impuissance physique, que le Père Maître se confinait dans un enseignement impersonnel et austère. Il savait bien, quand il le fallait, en grande retraite, faire passer un souffle plus large et plus chaud, une véritable éloquence, contenue toujours, mais d'autant plus pressante que les intentions littéraires n'y étaient pour rien.

Il savait, dans ses conférences aux jувénistes, élargir son cadre et les initier à une doctrine ascétique approfondie et originale. Dans son commentaire des règles, rien de tout cela. Il laissait parler les autorités officielles de la Compagnie, en leur langage juridique. Là du moins, il n'y avait pas moyen d'échapper ; c'était, comme on dit, à prendre ou à laisser.

Une règle offrait-elle matière à de plus vastes aperçus théologiques ou ascétiques, le Père Maître apportait des citations bibliques ou conciliaires, des textes de S. Thomas ou de Suarez, des raisonnements doctrinaux, mais guère autre chose. Peu ou point d'histoires ou d'anecdotes : cela peut amuser et délasser, cela n'instruit pas assez.

Or, avant tout, le Père Maître cherchait à instruire. Il voulait qu'on sortît de la conférence avec des idées nettes, non pas seulement avec le souvenir vague qu'on emporte d'une belle pièce d'éloquence. Il estimait que la formation morale et surnaturelle de ses novices devait avoir pour base une formation intellectuelle profonde. Les sentiments passent, mais les idées restent. De là, le soin extrême apporté à la préparation de ses conférences. Du premier mot jusqu'au dernier, elles étaient écrites. Il les retouchait souvent, et ne les donnait jamais sans avoir tout prévu. « C'est par les conférences, disait-il, que les novices acquièrent l'esprit de la Compagnie. »

Aussi exigeait-il une attention soutenue et une rédaction soignée. Pour y aider, il ne négligeait aucun moyen. Les conférences étaient reliées les unes aux autres par des résumés substantiels. Il annonçait avec insistance les grandes divisions, accentuait et soulignait les idées principales, le passage d'une idée à l'autre, ne craignait pas les répétitions, et terminait par un dernier résumé écrit, comme le reste, du premier mot jusqu'au dernier. On sortait de là l'esprit plein d'une doctrine merveilleusement sûre et sobre, un peu austère, mais qui satisfaisait d'autant plus la raison. Tous les novices du Père Platel eussent pu dire ce que disaient de saint Ignace ses auditeurs romains de l'Église Notre-Dame de Montserrat : « Tels de ses compagnons

joignaient à un zèle ardent d'éminentes qualités oratoires. Mais nul n'égalait Ignace pour la véhémence de l'esprit, la vigueur entraînant des mouvements, la force des raisons. Aussi des hommes d'une grande autorité disaient-ils après l'avoir entendu que, dans sa bouche, la parole de Dieu avait son vrai poids. Les autres pensent à la revêtir d'ornements étrangers ; mais lui, c'était en la dépouillant qu'il la faisait paraître si grande et si belle. Il avait pour méthode de ramener à une certaine nudité les raisons qui lui servaient à emporter la persuasion, comme on tire le glaive du fourreau pour combattre un adversaire. Elles apparaissaient alors telles qu'elles étaient en elles-mêmes, et non telles qu'elles auraient pu se montrer sous le voile des paroles ». (Bartoli.)

Lui aussi, le Père Platel, réduisait volontiers sa doctrine à cette nudité de forme, lui laissant pour tout ornement une précision mathématique et un ordre sans défaillance.

*
* *
*

Il ne citait guère les théoriciens de l'ascétisme et de la mystique. Non certes qu'il en fit peu de cas. Il les connaissait, au moins les grands maîtres, et, s'il les jugeait en pleine indépendance, il était toujours plus porté à les admirer qu'à les critiquer. Jamais de condamnation en bloc, sur une lecture hâtive et, à priori, peu bienveillante. Il savait que leur doctrine, le plus souvent forme un tout complet, et que pour bien entendre un détail, il est nécessaire parfois d'avoir tout lu et tout saisi. « Lisez le Père Surin, disait-il à quelqu'un, il vous tiendra lieu de tous les autres, mais il faut le comprendre. » — « Le Père un tel, disait-il encore, a fait sienne telle et telle idée de son Père Instructeur, mais il n'entend rien à sa doctrine, faute de la prendre tout entière. » Il savait donc rendre pleine justice aux maîtres de l'ascétisme, quels qu'ils fussent. Cependant il ne les citait guère dans ses conférences aux novices. C'est qu'il s'agissait de fixer rigoureusement les devoirs imposés par la règle ; et, là encore, si imposante que fût l'autorité des plus saints et des plus savants docteurs, ils écrivaient dans des circonstances de temps, de lieu, de vocation et de personnes infiniment variées. Sous le ton parfois très absolu de certains principes, il faut savoir distinguer la part de l'éternelle vérité, et la part de vérité contingente. Travail délicat, et trop subtil pour être abordé devant un auditoire de novices.

Quand on lui apportait de ces aphorismes, c'est invariablement aux Exercices qu'il demandait les distinctions nécessaires.

Qu'on nous permette de citer une de ces petites consultations. Un de ses anciens lui avait soumis certaines maximes d'un des plus grands maîtres de la mystique. Il y répond point pour point, recourant toujours aux lumières de S. Ignace :

1. « N'aimez pas plus, disait l'auteur, une personne qu'une autre, de peur

de vous tromper dans vos prédilections. Le plus digne d'amour est en effet celui que Dieu aime davantage, et vous ne le connaissez pas. »

Réponse. — Ce point me semble exagéré et contraire à la pensée de S. Ignace. Règle 8^e du somm., il parle de *Charitas ordinata exigit*. Il y a donc des personnes que nous *devons* aimer plus, soit reconnaissance, soit signe de la volonté de Dieu. Je n'aimerais pas mes anciens novices, surtout telles ou telles âmes dont la Providence m'a rapproché davantage, plus que des inconnus ? Ce n'est pas dans l'ordre. — « Car vous ne savez qui Dieu aime le mieux. » Là n'est pas notre *seule* règle d'aimer ; une autre, plus pratique et plus saisissable, c'est d'aimer plus ceux que Dieu *veut* que nous aimions plus. « Souvent cette volonté est incertaine. » C'est vrai, mais souvent elle est manifeste.

2. « Gardez-vous avec le plus grand soin de vous occuper de ce qui se passe autour de vous, dans la communauté à laquelle vous appartenez. Que ce soit choses présentes ou choses passées, gardez-vous d'y penser et plus encore de vous en entretenir. »

Réponse. — Penser à ce qui se passe dans la communauté pour le critiquer, ce serait mal ; pour s'en édifier, consoler, instruire, c'est fort bien. La Compagnie veut que nous aimions la communauté, que nous exercions l'apostolat *ad intra* (en nous occupant *un peu* des autres). — Je crois que ces maximes sont fort dangereuses, si on les prend à la lettre. Souvent avec les grands mystiques il en est ainsi.

3. « Ne vous mettez jamais en mouvement pour faire une action, si bonne et si pleine de charité qu'elle paraisse, pour vous-même ou pour tout autre, soit à l'intérieur, soit au dehors du couvent, à moins que ce ne soit par l'ordre de l'obéissance. »

Réponse. — Ce serait supprimer toute *initiative*. Comprenez « sans la *direction* donnée ou supposée, et vous serez dans le vrai ».

4. « Ne faites jamais aucune action pour le plaisir qu'elle pourrait vous procurer, si elle ne vous oblige pas autant que celles qui vous déplaisent.

Réponse. — Ce sera vrai, si vous ajoutez « *exclusivement* pour le goût qu'on y trouve ». — Pris à la lettre, c'est contraire aux additions modifiées pour la 4^e semaine.

Vous le voyez, pour tous ces livres de haute spiritualité, un critérium est nécessaire ; autrement nous forçons, nous dépassons la pensée de ces auteurs, ou nous prenons une route qui n'est pas celle de la Compagnie. — Or ce criterium, ce sont les principes des Exercices commentés et appliqués d'après nos traditions »

Le Père Platel voulait qu'un enfant de la Compagnie eût un véritable culte pour le livre de notre B^x Père. Qu'il ne suffît pas à d'autres, faute d'en avoir la clef, il l'admettait sans peine. Qu'il ne suffît pas à un Jésuite qui veut étudier les matières d'ascétisme ou de mystique au point de vue théo-

rique et descriptif, rien de mieux. Mais il tenait que, pour tout ce qui touchait à la direction pratique et ordinaire des âmes, saint Ignace devait être notre guide suprême. Seulement il fallait savoir comprendre ; il fallait lire le texte avec cette sympathie filiale qui est une lumière de plus, et que le saint auteur lui-même réclame dès les premières lignes de son livre. Il fallait, de formules peu didactiques parfois, tirer le principe caché qu'elles contiennent, avoir assez présents à l'esprit tous les détails, pour les éclairer les uns par les autres. Il pensait qu'avec cela, il était bien peu de cas qu'un directeur, par ailleurs sagace et de sens droit, ne pût résoudre.

* * *

L'esprit de tradition, le Père Platel n'ignorait pas qu'il est souvent mal compris, plus souvent encore méconnu et dédaigné.

Il y a une heure, à peu près dans toutes les vies, même chez les religieux, où l'esprit, le talent, le savoir théorique, ayant pris de l'avance sur la sagesse expérimentale, le jeune homme en vient à oublier un peu trop les leçons du passé pour ne voir que les déficits du présent et des réformes à réaliser. Le grand danger alors est l'esprit de critique, le dédain immérité pour la tradition, le rêve de chimères impossibles. Il suffit, il est vrai, de laisser passer quelques années pour voir cette effervescence tomber au contact des réalités. Mais, en attendant, l'esprit surnaturel court grand risque de s'affaiblir, l'obéissance religieuse perd de son nerf, les vues humaines envahissent l'intelligence et stérilisent le travail apostolique. Jamais le péril ne fut plus grand qu'à une époque inquiète où l'on fait si volontiers table rase du passé, où les meilleures têtes ne résistent pas toujours à la griserie, je ne dirai pas des idées, mais des impressions et des habitudes libérales, où il est de mode de laisser les anciens à leur vieille expérience, qualifiée de routine, pour voir, deviner, préparer l'avenir — c'est du moins la prétention. Il est impossible que ceux-là même qui par vocation devraient être les gardiens de la tradition — les prêtres — ne soient pas quelquefois atteints du mal général. Et ce mal, le Père Platel, si large d'esprit, si ouvert aux idées généreuses et fécondes, en avait peur, plus que de tout le reste, pour ses enfants. Et surprenant chez tel et tel une hâte vraiment trop juvénile à faire bon accueil à des projets de réforme pédagogiques et autres, il disait : « Croyez que les supérieurs voient plus loin, plus profond et de plus haut, que toutes ces jeunes têtes de 25 ans. Ils comprennent mieux les exigences de l'apostolat et les besoins des âmes. Elles-mêmes, ces jeunes têtes, avant 20 ans d'ici, en auront bien rabattu. Elles ne sont pas dans le vrai, pas dans la voie du bon Dieu. Le diable, quand il ne peut entamer les cœurs, cherche à tourner les têtes. »

Et il écrivait :

« Puisque vous allez partir, mon frère..., je ne veux pas laisser passer

cette journée de fête sans venir à vous, vous bénir, vous offrir encore à Marie, et à la Compagnie, vous redire un dernier mot du cœur. Ce dernier mot, c'est un conseil déjà souvent entendu de vous, mais qui me semble plus utile à rappeler que d'autres.

« Votre indépendance de caractère a été longtemps pour vous une sauvegarde ; elle reste une force et une vraie ressource pour le bien ; mais en même temps elle est un danger. Souvent en effet, elle prend la forme d'indépendance d'esprit, et se met alors facilement en contradiction avec l'autorité ; ou même, se place en quelque sorte au-dessus d'elle pour la juger et la contrôler.

« Cela n'arrive pas beaucoup dans la conduite de la vie, en présence de l'autorité religieuse qui commande au nom de la Compagnie. Mais cela se présente souvent en face de l'autorité enseignante, des autorités intellectuelles, des idées traditionnelles de la Compagnie. L'autorité ainsi envisagée doit être comprise ; jusqu'à un certain point elle peut être discutée. Mais il y a deux manières bien différentes de la discuter, et de s'étudier à la comprendre.

« La première manière, c'est l'attitude d'une âme qui est assez disposée à admettre, qui le désire même ; mais qui cependant ne le fera qu'après avoir vu. Jusque-là l'acquiescement ne sera pas donné ; l'objection gardera même une place d'honneur ; et le cœur ne sera pas trop éloigné d'appliquer à l'autorité, si elle n'arrive point à se justifier elle-même, l'adage bien connu : *« errare humanum est »*. Cette attitude est indépendante ; elle semble s'allier assez bien avec une certaine fierté naturelle ; elle fait large la part à la raison personnelle, à la liberté individuelle.

« Une seconde attitude est plus vraie, plus surnaturelle, plus en harmonie avec les perpétuelles faiblesses et les quotidiennes oscillations de notre esprit. C'est l'attitude de la docilité du cœur entraînant la docilité d'esprit. Le cœur gagné d'avance à l'autorité croit à la vérité de l'enseignement et des traditions pendant que l'esprit tâche de voir. Si l'esprit voit pleinement, c'est avec joie ; si l'esprit ne voit pas, ou ne voit qu'imparfaitement, l'âme n'en est pas ébranlée : elle attend que les obscurités se dissipent, elle travaille à faire pleine lumière. Mais, en attendant, l'objection ne l'ébranle pas ; elle sait que l'objection a des réponses péremptoires et elle espère bien les trouver et les comprendre un jour.

« Enfant de la Compagnie, le cœur tout à elle, on s'attache à la vérité qu'elle présente ; on sait que cette vérité est solide et qu'il est sûr de la préférer aux volages et fugitives impressions de notre esprit. C'est comme un roc inébranlable où s'appuie tout notre édifice d'idées spéculatives.

« Là est pour vous le point cher et délicat que vous avez le plus à surveiller, et où plus d'un sacrifice intime vous sera demandé par la grâce.

« Ne croyez point du reste que ce soit petitesse d'esprit et docilité mal entendue d'en agir ainsi. C'est au contraire (l'expérience le montre) la seule

condition qui puisse vous arracher à de fréquentes erreurs ; c'est le seul moyen pour arriver à être vrai enfant de la Compagnie sous le rapport des idées ; c'est pour vous nécessité indispensable pour échapper à l'esprit de critique et vous soustraire aux influences néfastes d'esprits trop avancés, qui seraient ravis de vous compter dans leurs rangs ».

Et il décrivait ainsi cette lamentable disposition : « un sentiment complexe, difficile à définir, où se rencontrent à la fois pas mal d'indifférence, une sorte de jalousie latente, et beaucoup d'orgueil, — orgueil satisfait de tout examiner, de tout juger, en esprit de supériorité confiante ».

Cet amour de la tradition est une des dernières choses qu'il ait prêchées. — Dans l'exhortation qu'il avait préparée pour sa visite de 1899-1900, il développait la formule de S. François Xavier : « *Societas Jesu, societas amoris* ».

Entre autres obstacles à cet esprit d'amour, il signalait l'esprit de nouveauté, opposé à l'esprit de tradition, et il disait : « ce n'est pas que saint Ignace ait voulu la Compagnie stationnaire, fermée à tout progrès et comme figée dès le premier jour dans un moule définitif. Mais, connaissant le danger terrible des nouveautés dans les idées et dans les principes, il a voulu que toute initiative de perfectionnement et que toute impulsion nouvelle de direction eût son point de départ chez ceux qui sont chargés de gouverner la Compagnie, éclairés qu'ils sont par les avis du dehors et par les observations de leurs inférieurs. Il n'a pas admis la poussée de l'opinion, le mouvement d'en bas exerçant une pression morale sur ceux qui sont en haut pour les amener plus vite et plus sûrement au but recherché. Ce système quelque peu révolutionnaire, Notre B^x Père l'a complètement banni de la Compagnie par toutes les lois d'obéissance et tout l'esprit de docilité filiale qu'il s'est efforcé de nous inculquer.

« Si donc, cédant à cet esprit de nouveauté qui souffle de toutes parts, nous cessons d'apprécier les traditions de la Compagnie, et nous en faisons peu de cas ; si nous croyons nos idées meilleures que les siennes et si nous opposons des principes nouveaux à ses principes en matière d'éducation, d'études, de direction, de genre d'apostolat ; il arrive que bon gré mal gré, nous nous séparons de son foyer de vie, nous nous éloignons de son cœur, nous brisons des liens qu'elle estime très utiles. Par la force des choses nous ne pouvons plus redire avec la même assurance : *Societas Jesu, societas amoris*. Il y a trop de choses en nous qui se heurtent à tout ce qu'elle est et à tout ce qu'elle a toujours aimé ».

* * *

Comment le Père Maître expliquait-il les Exercices et les Règles, il serait trop long de le détailler, — et puis inutile aussi, puisqu'il cherchait à mettre le moins possible du sien dans son commentaire.

Cependant, dans le vaste cadre des Exercices, il devait avoir, et il avait ses préférences. Et c'est où l'originalité reprenait ses droits, sans que la tradition perdît aucun des siens.

Lorsque venaient les jours de Grande Retraite, il était une méditation dont les anciens parlaient avec mystère. Ce jour-là, il y avait une révélation.

Une fois donc passées les deux journées employées à méditer sur Dieu, fin suprême de l'homme, puis les cinq autres consacrées aux vérités terribles de la « première semaine », la confession faite, l'âme en paix et dilatée par la communion, le Père Maître, jusque-là austère, presque triste, soudain, apparaissait transformé. C'était comme un coup de théâtre. Il y avait du soleil dans l'air. Jésus-Christ entrevu seulement, appelé, désiré, se montrait enfin et, sous l'attribut le plus séduisant que puissent rêver des âmes de jeunes gens, en Roi.

C'était le jour du Règne : le jour décisif pour la majorité de ses novices, le jour où le cœur était pris. Quand il exposait cette méditation toute guerrière, le Père Maître était superbe à entendre. Calme toujours, car, avant tout, il fallait éclairer la raison surnaturelle, mais avec une émotion pénétrante, il interrogeait l'histoire, il lui demandait des exemples de dévouement héroïque à des chefs humains, pour, de là, conclure à *fortiori*. Parfois, il n'était pas nécessaire d'aller chercher bien loin. Dans son auditoire il y avait d'anciens Carlistes et des fils de Zouaves pontificaux. Il rappelait alors que, pour des causes temporelles, parfois, on avait tout sacrifié. Il était arrivé que, sur le point de contracter une alliance, on faisait insérer au contrat cette clause : « Si le moment vient où le Pape aura besoin de moi, rien ne m'empêchera de partir. » L'application se faisait d'elle-même.

Et il tâchait de lire dans les regards l'impression produite. « Oh ! que vous êtes lourds à soulever, disait-il un jour à un novice ; autrefois je sentais que l'enthousiasme prenait, et cela me soulevait moi-même. Aujourd'hui, il me semble que je suis seul. »

La méditation du Règne de Jésus-Christ était son triomphe. Il aimait cette conception militaire de l'ancien blessé de Pampelune. Là était, selon lui, la forme propre de la spiritualité de la Compagnie, la forme traditionnelle, et il regrettait qu'elle ait été atténuée par les ascètes de l'école française au XVII^e siècle. Il s'en était si bien imprégné que, l'imagination aidant, en le voyant passer sur la grève, à Aberdovey, dans son costume de clergyman, modeste, le geste sec et anguleux, rapide et calme, nous nous figurions un officier sous les armes.

Avec une prédilection marquée, il revenait sur ce thème de l'abnégation militaire, et le commentait sous toutes ses formes.

*
* *

Dans une de ses exhortations de Provincial, il développa cette idée que la vocation à la Compagnie est une vocation au sacrifice, mais au sacrifice joyeux, au sacrifice « transfiguré par l'amour, sous l'action séductrice de l'étendard de Jésus-Christ ».

Il énuméra d'abord quelques-unes des occasions qui sont offertes de s'immoler, depuis l'entrée au noviciat.

« La vie se déroule, disait-il, féconde en difficultés et riche d'épreuves de tout genre. — Les supérieurs nous sont imposés, comme partout ailleurs dans le monde; mais, dans la Compagnie, il faut les respecter intérieurement et les aimer sincèrement; rester ouvert et filial, livré à leur direction, abandonné à leur gouvernement; même s'ils ne nous comprennent pas, s'ils nous prennent par nos mauvais côtés, s'ils manquent de largeur de vues et de bienveillance: la règle le veut ainsi.

« Et quand on avance dans la vie, on doit rester soumis, — de cœur, — à de plus jeunes, à de moins expérimentés, dont le talent peut-être nous semblait bien médiocre, que rien (à nos yeux) n'aurait dû signaler au choix dont ils ont été honorés... et pourtant, le respect, l'amour, la confiance leur sont dus: c'est la loi qui s'impose à notre cœur. Nous y soustraire intérieurement, c'est échapper à un sacrifice qui est de l'essence de notre vocation.

« Mais voilà que ce ne sont plus nos personnes et nos sentiments seulement qu'il nous faut savoir immoler: nos œuvres aussi, nos entreprises, notre apostolat vont peut-être à leur tour servir de matière au sacrifice, de but à la contradiction. Qui sait même? les mains sur qui nous comptons surtout pour les bénir vont être les premières à les entraver dans leur développement et les paralyser, ou même à les détruire; nous faisant ainsi victimes et ouvriers plus qu'inutiles, quand nous espérons être enfin devenus coopérateurs actifs de la grande œuvre de la Compagnie. Et qui peut se promettre que jamais pour lui il n'en adviendra de la sorte? Plus d'un, au contraire, ne pourrait-il pas attester qu'il a subi déjà ces coups douloureux, permis par la Providence, plus souvent encore ménagés par elle: parce que la sanctification et l'apostolat, qui, dans l'Église, ne sont que par la croix, dans la Compagnie, à la demande de saint Ignace, sont par la croix plus lourdement sentie, par la croix plus écrasante, plus profondément implantée au cœur, par la croix, à plus haute dose, si l'on peut parler ainsi...

« Aussi parfois, à travers tant d'obstacles et de contradictions intimes, la nature est près de défaillir, la plainte monte au cœur, et du cœur peut-être aux lèvres, du moins dans la prière. C'est si dur de vivre de sacrifices!...

« Or si la vocation à la Compagnie est toute dans le sacrifice, c'est dans le sacrifice si bien accepté qu'il développe l'esprit chevaleresque, qu'il dilate le cœur au lieu de le resserrer, et lui donne chaque jour plus de vaillance... Le sacrifice et la souffrance, on les trouve plus ou moins partout dans la vie; on les rencontre avec plus d'abondance et dispersés avec plus de lar-

gesse à l'*Ombre de la Croix*, et sous le signe du nom de Jésus, apanage de la Compagnie. Mais ce qui en fait le cachet spécial, c'est que les âmes appelées à la Compagnie doivent être assez fortes, assez aimantes, assez généreuses pour ne jamais se laisser abattre sous le coup de l'épreuve, pour s'y ressaisir au contraire, s'y redresser, y prendre un nouvel élan qui les fasse avancer à pas plus rapides et plus allègres dans le service de Notre Seigneur.

« Aussi saint Ignace demande comme condition, « *Strenui constantes* », de la vigueur de caractère, de la fermeté et de la constance.

« Et quand, dans les Exercices, il en arrive à la Méditation du Règne, qui est le type idéal de la vraie vie généreuse et apostolique à la suite de N.-S. dans la Compagnie, il exclut de cet exercice toutes les âmes trop faibles de volonté, trop pusillanimes, chez qui le courage est trop vite déconcerté. Ce qu'il veut au contraire, ce qu'il attend, ce qu'il compte toujours trouver en ses fils, c'est une vraie vaillance de cœur ; c'est-à-dire une vaillance de cœur, 1° qui cherche le sacrifice et aime l'obstacle, 2° qui travaille et lutte, à travers toutes les difficultés sans trêve ni repos, 3° qui les domine par une sérénité intérieure et extérieure imperturbable. Triple élément du véritable esprit chevaleresque. »

Et le Père continuait, développant sa pensée, comme toujours, au moyen des textes pris aux Constitutions et aux Exercices. Qu'on nous permette encore de larges citations.

Il vient de rappeler le cri d'une âme formée à l'école des Exercices en face d'un avenir où se dressaient mille obstacles : « Il faut de l'héroïsme, donc j'en suis. » (Valentine Riant.) Et il ajoute :

« C'est en effet la grande leçon des Exercices : rien au repos ; rien à l'examen des répugnances, ou des attraites ; rien à la tristesse ou au découragement ; rien à une demi-oisiveté ou à des délibérations sans conclusion positive. Mais tout à l'action joyeuse, à la lutte à main armée ; marchant au combat le cœur léger, toujours en avant, en avant pour Dieu, et pour les âmes à la suite de N.-S. J.-C. C'est la leçon du Règne et des *Étendards*, la leçon surtout du *Discernement des Esprits*, où toute la séduction des Anges sur les âmes, toute leur tactique infernale ou céleste vise l'action, c'est-à-dire, empêcher les âmes d'avancer si vite, les entraver, les amener au moins bien ; ou au contraire leur aplanir la voie, leur faciliter la marche en avant, les pousser à l'action incessante pour Dieu. *Ne pergat ulterius... Ut in bene operando procedat*. Et ils agissent, — les anges, — sans trêve ni repos, même quand, pendant des mois, des années, l'âme résiste à leurs efforts et reste sourde à leurs inspirations. »

Tout ce viril idéal se résume dans un mot, un de ceux qui reviennent le plus souvent dans ses conférences de Père Maître et de Provincial : l'esprit chevaleresque.

Du chevalier, il voulait qu'on eût l'entrain joyeux du dévouement. Née pour la lutte et créée pour la guerre, la Compagnie est vouée par son origine et sa constitution à tous les sacrifices. Ils ne comptent pour rien dans sa vie, ils sont de tous les jours, ils sont sa raison d'être. Mais cette vie de sacrifice ne doit pas être seulement acceptée avec résignation, elle ne doit même pas se contenter d'être considérée comme un devoir, elle doit être inspirée par l'amour, par l'amour de N.-S. et c'est avec joie, avec rapidité, avec entrain et vive ardeur que le soldat de la Compagnie doit se porter à tout ce qui est du service de son Divin Chef. Et c'est ce qui nous est indiqué maintes fois dans les Constitutions. Le plus complet sacrifice de nous-mêmes, nous y est demandé, mais en même temps, et avec autant d'insistance, il y est dit que ce sacrifice doit être fait joyeusement, qu'il nous faut courir avec allégresse dans la voie de l'immolation, qu'il nous faut être des cœurs vaillants, pour qui se donner est un besoin, pour qui la vraie joie est de s'immoler à l'ombre de la Croix. » Après avoir cité un certain nombre de textes, le Père ajoute : « Rien n'est plus contraire au caractère militant de la Compagnie, que de reculer devant les obstacles, que de craindre la peine ; rien de plus contraire surtout que de se traîner tristement, d'avoir un cœur languissant ou éteint, un cœur fermé pour les nobles élans. *Serenitas exterius cernatur quæ interioris sit indicium*, disent les Règles de modestie ; — ce qui veut dire qu'à travers les mille difficultés de notre vie, il nous faut garder toujours intacte, au front et au cœur, la sérénité, l'ardeur juvénile, l'entrain joyeux... Le travail, la difficulté, la lutte, les obstacles de tout genre, doivent nous devenir une cause perpétuelle de joie, et donner à notre volonté plus de ressort, plus d'élan, plus de vaillante allégresse. »

Autant que la vaillance, l'esprit chevaleresque suppose la distinction. Et le Père montrait quelle leçon de distinction nous est donnée, lorsque les Exercices nous invitent à contempler Jésus pour l'aimer et pour l'imiter. Les âmes alors « ont à entrer dans la plus intime connaissance de tous les mystères de sa vie, à pénétrer tous les secrets de son cœur, à le suivre jusqu'à ces hauteurs sereines, jusqu'à cet idéal radieux où il s'élève dans la 4^e semaine et dans toutes les apparitions de sa vie glorieuse.

« Or qu'arrive-t-il ?

« C'est qu'à ce contact divin et si aimé, on prend dans son attitude quelque chose de la royale distinction, de la modestie céleste et de la séduisante amabilité du chef. Au dévouement et au sacrifice de soi, (on) ajoute les formes les plus délicates dans les paroles et dans tous les procédés, à l'exemple du Roi Jésus ; à la force dans la lutte, (on) unit l'amour le plus tendre pour les âmes ; à l'activité toujours en éveil, on joint le tact de toutes les situations ; à l'entrain et à la vigueur, (on) sait allier les sentiments d'honneur les plus exquis et la plus parfaite loyauté. »

III.

Tels sont les principes généraux que, Maître des novices ou Provincial, le Père Platel développait en public ; tel aussi le cadre général de sa direction privée.

Mais les voies de Dieu sont infiniment variées, et infiniment variées aussi les physionomies morales. La direction est un art complexe et délicat, où doit entrer une part énorme de tact, de divination et de psychologie. Peut-être même en faut-il plus aujourd'hui que jamais. Les caractères autrefois, en même temps qu'ils étaient mieux trempés, étaient aussi plus simples. Un coup d'œil sur soi-même, un examen de sa vie et de ses péchés suffisait ordinairement pour trouver le trait saillant, le point faible, l'excès à corriger. Aujourd'hui les caractères sont faits de nuances complexes ; ce sont des machines délicates et faciles à fausser. Ajoutons que l'intelligence et la volonté n'ont plus le même empire : l'imagination et la sensibilité dominant. Double raison pour qu'il soit malaisé de s'étudier, et de se faire connaître, malaisé par conséquent de trouver sa voie.

Le Père Platel disait un jour :

« Parmi les novices qui m'arrivent, le grand nombre rentre dans tel ou tel genre d'âmes que j'ai observées déjà, du moins en gros, et ainsi je sais un peu sur quel terrain marcher. Mais, chaque année aussi, il y en a plusieurs qui déconcertent absolument, par leur originalité, tous mes cadres. » Et il ne parlait que des diversités de nature : pour la diversité des appels divins, la complexité est encore plus grande.

*
* *
*

Psychologue, pour tout ce qui relevait du domaine spirituel, le Père Platel l'était à un degré rare. Quand on se confiait à lui, il vous étudiait longuement, avec méthode, et profitant des moindres indices. L'état de l'âme était en somme peu de chose à débrouiller : il lui fallait le fond du caractère. Ce n'est pas que sa perspicacité ne fût quelquefois en défaut. Plus d'un le quitta, le temps venu, à qui il avouait avec regret : « Je ne vous connais pas. » Et il souffrait de n'avoir pu donner la direction rêvée, quelque chose de bien personnel, et comme fait sur mesure.

Il voulait donc que l'on se connût, défauts et qualités, énergies et faiblesses. Non certes qu'il poussât à se replier sur soi-même, à s'analyser sans fin et à perdre ses forces en examens raffinés ; bien au contraire, mais on devait sortir du noviciat sachant, dans les circonstances habituelles de la vie, se conduire seul à la lumière de quelques grands principes.

De là, pendant la grande retraite, un soin extrême à diriger chaque novice pour la rédaction de son petit plan de vie spirituelle. Dans sa pensée, si le travail était bien fait, on devait ordinairement pouvoir vivre

là-dessus à peu près jusqu'au Troisième An, n'ayant aux retraites de règle qu'à profiter de l'expérience de l'année pour atténuer, accentuer, préciser ou adapter les détails aux circonstances nouvelles.

De là encore sa sévérité pour les manques de bon sens. Que de fois, au récit de certains faits, il s'écriait : « Mais cela n'a pas de raison ! » En revanche, lui parlait-on des défauts d'un frère : « Soit, répondait-il, mais il a du bon sens. » Et cela expliquerait, dans sa manière de faire, une apparente contradiction. Il n'aimait pas, nous l'avons vu, la maladie de la critique ; et tel professeur se rappelle comment il fut reçu, lorsque, dans un entretien particulier, il se permit des plaintes un peu âpres à l'endroit de son préfet des études. Évidemment, il cherchait auprès du Père Provincial, moins un conseil qu'une occasion d'épancher sa mauvaise humeur : « Je fus étrillé », dit-il. Et cependant, lorsqu'on lui soumettait tels et tels actes, il ne craignait pas, en confiance, de les caractériser nettement et sévèrement. C'est qu'alors il s'agissait d'instruire, de former le jugement, et d'empêcher l'esprit de s'égarer sur de fausses pistes.

*
* *

C'est toujours en vue de maintenir l'esprit dans la vérité, pour donner aux novices une idée exacte et de leurs devoirs et de leurs défauts, que le Père ne paraît pas avoir conçu le noviciat comme un lieu d'épreuves artificielles et préparées. Les expériences, prévus par saint Ignace, suffisaient, à son avis, pour mâter la nature ; à leur défaut, l'observation de la règle et les rapports de communauté offraient assez d'occasions de sacrifices pour qu'on pût se dispenser d'avoir recours à des actes plus ou moins étranges. En d'autres temps et en d'autres lieux, de grands maîtres avaient agi différemment, mais ils n'avaient point affaire à de jeunes français du XIX^e siècle. Aussi bien, saint Ignace lui paraissait avoir toujours uni une extrême sévérité pour des fautes même légères à des procédés toujours raisonnables (1).

Quant aux mortifications de l'esprit, « les novices, disait-il, ont bien assez de défauts comme cela, sans que j'en invente pour les humilier. » Et il ajoutait : « Quand j'ai exagéré, c'était erreur involontaire, et le résultat souvent a été mauvais. »

Mais les défauts réels, il les poursuivait sans pitié. Et les billets pleuvaient que l'on compterait par milliers. Rien n'y était laissé au hasard ; rédaction, adresse, format, écriture avaient leur raison d'être ; et parfois, il fallait lire beaucoup entre les lignes. Tout ce qui sentait l'oubli, la négligence, le laisser aller, l'exagération était aussitôt réprimé. Ainsi aux servants de messe : « Ne pas bredouiller en répondant... ne pas couper la parole au prêtre... ». A un lecteur de réfectoire : « Ne prenez pas un air étonné

1. Et de même saint François-Xavier. Cros, *S. Fr. de Xav., Sa vie et ses lettres*. T. II, p. 270, 271. Avis au P. Barzée.

quand on vous reprend. » Au préfet de lecture : « Ne plus faire lire ce sermon, il n'est pas dans l'esprit de la fête. » Un novice qui manquait d'ordre, trouve un jour sur sa table ce simple mot : « Le beau est la splendeur de l'ordre. » Un autre : « A midi, vous aviez au réfectoire les yeux quasi fermés, et la tête relevée ; très disgracieux et genre faux. »

Étant sacristain, le frère Besnardeau fut, à la lettre, persécuté de menus avertissements de ce genre, et il les conservait précieusement. On peut dire que plus le Père Maître espérait de quelqu'un pour l'avenir, plus il le harcelait de ses remarques.

* * *

Toujours en vue de donner à chacun, outre les principes généraux nécessaires à tous, la lumière particulière et appropriée qui dérive d'une connaissance exacte de soi, il arrivait souvent au Père, quand on lui remettait un compte de conscience plus approfondi, de l'annoter au crayon, soulignant, barrant, corrigeant. Parfois faisant asseoir au coin de son bureau, il dictait quelques lignes, une page ou deux, de direction pratique. Ou bien, revoyant une rédaction de conférence, il la complétait de sa main par des réflexions appropriées au caractère, aux épreuves, aux circonstances, à l'avenir probable. Avait-on eu avec lui de longues conversations pratiques, il acceptait facilement de les résumer par écrit pour les mieux fixer.

De là, entre autres choses, quand le noviciat touchait à son terme, le petit portrait ou *speculum* qu'il remettait à chacun, usage qu'il n'avait pas inventé ; mais rarement on le pratiqua avec autant de méthode et de finesse. Lorsque, à sa demande, les novices lui avaient remis par écrit la liste des remarques prises par eux sur leurs frères, il ne se contentait pas de les transmettre telles quelles aux intéressés. Il les amalgamait, condensait, complétait, pour en tirer une esquisse, sévère quelquefois, toujours ressemblante, et où l'on trouvait énumérés par ordre les défauts extérieurs, et ceux du dedans, avec les remèdes à employer. Rien n'était donné à la préoccupation littéraire ; et cependant quelle galerie intéressante on ferait, en réunissant les plus saillants de ces « Caractères ». Mais comment ? Les papiers des morts ont disparu presque tous, et les vivants se soucient peu, on le comprend, de livrer à la publicité une esquisse peut-être trop ressemblante pour rester anonyme. Voici cependant comme spécimen ce que le Père Maître écrivait pour le Fr. Besnardeau. On trouverait aisément plus saillant. Après avoir énuméré certains légers défauts, il ajoute :

« Un peu trop d'assurance et de hardiesse : ce point est plus important parce qu'il peut étonner beaucoup, parce qu'il peut même amener certains manques de tact pratique.

« Je m'explique. Il y a chez vous, à cette heure, un singulier mélange de simplicité enfantine et de maturité. Vous avez le coup d'œil assez sûr, et,

d'ordinaire, vous ne vous trompez pas beaucoup dans vos jugements sur les hommes et sur les choses ; vous avez conscience de cette lumière intérieure qui vous guide, aussi vous affirmez sans hésiter, vous donnez des conseils, vous vous prononcez sans trop savoir douter. En fait, vous ne vous trompez pas souvent ; mais cependant nos vues sont si bornées que vous feriez bien, pour vous-même et par amour de la vérité, de vous défier un peu plus de vos jugements. De plus, et ici il ne s'agit plus de vous, mais des autres, on est tout surpris de voir un enfant de votre âge parler et juger avec cette assurance ; parfois même on serait tenté d'attribuer à la suffisance ou à la vanité ces procédés qui tranchent si singulièrement avec votre physionomie d'enfant, avec certaines saillies de caractère tenant tout à fait du jeune âge.

» Un des *speculum* disait que « vous semblez depuis quelque temps vous oublier davantage et vous mieux faire oublier, disposition, ajoutait-il, qui vous est on ne peut plus nécessaire à cause de votre facilité naturelle pour la vertu et de toutes vos ressources. » Cette appréciation est parfaitement juste : en marchant dans ce sens, vous corrigerez le défaut dont nous parlions tout à l'heure ; vous vivrez tout à N. S. et remplacerez peu à peu tous les élans naturels de votre âme par l'amour très pur de son divin Cœur. »

* * *

Il écrivait à un autre :

« Il y a en vous de faux instincts dont la cause doit être attribuée en partie à l'éducation de famille, et en partie à une spiritualité erronée.

» Un mot les résume : fausse humilité.

» Humilité fausse, non en tous points ; mais fausse parce qu'elle mène à la défiance, parce qu'elle entrave le libre jeu des facultés et paralyse sous prétexte de réserve ou de discrétion ; fausse encore parce qu'elle craint de laisser paraître au dehors les dons du cœur ou de l'esprit, même quand la charité le demande ; fausse enfin parce qu'elle empêche de combattre loyalement la timidité et parce qu'elle favorise une certaine pusillanimité paresseuse qui redoute beaucoup de se mettre en avant.

» Aussi, sous l'empire de ces faux instincts, qui ont toute l'apparence de la vertu, qu'en est-il de vous et de vos œuvres ?

» 1. Vous faites un peu souffrir les autres qui aimeraient de vous sentir plus à l'aise, et qui souvent devinent que votre cœur est comprimé par la pensée de votre indignité, par l'idée que vous êtes déplacé dans la Compagnie, que vous ne méritez pas d'être traité en frère. Et ils voient avec peine que vous agissez en conséquence, que vous avez peur de leur demander un service, que vous craignez mal à propos de les déranger, que vous êtes confus à l'excès de ce qu'on fait pour vous. Tandis qu'on souhaiterait de vous voir agir plus simplement en frère et en enfant et en toute confiance.

2. Vous vous amoindrissez vous-même singulièrement. Point d'initiative,

point de décision ; souple et maniable au point de perdre toute originalité. Vos jugements manquent de vérité, parce que vous voulez louer toute chose et toute personne. D'une réserve exagérée, vous n'osez pas vous avancer ; et si, par hasard vous faites un pas, on sent qu'à la moindre résistance vous allez reculer. Plein de tact et de délicatesse, vous allez si loin, que jamais vous n'osez vous imposer, ni même appuyer : oubliant que l'important est de toucher juste, et que souvent il convient d'appuyer fort et longtemps.

3. Vous craignez constamment de céder à l'amour-propre, de sacrifier à l'ostentation. Cette idée a un triple résultat : favoriser la vanité par une certaine complaisance en votre retenue ; ennuyer les autres qui ne comprennent pas que vous cherchiez ainsi à tenir enfouis les trésors que le bon Dieu vous a donnés ou vous a permis d'acquérir (en partie pour eux) ; faire les affaires du démon, qui n'ayant pu arrêter votre vocation, ni vous briser encore pour la santé, bâillonne à son gré votre apostolat près des Nôtres, comptant plus tard sur quelque autre expédient pour réussir aussi aisément.

« Que faire donc ? en finir avec les illusions d'humilité ; être simple, enfant (non par des enfantillages), ouvert ; et désormais ne plus vous occuper de tout ce qui peut vous arrêter ou vous resserrer le cœur. Mais vous mettre au large, aller de l'avant plus rondement, avoir en vous et surtout en la grâce de N. S. une plus entière confiance.

« *Domine, quinque talenta tradidisti mihi, ecce alia quinque superlucratum sum. Euge... intra in gaudium Domini tui. — Abiens fodit in terram et abscondit pecuniam Domini.*

« *Ego autem libentissime impendam et superimpendar ipse pro animabus.* »

*
* *

Les défauts n'étaient pas seuls signalés dans ces petits mémoires. Ne faut-il pas savoir aussi, quand on est homme d'action, de quelles ressources on dispose ? et les qualités elles-mêmes, ne peuvent-elles, par l'abus qu'on peut en faire, se tourner en obstacle ? D'où la nécessité de savoir exactement ce qu'on est, et ce qu'on peut, et jusqu'où l'on peut aller dans le sens de ces ressources naturelles.

Et il écrivait, faisant finement la part du bon et du mauvais.

« Il est certain que vous exercerez facilement partout une grande influence sur un nombre considérable de ceux qui vivront avec vous. Cette influence sera due à votre caractère, à vos qualités, à ce don précieux que vous possédez de faire aimer et accepter volontiers tout ce que vous avez à cœur, à cet instinct enfin si vivant en vous de communiquer aux autres et de leur faire partager vos principes et toutes vos idées. — De là résulte nécessairement que votre présence ne passera pas inactive : elle sera presque toujours un centre d'action puissant, centre d'action et impulsion effi-

cace pour le bien ou pour le mal, pour développer le vrai surnaturel ou pour en rabaisser le niveau.

» Dans les rapports avec les étrangers, élèves ou personnes du monde, l'influence sera toujours bonne, bien qu'à des degrés divers, suivant que vous serez Jésuite plus ou moins complet.

» Mais dans la vie de communauté, il pourrait n'en être pas toujours ainsi. Pourquoi cela ? Là est le point vraiment difficile à bien préciser... C'est qu'il est malaisé de démêler entièrement les mobiles inconscients et les principes voulus de vos actes. D'une part, le surnaturel est très développé ; de l'autre, les procédés, si l'on peut parler ainsi, sont souvent naturels et mondains ; enfin l'esprit et le jugement sont à la fois d'un bon sens parfait et cependant trop portés à s'écarter des voies ordinaires, à faire des expériences au lieu d'accepter les principes reçus. Tout cela a besoin d'explication.

1° Et d'abord, ce serait une erreur que de blâmer cette initiative intellectuelle et de vouloir la supprimer à cause de certains excès. Elle est à régler, mais non à étouffer ; elle peut vous aider A. M. D. G. ; elle donnera souvent un cachet d'originalité à vos œuvres et à vos paroles : mais cela même est un élément de succès à la condition de ne pas dépasser certaines limites. Il faut donc régler et faire contrôler cette initiative de l'esprit, afin de ne pas donner dans de dangereux écarts et de ne pas devenir trop personnel. La règle et le contrôle, ce sera la docilité de cœur, qui, non seulement accepte mais provoque la direction et les avis ; qui fait désirer d'être parfaitement connu et intimement suivi par le regard du supérieur, dans toutes ses voies ; qui aime à douter quelquefois et à se défier de ses propres lumières, surtout quand elles ne semblent pas cadrer d'une façon parfaitement claire avec ce que demandent les règles ou les recommandations des supérieurs. Il sera bon de vous rappeler aussi de temps en temps que, jusqu'au 3^e an, la Compagnie nous regarde comme en formation, *in probationibus* ; que par conséquent, d'ici-là, malgré toute la maturité de votre caractère et toute la confiance que vous pouvez inspirer, vous ferez bien d'exposer et de faire approuver vos principes nouveaux, vos idées nouvelles, ne vous contentant pas de les rapprocher des premiers principes de la vie religieuse : vous pourriez parfois vous tromper dans les déductions, et vous le pourriez plus facilement que d'autres, qui n'ont pourtant ni votre talent, ni votre valeur.

2° Vous êtes bien surnaturel, mais vous ne l'êtes pas assez dans les petites choses, et, comme conséquence nécessaire, vous ne le paraissez pas toujours assez. Ainsi il y a chez vous une tendance prononcée à interpréter largement les règles, les permissions ; votre extérieur n'est pas assez composé, la modestie n'est pas bien gardée. — Il en résulte deux choses : que vous gardez encore trop du mondain dans votre tenue ; que vos allures sentent

trop l'indépendance. Le premier inconvénient vous nuira auprès de certains religieux ; et, avec les gens du monde, ne vous sera d'aucune utilité, non plus qu'avec les élèves ; le second vous nuira peut-être beaucoup auprès de certains supérieurs, vous faisant prendre pour un homme qu'on ne peut toucher et qui vit à sa guise. — Je n'entre pas dans les détails : en observant la modestie telle qu'elle est expliquée dans les conférences de règle et dans les Instructions du noviciat, vous aurez le remède tout trouvé. Quant à ce qui est d'interpréter trop largement, c'est à corriger par une tendance contraire. »

IV

Je n'oserais pas assurer que, dans ces directions particulières, si nombreuses, si précises, parfois si exceptionnelles, il ne se soit jamais trompé. Le phénomène eût tenu du prodige. A bien plus forte raison, je ne garantirais qu'on n'ait parfois innocemment abusé de ses principes de conduite, alléguant des réponses mal comprises, ou présentant comme principe général, une solution donnée à un moment d'angoisse ou de ténèbres ; encore moins qu'il n'ait été jamais trahi par l'enthousiasme même de ses enfants. Il n'est pour un maître de pire ennemi qu'un disciple maladroit.

Quoi qu'il en soit, étant connu ce trait caractéristique de ses directions de détail, qu'elles s'inspiraient toujours de mille et une circonstances bien individuelles, imprudent parfois eût été celui qui eût pris à son compte les conseils, autorisations, défenses données à d'autres. A ne juger même que par le dehors, il eût été facile de l'opposer à lui-même, et de trouver d'apparentes contradictions entre sa direction publique et sa direction privée.

On voit du moins qu'une des grandes préoccupations du Père jusque dans sa direction privée, était d'instruire et de donner à chacun, autant que possible, rigoureusement exactes, les notions théoriques et pratiques dont il aurait besoin.

Et c'est pour cela qu'il écrivait tant. Sûr de ce qu'il disait alors, et pouvant y réfléchir à loisir, il donnait à ceux qui le désiraient des directions mûrement rédigées, qu'on pût relire et méditer. Plusieurs nous ont passé entre les mains, et il était facile de voir qu'elles n'étaient pas restées lettres mortes, et qu'on y avait eu souvent recours. Plus d'un père spirituel aussi, les ayant lues, en admirait la sagesse et si on leur faisait un reproche, c'est qu'elles paraissaient bien approfondies parfois pour l'âge des destinataires.

*
* *

Éclairer l'intelligence, là s'arrête ordinairement l'œuvre du maître humain. Au Maître divin d'aller plus outre et d'inspirer les saints désirs.

Comme tous les directeurs sages, le Père Platel était patient ; il ne cher-

chait pas à devancer l'heure de la grâce. Il savait, pour le moment, se contenter du minimum nécessaire, sachant bien que l'heure viendrait tôt ou tard de l' « *Ascende superius* ». Mais croyait-il avoir bien démêlé le caractère de son dirigé, et compris que Dieu l'invitait à sortir sans retard du convenable pour aspirer plus haut, il devenait pressant. Rien ne l'étonnait alors, ni le tempérament, ni l'âge ; il n'y a ni âge ni tempérament pour la sainteté.

Pour mener haut et loin, le Père Platel avait peu recours aux exhortations directes. C'était défiance de lui-même peut-être : c'est aussi qu'il comptait plus sur l'exemple contagieux de Notre-Seigneur que sur tout le reste. On se fait des habitudes d'âme, disait-il, beaucoup moins à force de théories, qu'à force de regarder les modèles. Ainsi de l'éducation en famille, ainsi de notre éducation surnaturelle.

De là, pendant la grande retraite, son insistance sur les contemplations et les applications des sens, selon la méthode de saint Ignace ; le soin qu'il apportait à entrer dans les moindres détails des mystères évangéliques, le charme profond, pieux, poétique même, à force de vérité, de son commentaire du texte sacré. Peu de prédicateurs, disait-il, se font assez simples alors ; ils dissertent au lieu de regarder, ils cherchent des idées au lieu de se mettre en face des faits et des personnes. Et il ajoutait : « Je n'en ai entendu qu'un qui se fît véritablement enfant avec l'Enfant Jésus, homme de douleurs avec Jésus crucifié, triomphant avec Jésus glorieux, c'était l'austère Père Chambellan. »

Par cette méthode, continuait-il, où il faut moins d'imagination que de cœur, moins de science que de simplicité, l'âme entre dans le milieu divin ; elle se repose au lieu de se fatiguer ; elle prend l'habitude de s'oublier, pour vivre le regard sur Jésus et sur Marie. Or, l'oubli de soi est un trésor ; le sacrifice alors ne coûte plus, ou coûte moins, la défiance et la vanité ne viennent plus se glisser dans nos actions pour les corrompre. Nous entrons dans l'intimité des personnages évangéliques ; nous nous plions à juger, à sentir, à agir comme eux : ce qui est le comble de la dévotion : *Summum devotionis imitari quod colimus*. L'éducation surnaturelle se fait : un fils de paysan prendrait à la cour des manières princières ; un prince, exilé jeune chez des sauvages, y perdrait sa distinction native : la contemplation nous met à la cour du Roi Jésus. Comment, dès lors, ne pas subir l'influence ambiante et ne se conformer au modèle dans les plus petites choses ?

Si l'âme se laisse faire, se prête à cette méthode qui suppose tant d'amour vrai et tant d'humilité, il n'est plus besoin de longues exhortations, le maître humain n'a qu'à se retirer après avoir dit : « Voyez, regardez. »

« J'ai trouvé chez le Père Platel, nous écrit-on, plus exclusive que chez d'autres, cette tendance à ramener la vie spirituelle à la pensée de N.-S. J'avoue qu'il m'a rarement parlé de me vaincre, mais qu'il a fait l'impossible pour m'apprendre à m'oublier moi-même, à force de regarder N.-S.

J'avoue qu'il m'a dit peu de mal de la « nature », mais qu'il a failli entraîner ma nature tout entière, sans la comprimer, à l'apostolat et à la sainteté par amour pour N.-S. J'avoue qu'il ne me parlait point du « vieil homme », mais qu'il m'a donné comme la grande assurance de ma vocation la récitation quotidienne et sincère du colloque des Étendards, lequel implique un sacrifice assez entier de soi à la suite de N.-S. sacrifié et humilié. J'avoue qu'il m'a souri plus souvent qu'il ne m'a bousculé, mais il m'avait donné le sens de son sourire dans l'esprit de la quatrième semaine, lequel suppose l'esprit de tous les Exercices de saint Ignace. »

V.

Un des grands obstacles, tant à la claire vue de soi et de la volonté de Dieu, qu'au regard de l'âme sur Jésus, c'est tout l'ensemble de souffrances intérieures, qu'on désigne souvent par le terme trop général de « scrupules » : inquiétudes persistantes, devant l'avenir, devant l'état présent de la conscience, et devant la valeur de nos actes, brouillards de l'imagination, tremblements de la sensibilité : autant de choses qui troublent l'esprit, mettent l'âme à l'étroit, l'empêchent d'aller jusqu'au bout d'elle-même, et l'épuisent dans une lutte sans grand profit.

Si le Père Platel avait, comme médecin spirituel, une spécialité, c'était bien celle de guérir de ces maladies-là. Lui-même avait traversé des phases d'angoisse et d'impuissance ; il y avait pris une science expérimentale que rien ne remplace, et une exquise compassion pour les autres. Plus d'un, qui passa par ses mains, en sortit guéri ; tel Père de la province d'Angleterre disait n'avoir trouvé la paix que sous sa direction.

Mettre au large l'être surnaturel, en dépit des impressions, donner l'entrain, ou, à tout le moins, la constance dans l'effort, en habituant à s'occuper peu de soi, beaucoup des autres, et par dessus tout de Notre-Seigneur, est-ce exagérer, de dire que c'était là, neuf fois sur dix, le but qu'il avait à poursuivre ? Ceux-là seuls s'étonneront d'une pareille insistance qui ignorent à quel point aujourd'hui la direction privée doit souvent se réduire à combattre l'énerverment de l'âme. Certes les saints d'autrefois connaissaient les tortures de la tentation, de l'abandon divin et toutes les formes de la désolation spirituelle. Mais ces souffrances avaient en général quelque chose de net et de vigoureux. Blessures beaucoup plus que langueurs.

Aujourd'hui, tout cela va se compliquant plus ou moins de ce que, en critique littéraire, on appelle le mal romantique, sorte de manque d'équilibre, difficulté grande à fouler aux pieds les impressions, et à n'agir que par raison. D'où il suit qu'une bonne part des forces s'épuise dans une lutte intérieure sans profit ni progrès.

Or, cet état maladif, qui est moins encore le fait des individus que de

toute une génération, se trouvait en Angleterre accentué par l'action du climat, et le Père Platel disait y avoir trouvé chez certains des épreuves intérieures d'un caractère nouveau pour lui.

*
* *
*

Avec quelle délicatesse alors, il touchait ces âmes à qui, pour être véritablement fortes, il ne manque souvent que de devenir un peu moins craintives devant Dieu et devant elles-mêmes ! Il leur apprenait à passer à travers les fumées de l'imagination, à marcher droit leur chemin, à ne pas rêver d'une perfection irréalisable, à se contenter du possible, à se résigner même à une certaine médiocrité inévitable et plus humiliante que dangereuse, et plus apparente que réelle.

Il leur révélait à elles-mêmes leurs énergies cachées, leur enseignait à tirer parti d'une santé frêle, et d'un caractère défectueux. Et pour cela le secret était bien simple, toujours le même : ne point s'occuper de soi. La mortification proprement dite, il aimait, le cas échéant, à en laisser l'initiative à l'amour de chacun pour Notre-Seigneur, et il se montrait large dans les permissions. Il n'intervenait pour pousser que si l'âme, trop molle, ne prenait pas assez vite les habitudes voulues. Quant à cette forme plus subtile, et, plus que jamais indispensable, de l'abnégation, qui consiste à supprimer le regard sur soi, il y revenait sans cesse.

Ce n'était point abolir l'examen de conscience, mais le faire porter sur la maladie la plus pernicieuse au vrai progrès. Et il allait répétant :

« Ne vous demandez donc pas si telle chose est pénible, ou non, si c'est une mortification, un sacrifice ou une consolation : regardez si c'est bon, si cela plaira à N -S. : cela suffit.

« Vous vous rendez malheureux avec vos considérations sur vos souffrances ; laissez donc cela tranquille. » — « Si vous passez votre temps à chercher ce qui vous coûtera le plus, tel que vous êtes, vous n'avancerez pas, et ne ferez rien. » — « Êtes-vous impressionnable, tout de même ! Il faut laisser cela. Non pas lutter directement, l'impression redoublerait : mais ne jamais faire attention à cela. »

« L'important n'est pas d'avoir des exercices de piété *réussis*, de vous sentir sous l'influence de la grâce ; mais bien de faire l'œuvre de Dieu vaillamment sans souci de vous. »

« Comme vous le dites, vous êtes sensitive ; le sentiment vient, part et revient, avec une grande mobilité ; tout change en vous au moindre vent de la terre ou du ciel. A cela rien à faire, c'est une nécessité à subir. Mais, ce que vous pouvez empêcher, ce que votre élection corrige aussi parfaitement que possible, il y a manière de s'en occuper ; or, je crois que vous vous en occupez trop. Vous signaler à vous-même, me signaler à moi toutes les variations de votre intérieur, c'était chose fort utile au début, c'était le

seul moyen de vous bien connaître et de vous faire bien connaître. Désormais, il vous serait plus utile de vous rendre compte moins souvent des impressions successives, par lesquelles vous passez... Il y aura à cela un avantage : c'est que votre âme se fortifiera plus vite en s'oubliant plus complètement ; de plus vous serez tout à l'action pour Dieu, ne vous souciant plus de l'état sensible où vous vous trouvez, ne regardant plus à la situation plus ou moins facile qui vous est faite. De là, il y aura plus d'abnégation vraie, de générosité spontanée, d'amour désintéressé. »

*
* *

Cette direction pacifiante, il l'a donnée à beaucoup avec une extrême insistance. Quels en ont été les fruits en ceux de ses novices qui l'ont véritablement comprise et ont marché sans défaillance par cette voie doucement austère ? Il est trop tôt sans doute pour répondre. Tel, fidèle à ces enseignements, vivait aimable et souriant, insouciant en apparence, et d'une rondeur qui pouvait le faire passer pour assez peu mortifié, qui, en réalité, souffrait et souffrait avec persistance pendant des années. Mais peut-être pourrait-on interroger les nécrologes. Les morts, déjà nombreux, qui furent ses enfants, seuls, auraient le droit de venir témoigner en faveur de leur père.

Pour ne citer qu'un exemple, il y avait à Aberdovey un juvéniste dont les scrupules, les désolations, les orages intérieurs, n'étaient un secret pour personne. Tout le monde savait pourquoi le Frère Joseph Avenel faisait d'interminables séances chez le Père Maître. Ce que l'on savait moins c'était la persistance et la profondeur de ces angoisses et de ces doutes.

« Chose étrange, dit sa notice nécrologique, ce jeune homme, qui n'avait rien lu de la littérature contemporaine, connut, sous forme de tentations, toutes les rébellions de l'âme moderne en face du surnaturel et de ses divines exigences. »

Or, peu à peu, d'année en année, l'extérieur tourmenté disparut et l'on put croire cette âme rendue à la paix. Le Frère était joyeux, allègre, plein d'entrain. Au fond, rien n'était changé. Il écrivait :

« Mon tourment, en cette vie est de croire, — et seulement croire, — à l'amour de mon Dieu. » Et encore : « Je ne vaud rien ; j'ai soif de Dieu, et il faut sourire, les lèvres brûlées et desséchées. Déjà deux grands mois que je peine, sans goût, sans plaisir, et avec une dépense d'efforts considérables, et je ne vois guère le progrès ! Mais tout va bien ; que Dieu décide ! Je me laisse aller à ces bras qui sembleraient méditer tout autre chose que de me bercer, et je m'en tiens là parce que je ne sais plus ce que je dis. »

L'orage durait donc toujours, mais il n'empêchait plus ni la passion de savoir et de comprendre chez l'élève, ni l'entrain, le zèle inventif et ingénieux chez le professeur. Et il pouvait écrire en toute vérité ces beaux vers :

« Au souffle du désir, j'allais, mouvante flamme,
 Radieux aujourd'hui, terne et sombre demain.
 Enfin je rencontrai Jésus sur mon chemin ;
 A sa volonté sainte, il a fixé mon âme,
 Immobile au-dessus de tout caprice humain.
 L'œuvre du ciel fut grande, et longue, et douloureuse
 Car la paix suit la guerre, et coûte des combats ;
 Dieu connaît cette lutte amère et bienheureuse,
 Ce sont là des secrets qui ne s'écrivent pas. »

Dieu récompensa cette fidélité aux leçons du Père Maître, et ce courage à s'élever au-dessus des terreurs intimes, en accordant une mort radieuse, dans un calme et une joie sans nuages. Exemple pris entre plusieurs autres. Mais nulle part peut-être l'action personnelle du Père Platel pour pacifier et élever au-dessus des préoccupations du moi, n'avait été plus saisissante et c'est en toute justice que le Frère lui rendait ce délicat témoignage :

.. Ma vertu fragile
 A dû passer comme l'argile
 Par la main du potier et les ardeurs du feu.
 ... Si j'ai souffert, c'était pour vous, mon Dieu,
 Pour mieux former il faut parfois qu'on blesse.
 Il est vrai, mon Seigneur, que souvent ma faiblesse
 Sous la douleur a tressailli ;
 Mais la main du potier était douce, et la flamme
 Était si mesurée à la trempe de l'âme
 Que l'âme n'a pas défailli.

* * *

En face de ces états de conscience si violents ou énervants dans lesquels on ne saurait discerner au juste quelle est la part du tempérament, celle de l'imagination et celle du démon, il faut de la part du directeur deux qualités qui se complètent l'une l'autre : une extrême bonté, dans le sens de la 7^e *annotation* des Exercices, et une grande énergie. Car souvent, c'est une vraie lutte qu'il faut engager pour imposer la lumière et la paix.

Lutte d'autant plus prolongée parfois qu'il faut amener l'âme éprise d'un idéal un peu chimérique à se résigner aux tentations, ou à je ne sais quelle médiocrité ; au fond, résistance d'amour-propre.

Le difficile alors c'est de se faire obéir et de se faire croire.

« Quelle ténacité vous mettez à compliquer les choses les plus simples, et que vous savez peu obéir ! Je vous ai dit : « Tout est bien, vivez en paix » ; croyez-moi donc et vivez sans souci. Je vous ai dit encore : « Ne me parlez plus de tout cela. » Donc, en parler, c'est mal, c'est vous faire du mal, c'est aller contre ma direction. Je vous ai dit aussi : « L'imagination seule est en jeu. » Là encore croyez-moi ; ne courez pas après un détachement fictif et sans objet ; mais calmez-vous ; et ainsi tout ira à souhait.

... « Vraiment je ne suis pas heureux, et le bon Dieu ne bénit guère mon ministère près de mon enfant. Je fais tout pour le rassurer, pour le dilater, pour le consoler, et mes paroles vont à l'inquiéter, à l'effrayer, à l'attrister. Je prie la Sainte Vierge de vouloir bien elle-même guérir, fortifier et charmer.

« Votre mal, ce n'est pas la lâcheté, c'est l'illusion. Vous êtes toujours dans le faux depuis deux ans ; et rien ne vous remet dans le vrai, parce que vous n'êtes pas obéissant, et ne croyez pas à ce qui vous est dit.

« Pas besoin d'élan nouveau, enfant, ni de grâce bien spéciale pour être fidèle à ce que N. S. vous demande : c'est tout simple et tout facile. C'est donc d'accepter votre état, d'être content toujours, même quand votre imagination vous dit (et bien à faux) que Dieu n'est pas content de vous. C'est ensuite de penser à N. S. de temps en temps, toutes les heures plus ou moins. Et voilà.

» Mais cette fois enfin, enfin, restez là et ne bougez plus. C'est ce *rien* que vous avez à faire. Il ne s'agit pas de vous croire malheureux, incompris, ou éprouvé, ou ingouvernable ; ni d'appeler la mort. Votre voie est toute simple, toute douce, toute aisée. C'est à vous mettre dans la tête une bonne fois. Quant à la pratique, elle ne demande presque aucun effort ; pas besoin d'être bien généreux pour être fidèle.

« *Nolite obdurare corda vestra.* »

Toujours au même, un peu plus tard :

« Et cependant c'est ainsi : vous êtes bon religieux, très bon même ; vous n'avez pas à vous inquiéter. Vous avez droit à la paix du cœur ; et ce sont les démons, pas les bons anges, bien sûr, qui cherchent à vous troubler.

« Mais vous avez à mieux faire ; la grâce vous y invite (non par des menaces ou des remords, mais très suavement). Le mieux, c'est d'être docile « *Nolentes suo proprio sensu duci* », c'est de me croire.

« Me croire, là est la dernière résistance de votre amour-propre, là est le sacrifice que vous refusez à Dieu depuis un an. Vos deux retraites de cette année n'ont rien fait ; quitter la maison n'y fera rien du tout, aucun moyen n'aboutira. Il n'y a qu'une voie : celle de la petitesse, de l'humilité vraie, vous faire enfant, me croire en tout. Là est pour vous la vie et la gloire, la paix et la liberté. — A quand le jour de votre délivrance ? »

Et plus tard à une religieuse : « Puisque vous me parlez en toute ouverture filiale, je vous dois bien à mon tour de vous dire tout ce que je pense. Le voici :

1^o Pour une vieille religieuse, vous n'êtes guère formée. Vous ne savez pas discerner pratiquement l'impression du sentiment de l'acte libre vraiment volontaire. Toute votre lettre le prouve. — Communions ? Très bonnes, vos communions, très agréables au cœur de N. S., bien sûr. Mais le sentiment est à l'incrédulité et à l'impiété ! Qu'est-ce que cela fait ? Ni faute ni imperfection de conscience. Rien à en dire en confession.

2° Votre volonté est très entière ; donc ne soyez pas surprise si le bon Dieu la brise de temps en temps par de rudes coups. Pratiquez en grand l'abandon joyeux, et ne vous fermez pas. »

« ... Vous êtes trop tenace dans vos idées. A quoi bon vous diriger si vous ne croyez pas ce que je vous dis de vos communions et du reste ? Je suis sûr que vous vous trompez, vous allez être le jouet du démon, si vous n'acceptez pas bonnement tout ce que je vous ai écrit l'autre jour. J'insiste pour que vous vous replaciez en pleine vérité surnaturelle. Si vous le faites, vous aurez la paix, une paix militante, mais profonde. »

Mais quelle joie pour le Père, lorsque, après de longues obscurités, de longs débats pour ne pas voir, on se rendait enfin à la vérité.

La lutte pour la paix dont nous venons d'entendre les échos se termine par ce cri :

« Je vous renvoie le compte de conscience et les deux réollections. En vérité, ces deux réollections me plaisent souverainement. De grâce, laissez vous faire ; et puisque N. S. vous ouvre si clairement la voie, entrez-y, courez-y, les yeux fermés et de tout cœur.

« Si vous saviez comme je suis heureux de vous voir en si bon chemin ! »

Combien, qui, après plusieurs années de tâtonnements, finissaient par trouver leur plan de vie, pratique et clair, l'ont entendue, cette exclamation : « Ah ! que je suis content ! » Elle jaillissait si spontanée que l'écho en retentissait longtemps au cœur. Et si plus tard on lui écrivait, il n'était pas de nouvelle qui pût lui être plus douce que celle-ci : « L'élection va bien, il y a progrès. »

* * *

Aux âmes violentées ou impuissantes, le Père Platel savait que l'on ne doit pas tout demander. Le plus souvent tout ce que l'on peut exiger d'elles c'est une sorte de minimum, mais fourni avec une inébranlable constance ; et cette constance même dans une petite chose peut devenir marque de grand amour. A l'obtenir de ses scrupuleux ou de ses désolés, le Père mettait toute son énergie. Lui-même fixait le petit point pratique auquel il voulait que l'on tînt. Là devait porter l'effort, cet acte de volonté si difficile à donner parfois. Au cas où, l'impression l'emportant, la volonté fléchissait, il n'hésitait pas à imposer de rudes pénitences.

Mais trouvait-il chez son dirigé scrupuleux, tenté, violenté par le démon, cette obéissance constante dans l'infiniment petit, alors ceux-là seuls qui se laissèrent soigner par lui, pourraient dire avec quelle perfection il pratiqua le conseil de saint Ignace « *Exhibeat se... blandum et suavem...* »

Là surtout, il eut fréquente, l'occasion de pratiquer sa résolution d'être une mère pour ses enfants. Mais de ces conversations prolongées, véritables luttes pour la paix, aucun écho distinct ne pouvait venir jusqu'à nous. Ou

plutôt, ne sont-elles pas toutes entières condensées dans cette admirable page, où il trace à quelqu'un sa ligne de conduite aux heures de désolation?

« En vous depuis un an, il y a deux choses bien distinctes : la souffrance due à la séparation d'avec le ciel, la souffrance due à la mélancolie.

1) La première est très douloureuse, d'autant que vous croiriez volontiers (comme toute âme désolée) que vous en êtes la seule vraie cause. Il n'en est rien. — Cette souffrance est voulue de Dieu, rien n'y fera, vous ne pourrez ni l'alléger ni la faire disparaître. Vous n'avez donc qu'à en prendre votre parti et à vous comporter dans cette épreuve d'après les principes des Exercices, c'est-à-dire, ne pas vous examiner du tout, être fidèle à vos pénitences, ne rien changer à vos résolutions ou à votre conduite, vous encourager à la patience (la joie, ce serait trop), vous exciter à beaucoup de confiance et vous rappeler qu'en cet état (ou la vie naturelle reparaît, où nombre de petites fautes sont commises) vous plairez à N. S. beaucoup plus que lorsque vous étiez en consolation.

2) La souffrance due à la mélancolie, c'est une autre affaire ; elle nous rend malheureux et sans aucun mérite ; elle n'est pas du tout voulue de Dieu, tout au contraire, elle va à ruiner votre surnaturel et votre apostolat, elle pourrait même compromettre votre pureté et votre vocation par le découragement.

« Cette souffrance a sa cause dans la mélancolie : Qu'est-ce à dire ? Cela veut dire que, par une disposition naturelle que vous aurez à combattre pendant des années, vous voyez en tout, et surtout en vous, le mauvais côté des choses et qu'en même temps vous en grossissez l'importance et les dimensions outre mesure. De là des jugements faux sur les autres quelquefois, mais surtout sur vous-même. Vous estimez que vous êtes dans la tiédeur, que vous êtes peu fidèle, que vous manquez aux règles, que le bon Dieu n'est pas content de vous, que vous ne faites rien qui vaille, et autres belles idées du même genre. Naturellement cela vous attriste, vous abat, vous décourage, vous rend malheureux.

« Y a-t-il un remède ? Oui, et il n'y en a qu'un. Le démon fausse votre jugement sur votre intérieur ; jugez de votre intérieur sur les paroles de vos supérieurs.

« Donc exposez vos doutes, dites ce que vous pensez de vous et de vos œuvres et de vos intentions ; puis, la réponse donnée, attachez-vous à cette réponse de toute votre âme, repoussez comme tentation très grave tout ce qui serait un doute ou une hésitation ; arrachez-vous à la tristesse mélancolique le plus possible, donnez à votre extérieur quelque chose d'épanoui et de souriant. Et que ces 6 dernières lignes soient partie essentielle de votre examen particulier.

« Quant aux exercices de piété, à quoi bon vous tourmenter ? Soyez

fidèle aux méthodes prévues, c'est vraiment si facile ! Et s'ils ne vous donnent ni joie ni force, ni surnaturel, soyez quand même bien en paix : vous ne pouvez que cela ; le reste est l'œuvre de la grâce, et elle ne paraît qu'à ses heures.

« Quant à vous inquiéter, vous attrister, vous monter la tête, qu'il n'en soit plus question. Croyez à ma parole : soyez convaincu que tout va bien, cherchez à être joyeux au fond et à la surface : vous y arriverez plus facilement que vous ne le pensez.

« Désormais, plus d'illusions. C'est assez de temps perdu et de concessions faites au démon ! Soyez à Jésus généreusement et en toute vérité. »

*
* *

Plus d'un trouvera peut-être encore d'utiles conseils dans les pages qui suivent :

« Comme vous le dites, mon frère et enfant, c'est fort embarrassant de marcher droit, quand tout est à la tempête. Voici cependant quelques idées.

« Ne plus vouloir de secours humains, c'est trop fort. Ils sont nécessaires à presque toutes les âmes, sous une forme ou sous une autre. Je parle de secours qui soient une joie pour l'âme, et, dans une certaine mesure, pour le cœur. L'étude solitaire ne peut guère être ce secours, il en faut d'autres. Souvent ce sera l'exercice de l'apostolat, hors de la communauté ou dans son sein ; souvent aussi, ce sera l'action extérieure, administration, gouvernement d'un petit peuple d'enfants. D'autres fois ce seront des relations faciles, une certaine intimité de circonstance avec tel ou tel de nos frères. Très rarement, dans des cas exceptionnellement voulus de Dieu, ce sera une véritable amitié, l'union de deux âmes qui s'aiment et s'aident en tout.

« Mais si tout cela manque à la fois, l'état est violent. Et, à moins que Dieu ne soutienne l'âme par de grandes consolations, il y aura douleur, abattement, irritation, petit martyre intérieur, lente agonie.

« Que doit donc faire l'âme qui est ainsi délaissée ? D'abord accepter son état ; ensuite, tout faire pour en sortir. Car il dépend d'elle bien souvent d'en diminuer l'intensité ; et cet état est si contraire au libre jeu des facultés, il amoindrit si considérablement la valeur morale, la valeur surnaturelle et la valeur apostolique, qu'il y aurait témérité et illusion à en prolonger la durée, à ne pas prendre tous les moyens pour détendre la situation.

« Comment mener de front ces deux lignes si différentes ? C'est difficile, surtout pour la seconde.

« Voici cependant un programme réalisable.

« 1) Chaque jour (non comme disposition habituelle, mais comme acte renouvelé sérieusement une fois dans les 24 heures) demander à N.-S. instamment de sentir « *paupertatem et opprobria cum Christo* », c'est-à-dire, d'être délaissé, de ne trouver près des créatures qu'épines et fiel, d'être

déprécié par tous, de sentir en vous tout défaillir pour le cœur et pour l'esprit, d'être sans appui ni du côté du ciel, ni du côté de la terre. Ce sera protester solennellement à N.-S. que vous acceptez tout, et que pour son amour vous en souhaitez beaucoup plus encore. Ce sera en même temps assurer un détachement de cœur à peu près complet dans l'usage de toutes les joies humaines.

« 2) Rechercher quand même les secours humains ; profiter de tous ceux qui s'offrent, les provoquer par devoir et en dépit de toute répugnance. Car souvent, pour cela, il faut se faire une extrême violence. Mais c'est le devoir, c'est le moyen voulu de Dieu pour que nous nous aidions nous-mêmes dans l'épreuve, et entrions dans le plan de la Providence surnaturelle.

« Mais quels sont ces secours humains, dont il faut savoir profiter, dont il faut faire naître l'occasion ? Est-ce une amitié vraie, intime, profonde, union complète de deux cœurs ? Bien sûr que non ; d'abord ce serait perdre notre temps que de rêver cela, vu que ce n'est pas dans les plans ordinaires de la Providence sur les enfants de la Compagnie ; puis, pour vous, avec votre sensibilité un peu malade, ce serait plus funeste qu'utile.

« En dehors de là, tous les autres moyens vous sont bons ; ils sont des secours utiles et même nécessaires dont il vous faut savoir profiter. Donc aimer le plus possible les âmes sur lesquelles vous avez quelque action. Donc profiter de l'activité extérieure ; souvent le fait seul de se remuer, plus encore, de sortir de soi par la conversation, apporte déjà un certain apaisement et constitue une heureuse diversion. Donc profiter de toutes les petites intimités de circonstance si fréquentes dans la vie de communauté ; c'est si bon et si reposant, quand on peut, à l'occasion, trouver écho chez un autre, pour ses vues, ses sentiments, ses projets. — Tout cela est dans l'ordre, tout cela est voulu de Dieu, tout cela nous est nécessaire : et Lui seul a le droit de nous en priver. De nous-même, ce serait imprudence et témérité d'en rester dépouillés par notre faute.

« 3) Ne jamais rien laisser soupçonner, dans les relations ordinaires, de la violence de votre état. Donc, au moins négativement, charité parfaite, sans un mot d'aigreur ou de maussaderie. Bien plus, s'il se peut, ne jamais rien vous en avouer à vous-même, c'est-à-dire, ne pas vous y appesantir, et ne pas croire à toutes les idées qui surgissent. Vous souffrez beaucoup, c'est un vrai martyr, soit ! Mais vous êtes encore plus extravagant et plus fou que vous n'êtes malheureux, et ce doit être passé chez vous à l'état de conviction. Cette conviction vous donnera une très grande force, elle empêchera que votre âme ne soit toute envahie, elle sauvera surtout votre cœur de ce qui serait excessif comme froissement et comme sentiment d'aigreur.

« Ma petite expérience ne va pas au delà et je n'ai pas d'autres conseils à ajouter. Peut-être, il y a des moyens meilleurs et plus efficaces : mais je ne les connais pas. En tous cas, ceux que vous vouliez prendre sont fort

mauvais ; ils vous feraient beaucoup de mal. Ceux-ci vous aideront, je crois, à supporter l'épreuve, à en profiter, à la dominer, et à garder votre âme bien vivante pour Dieu et pour les âmes. »

VI

« Garder son âme vivante pour Dieu et pour les âmes » ; c'était au fond, tout le programme spirituel du Père Platel. Derrière l'utilité propre et immédiate de chacun, et bien au-dessus, il voyait leur apostolat futur. Ce qu'il lui fallait former, c'était, suivant le mot de saint Ignace, des instruments pour l'action de Dieu, mais des instruments étroitement unis au divin Ouvrier (1). D'où cette conséquence immédiate qu'il faut bannir de son âme tout ce qui la rendrait moins souple, moins docile, moins abandonnée à l'initiative de Dieu. Donc plus de préoccupations inutiles, plus de craintes vaines, plus de scrupules.

Une autre conséquence, et qui le regardait directement celle-là, c'est qu'il lui fallait respecter et cultiver dans ses novices les dons naturels. Et il allait répétant : « Vous n'avez pas le droit de détruire vos qualités natives. Réformez-les, mais gardez-les, pour en faire des instruments commodes entre les mains de Notre-Seigneur. » Or, là se pose un des plus délicats problèmes de la vie spirituelle. S'il est malaisé de ne jamais faire à la nature de concessions dangereuses, est-il plus facile d'en sauvegarder toutes les énergies sans préjudice du surnaturel ?

L'idéal serait évidemment de marcher à égale distance des deux écueils. Est-ce toujours possible ? Dans la pratique, beaucoup trouvent plus sûr d'incliner vers le parti le plus austère en apparence, sorte de probabiliorisme ascétique, qui, entre autres avantages bien réels, a celui d'être d'une application très simple, et d'épargner au directeur la crainte de tomber dans le laxisme.

Par tempérament peut-être, par système aussi, et en vertu d'un plan raisonné, le Père Platel inclinait vers un parti d'exécution plus délicate : sauvegarder tout ce qu'il y a de bon dans la nature, et le développer à la chaleur de la vie surnaturelle. Il ne voulait pas, sous prétexte d'arracher les herbes funestes, détruire du même coup les herbes utiles, tuer l'imagination, en ne croyant que la réduire, annihiler l'initiative par une fausse conception de l'obéissance, comprimer le cœur en prétendant simplement le réprimer, arrêter l'élan apostolique ou l'ardeur à l'étude, par une crainte excessive de périls du reste réels, en un mot confondre le dangereux avec le mauvais. C'est en somme ce qu'il écrivait dans ses notes du Troisième An : « Il n'y a pour moi que deux attitudes possibles : attitude de réserve

1. Media illa instrumentum cum Deo conjungunt, ac disponunt ut a divina manu recte gubernentur. *Const. X.*

qui n'avance que lorsqu'il est clair qu'il faut avancer ; attitude d'initiative, qui avance toutes les fois qu'il n'est pas clair qu'il faille rester immobile. La 1^{re} m'enlève la paix, la liberté d'action, la lumière de la raison et de la grâce ; la 2^e a les effets tout opposés, et c'est pour cela qu'en dépit des inconvénients, c'est à elle que je m'arrête. »

Et le Père Dorr, lui rendant ces notes, lui disait : « Il est évident que la grâce vous pousse de ce côté. »

* * *

C'est dans ce sens qu'il écrivait ; — qu'on nous pardonne encore cette longue citation :

« L'ange Raphaël a été pour Tobie d'une prévenance pleine d'affection et de délicatesse ; il ne s'est pas seulement occupé de lui rendre, à lui et à sa famille, tous les services possibles ; mais la manière dont il s'acquittait près d'eux de cette mission était si remplie de charme que le cœur du jeune homme et celui des parents en étaient ravis. L'ange semblait en effet prendre plaisir à leur tout présenter sous la forme la plus agréable ; et l'on peut dire que ses procédés ont été goûtés autant, et plus peut-être, que les bienfaits eux-mêmes dont ils n'étaient pourtant que l'accessoire.

« Or ce qu'un ange a pu faire si parfaitement, lui, pur esprit, qui ne connaît pas les émotions de la sensibilité ni les vives représentations de l'imagination, un homme l'aurait-il pu faire par les seules ressources de son intelligence et de sa volonté ? Il semble que non. Chez lui l'intelligence et la volonté n'ont pas assez de perfection propre pour se passer du secours et des ressources des facultés inférieures. Il y a des nuances délicates qui échappent toujours à l'intelligence, même la mieux douée ; il y a une souplesse d'action, un charme d'insinuation que le cœur seul, le cœur sensible, peut inspirer.

« Et c'est pour cela que la vraie formation spirituelle se garde bien d'étouffer les richesses du cœur, d'arrêter les élans de la sensibilité, de supprimer l'ardeur de l'imagination ; elle cherche à régler, à pondérer, à diriger peu à peu, mais sans enlever la vie à ces nécessaires éléments d'apostolat.

« Et vous, dont l'âme est toute à Dieu, depuis longtemps, vous avez (sans le vouloir) étouffé, presque éteint ce feu intérieur, dont le démon sans doute sait tirer habilement parti, mais qui est en nous le seul mobile de l'action des Anges sur notre âme, le seul point par où nous leur soyons accessibles ; comme il est aussi le mobile absolument indispensable de tout véritable apôtre.

« N. S. le savait si bien qu'il a voulu nous apparaître dans l'Évangile, malgré l'intégrité parfaite et l'harmonie toute divine de ses facultés, comme un homme sensible, revêtant les faiblesses que nous attribuons en nous au cœur sensible et à l'imagination, et que parfois par une idée fautive de la dignité humaine nous voulons rejeter loin de nous.

« Ignace le savait aussi, lui, qui après tous les sacrifices de l'*Agendo contra* et du 3^e degré, nous invite en 4^e semaine à utiliser les joies, à nous en servir, et il nous offre comme exemple les joies de l'ordre moins élevé, celles des sens, indiquant assez, — à qui veut le comprendre — que les joies plus relevées de l'esprit, que les joies du cœur peuvent aussi nous unir à Dieu et sont le complément de notre formation surnaturelle.

« Ces joies en effet, dans la mesure si sage où il nous invite à en user, *Reliqua ut juvent*, sont destinées dans sa pensée à développer en nous — dans l'ordre et pour Dieu — le cœur, la sensibilité, l'imagination. Et il prétend bien, notre Père, nous rendre ainsi plus délicatement aimants envers N.-S., plus tendrement dévoués pour les âmes.

« Et n'est-ce pas ainsi que le cœur de N.-S. veut agir en vous et faire de vous son apôtre ! Vous étiez bon, droit, dévoué et ne cherchant que Dieu. Mais votre cœur éteint par une trop continuelle vigilance, toutes les fibres de la sensibilité réduites au silence par une sagesse qui ne laissait rien à l'inspiration du moment, avait besoin de revivre et de retrouver un peu de liberté : aussi N.-S. vous a fait comprendre qu'il ne faut plus enfouir ces talents précieux, mais apprendre à les faire valoir pour Lui et pour les âmes.

« Et Lui-même, en vous invitant à risquer ainsi vos trésors pour en retirer cent pour cent (comme le serviteur fidèle de l'Évangile), il s'est implicitement engagé à couvrir les pertes momentanées auxquelles vous serez exposé dans ce divin agiotage, et à vous assurer comme résultat définitif une fortune centuplée.

« Dès lors qu'avez-vous à craindre ? Sans doute cette voie ouverte à votre générosité serait pour plus d'un une voie dangereuse ; pour vous jadis elle l'eût été ; mais à cette heure elle a cessé de l'être ; et elle est devenue pour vous le seul moyen béni de Dieu pour sortir de la vulgarité de la vertu et vous élever bien au-dessus de la perfection rêvée par vos courtes vues d'enfant.

« Cette perfection que le petit frère N. avait naguère entrevue aux débuts de son noviciat était une perfection trop humaine, trop sage, trop pleine d'elle-même. Elle donnait satisfaction à cette conscience intime de la dignité humaine qui n'est pas exempte d'amour-propre. Au contraire la perfection demandée par N.-S. à votre âme n'a plus rien de la sagesse humaine ; c'est la simplicité de l'enfant, c'est l'abandon de ses plus chers intérêts naturels et surnaturels, c'est l'âme dépouillée de toute vie propre, toujours attentive à l'impulsion du ciel et à l'inspiration des Anges, l'âme devenue entre les mains de N.-S. un instrument vivant et sans résistance, soit pour la prière, soit pour l'action, soit pour l'étude, soit pour l'apostolat.

« Désormais donc, il ne vous est plus permis de regarder en arrière. La confiance est la première condition de votre vie surnaturelle ; confiance que

vous êtes bien dans le vrai, dans la véritable voie ; confiance que Dieu est avec vous, vous conduit et vous garde ; confiance que vous n'avez rien à craindre en vous oubliant, en vous abandonnant, en vous laissant aller. Et confiance par Marie : pourriez-vous jamais douter que c'est par Elle, par Elle toujours que vous devez aller à N. S. et à Dieu ? C'est Elle qui assouplira votre âme, qui rendra la vie aux forces que vous aviez trop comprimées ; Elle qui, touchant votre cœur d'enfant, en fera jaillir des flots de tendresse, d'amour délicat, d'exquise sensibilité, plus élevés encore et plus féconds par le souffle de pureté virginale dont Elle saura les pénétrer. »

*
* * *

Quel que soit le jugement que l'on porte sur cette manière de voir et de faire, il reste incontestable que, pour réussir, elle suppose chez le directeur deux qualités ; d'une part, des intentions surnaturelles très pures, la préoccupation habituelle et unique de Dieu et de sa gloire ; de l'autre, je ne dirai pas une infailibilité qui n'est pas de cette terre, mais une grande sûreté de jugement et beaucoup de psychologie, double don que nul de ceux qui l'ont vraiment connu de près, ne refusera au Père Platel.

Ajoutons-le, elle suppose aussi de la part de l'inférieur, une simplicité d'enfant et une absolue ouverture d'âme. A une condition seulement, pareille direction est possible, c'est que l'on fasse connaître à fond, non seulement la conscience, ce qui est élémentaire, mais son esprit et son cœur, ses idées, ses vues, ses jugements, ses dispositions en tout ordre de chose. Le Père ne se croyait pas de prise sur ceux qui eussent fait avec lui les grands garçons.

VII

Et ici nous touchons à un autre point qui lui tenait aussi fort à cœur. Il est une idée qui revenait souvent dans la direction particulière du Père, qu'il répétait aux âmes inquiètes pour obtenir d'elles l'obéissance qui sauve, aux âmes fortes, pour les mener à l'absolue et radicale humilité sans laquelle il n'y a pas d'apostolat fécond : une vertu que, sous une forme ou sous une autre, il insinuait à tous. C'est ce qu'après le Père Surin, Fénelon et bien d'autres, il appelait la simplicité, l'« Esprit d'enfance ». Vertu point banale, car elle consiste en somme à aller droit *per prospera et adversa*, sans jamais se préoccuper de sa petite personne. Elle revenait pratiquement à l'*Oculus simplex* des anciens ascètes, c'est-à-dire, au regard constamment et uniquement fixé sur le divin. C'est une habitude qu'il fallait contracter. « Le Père Platel voulait qu'on en vînt à traiter les joies comme les peines, ne s'arrêtant pas plus aux unes qu'aux autres, et cela, non pas seulement au paradis du noviciat, mais dans la difficile période qui court entre celui-ci et le 3^e an, alors que l'homme se fixe, et marque déjà, au moins pour ceux qui

le connaissent bien, ce qu'il sera plus tard. Et quand cette simplicité a produit dans une âme les merveilles de sérénité que les derniers jours du P. Platel nous ont fait voir, il faut avouer que ce n'est plus une vertu d'enfant. »

Mais s'il nous fallait ici donner tout son jour à la pensée du Père, ce sont des conférences entières que nous aurions à résumer. Et que de fois il est revenu sur cet idéal du religieux. « L'âme simple, disait-il, est déprise depuis longtemps des affections déréglées, des entraînements vers les objets extérieurs ; mais elle est aussi et surtout déprise d'elle-même, de ses intérêts personnels, temporels et spirituels. Elle a cessé de s'occuper d'elle-même, de ses dispositions, de ses joies, de ses souffrances : elle ne s'arrête plus à regarder ses défauts, ni ses bonnes œuvres ; elle ne considère pas non plus l'effet qu'elle peut produire, ce qu'on peut penser ou dire d'elle. Mais elle va droit à Dieu qu'elle aime uniquement ; droit au prochain qu'elle aime en Dieu et pour Dieu, à qui elle cherche à faire tout le bien et tout le plaisir possible, sans revenir à elle, sans se replier sur elle-même aucunement. »

D'un mot c'était la « jeunesse du cœur », c'est-à-dire le contraire de l'esprit blasé, l'enthousiasme facile, l'élan, la sympathie pour tout ce qui était aimable et beau.

Jeunesse de cœur dans les rapports avec le ciel où est la vraie famille de l'âme ; jeunesse de cœur dans les contacts avec la terre où tout lui parle de Dieu ; jeunesse de cœur avec les supérieurs et les frères, sachant aimer et se faire aimer, entrant dans les impressions des autres, se livrant à eux sans compter, croyant à leur affection en toute simplicité, d'une audace naïve qui charme et force la sympathie.

*
* *

Et comme on pourrait prendre le change, voir en tout cela un idéal plus fleuri qu'élevé, plus doux que fort, bon pour les novices, mais insuffisant pour des âmes militantes, voici, — dût-on nous accuser d'abuser des citations, — qui complétera la pensée du Père. Après l'esprit d'enfance, l'esprit de virilité.

« *De forti egressa est dulcedo* (Jud., XIV, 14). C'est votre élection, mon frère, fort avec vous-même ; fort par le mépris des impressions, la constance dans la joie et le travail, la vigilance dans la garde des yeux et toute la modestie ; fort, quoi qu'il arrive, quels que soient les nuages qui obscurcissent, les tempêtes qui bouleversent. — Doux avec les autres, toujours bon, aimable, affectueux ; cherchant en tout à faire du bien en faisant plaisir...

« L'heure est passée où vous aviez encore à moitié le droit d'être et de faire le petit enfant. C'est un soldat qu'il faut désormais à la Compagnie ; un soldat que rien n'étonne ni ne trouble, qui sait marcher le front haut et le cœur au large, même dans les ténèbres, et même s'il est un peu seul ; un

soldat qui n'a plus souci de ses intérêts personnels, mais qui est tout au devoir, à l'honneur et à l'amour !...

« En quoi consiste donc la virilité de caractère ?...

1° D'abord c'est la constance et la fermeté à poursuivre son but, à marcher dans sa voie. L'homme n'est pas comme l'enfant, il ne change pas à chaque heure, il ne cède pas à toutes les impressions. L'enfant, c'est une frêle nacelle que le vent et la vague agitent sans repos ; l'homme c'est le rocher battu par la tempête, toujours impassible et plus fort que l'orage.

2° Puis c'est la fidélité au devoir, à l'austère devoir, au travail pénible, au joug de la loi. L'enfant vit de caprices et de sentiments ; l'attrait de l'esprit et du cœur c'est la règle de sa conduite. L'homme obéit à une inspiration plus haute ; il sait que la volonté de Dieu, le devoir accompli, le travail et la peine, c'est le pain qui doit soutenir sa vie : il s'en nourrit chaque jour, là est sa force et tout son amour.

3° C'est encore la joie dans le sacrifice. L'enfant est gai quand tout lui sourit ; il est triste et il pleure pour le moindre chagrin. L'homme ne connaît plus ces chagrins ni ces petites colères de l'enfant. Si Dieu le frappe de douloureuses épreuves, alors son âme sentira la souffrance, et peut-être même sera brisée ; mais ces petits ennemis de tous les jours, tous ces petits sacrifices qui sont les épines de la vie, il n'en aura plus souci : depuis qu'il a cessé d'être enfant il s'est endurci à la peine, il souffre sans faiblir, et même avec une véritable joie ; il est fort dans la lutte contre lui-même et toujours vainqueur de l'obstacle.

4° C'est la prudence et la modération du langage. L'enfant dit tout ce qu'il pense et tout ce qu'il sent, et la charité pas plus que l'obéissance ne savent régler les saillies de sa légère nature ; il ne croit pas que ces paroles aient beaucoup de portée, et ceux qui les entendent pensent facilement de même en le voyant si jeune encore et si peu maître de lui. Mais l'homme sait que sa parole peut beaucoup pour le bien comme pour le mal. De plus, il veut qu'on attache à ce qu'il dit une certaine importance : aussi quelle prudence chez lui et quelle réserve, comme il évite tout ce qui peut blesser les autres ou amoindrir le prestige de l'autorité !

5° C'est enfin la sagesse et la vérité dans le jugement. L'enfant juge à tort et à travers, et trop souvent refuse de croire à l'expérience. Il se fait des théories d'enfant, il a des théories d'enfant, il se fâche si on s'en moque ; car il les croit très véritables, parfois aussi, il veut faire l'homme et il s' imagine que cela consiste à prendre un air sérieux et à marcher à pas comptés, ne s'apercevant pas qu'il est dans ce puéril exercice plus enfant encore que partout ailleurs. Il n'en est pas ainsi de l'homme. L'homme véritablement digne de ce nom, se défie sagement de ses idées et de ses propres lumières, et volontiers il croit à plus habile que lui. Il a même conservé de l'enfant bien né cette docilité instinctive, qui l'affectionne à l'autorité et s'en remet

aux leçons de l'expérience : et ce n'est pas faiblesse de caractère, mais bien plutôt force et prudence virile. Il sait aussi que dans la maturité de sa vie, il doit garder les qualités de ses premières années, la simplicité, la fraîcheur de l'amour, l'entrain de la volonté, la joie du cœur : sa force d'âme a même pour premier objet la conservation de ces dispositions intimes sans lesquelles il sent bien que la lassitude envahirait son âme et par lesquelles il prétend atteindre plus sûrement et plus efficacement les résultats que poursuit sa volonté.

« Tel est l'homme dans tout le sens de ce mot, l'homme de valeur, l'homme comme en veut la Compagnie. »

* * *

C'était enfin pour fixer solidement les âmes dans la vaillance surnaturelle, que, de plus en plus, en public comme en particulier, à mesure que les années s'écoulaient, le Père prêchait l'esprit de joie au service de Dieu. Ce fut, plusieurs s'en souviennent encore, la matière d'une de ses exhortations de Provincial. Mais cette joie, il fallait la chercher à sa vraie source, dans la croix. Ici encore il nous faut renoncer à donner à sa pensée tout son développement. Disons seulement qu'un jour, devant un auditoire composé en majeure partie de ses anciens novices, il crut devoir faire un bout d'apologie. Tel et tel s'étaient autorisés de sa direction, — c'est le sort de tous les maîtres — pour colporter ce sophisme : « Le Père Platel tient à ce qu'on se ménage. » Et il passa vingt bonnes minutes à rappeler cette grande vérité, que jamais saint Ignace ne nous autorise à laisser les sacrifices pour trouver la joie : mais toujours à chercher la joie dans le sacrifice fait gaillardement pour Notre-Seigneur. Il ne s'agit pas de la fausse joie qu'on prend à son aise, mais de la vraie, celle de la 4^e semaine, qui suppose absolument chez nous, le « Règne », les « Étendards », le « 3^e degré » et la « 3^e semaine ».

Il faut donc garder présent à l'esprit ce principe immuable que, dans l'ordre actuel de la Providence, toute joie est ordonnée au Calvaire, et que si, dans les Exercices, le but suprême est l'amour divin avec sa conséquence immédiate, la paix surnaturelle ; le grand moyen, c'est la croix sous toutes ses formes, — dans le langage ignatien, — le « Troisième degré d'humilité » la souffrance portée par amour.

On ne saurait croire combien le Père Platel insistait sur ce point, et dans ses conférences, et dans les retraites, et dans sa direction particulière. Il ne cachait point l'austère vérité.

« Vous ne serez humble que lorsque pendant des mois, des années peut-être, vous aurez été broyé par Notre-Seigneur. Cela viendra. » C'est au Fr. Besnardeau qu'il écrivait ces lignes.

Mais l'amour personnel pour Jésus devait être au fond et de ces souffrances et de ces joies.

Il voulait manifestement former en ses novices comme un tempérament surnaturel où l'amour de Notre-Seigneur fût le tout de la vie, l'âme de toutes les inclinations et de toutes les démarches. C'est pourquoi il revenait sans cesse sur cette idée qu'on ne saurait avoir le véritable esprit de saint Ignace, si l'on ne comprenait le Troisième degré d'humilité, avant tout comme une question de cœur. « Si quelque chose peut et doit nous faire désirer l'humiliation, ce n'est pas seulement l'intérêt, même surnaturel, — motif excellent, mais insuffisant, — c'est la vue de Notre-Seigneur abaissé, indigent, humilié pour nous et le désir de n'être pas mieux traité que lui. »

« Ne regardez pas le sacrifice, disait-il, regardez Notre-Seigneur. La vue continuelle des difficultés augmente la peine, sans augmenter le mérite. Ce qu'on fait les yeux fermés par l'instinct du cœur, plaît vingt fois plus à Notre-Seigneur, tout en étant vingt fois moins dur. Et c'est ainsi, ajoutait-il, que, les cas exceptionnels mis à part, un religieux fervent devrait en arriver à ne presque plus sentir la perpétuité du sacrifice journalier qui fait sa vie. Tout se perd dans la joie du dévouement par amour. »

Voilà comment, se contentant de mettre sa marque personnelle sur l'enseignement du Père Dorr, il vérifiait en lui ce que Ste Marie Madeleine de Pazzi disait de l'esprit de saint Ignace, qu'il « consiste à mener les hommes à l'amour par l'amour ».

VIII

Tant qu'il avait été Maître des novices, le Père Platel avait rigoureusement renfermé son apostolat dans le cercle de sa famille religieuse. Devenu Provincial, les loisirs lui manquaient pour étendre beaucoup le domaine de sa direction. Quelques âmes pourtant lui furent alors amenées par Dieu. Divers motifs, et spécialement, croyons-nous, la reconnaissance envers les bienfaitrices, le poussèrent à accepter le rôle de père en Dieu ; et il le fit, comme il faisait toutes choses, simplement et fidèlement.

Il se retrouva là, tel que nous le connaissons avec la même tendance à dissiper les brouillards et les vaines tristesses, les scrupules et les inquiétudes sans cause, pour laisser ensuite agir le Saint-Esprit. « Gardez-vous, écrivait-il, d'avoir peur d'une direction qui vous met au large, écarte les obstacles et donne la paix. Avec les âmes de bonne volonté, toute sage direction doit imiter l'action des Anges, pacifier, dilater, rendre tout facile. »

« Dans un moment de découragement, nous écrit-on, je l'entends encore me dire, et avec quel accent : « Oui, oui, croyez que vous êtes lâche, très lâche, mais que pourtant le bon Dieu vous aime et que vous l'aimez. » Car c'était toujours vers une confiance plus grande, une paix plus profonde qu'il

me conduisait. Cette suavité n'excluait pas les reproches qu'il devait faire au nom du bon Dieu ; mais je vous avoue qu'il me donnait plus d'amour que de contrition. Si j'ai bien compris sa pensée, il invitait à s'oublier, à oublier même ses fautes pour dire tout simplement avec beaucoup d'amour : « Mon Jésus, je vous aime. » Il savait faire aimer. C'est à lui que je dois ma dévotion au petit Enfant Jésus et à sa divine Mère. Que de fois dans ses lettres, il me conviait à la joie ! Et la seule signature qu'il aimait était celle-ci : « Votre enfant très joyeuse. » La tristesse lui semblait une contradiction : « Un cœur au bon Dieu, peut-il être autrement que joyeux ? » me disait-il souvent.

« Il savait bien consoler et redonner cette vraie joie. Il m'écrivait : « Pauvre enfant, toujours un peu souffrante, c'est bien pénible ! Mais ne pensez pas à l'avenir, prenez le présent comme N.-S. vous le fait. Il aime tant sa petite victime ! Je bénis de tout mon cœur la petite orpheline si aimée au ciel, et même sur la terre. »

« Quelques jours plus tard il m'écrivait deux autres lettres contenant ces petits mots :

12 Sept. 99.

« Mon enfant, avec votre santé, il y a autre chose qu'il faut entretenir en vous bien valide et bien vivant : c'est la sérénité du cœur, la paix de l'âme... paix militante qu'il vous faut conquérir et défendre à main armée. Tenez pour certain que tout ce qui l'attaque vient de l'enfer. »

« Et comme j'étais toujours triste, alors, le R. P. Platel m'envoya ce mot si charmant, suivi de conseils si nets, mettant juste le fer sur la plaie : « Mon enfant, c'est toujours très dur de voir souffrir ceux qu'on aime sans possibilité de leur porter secours et de les consoler. On voudrait bien alors, pour quelques heures, avoir la puissance des Anges qui pénètrent dans les âmes en toute suavité, et y rétablissent vite la paix la plus sereine. A défaut de ce privilège, on peut du moins prier beaucoup et donner quelques conseils. »

Et les petites cartes se suivent ainsi paternelles et graves, exigeant la docilité, chassant les craintes, rassurant contre les impressions, soutenant dans la marche vers un avenir incertain, prêchant la fidélité aux exercices de piété, écartant l'idée d'une perfection austère, incompatible avec un état de santé précaire, apprenant à voir la main de Dieu dans les événements qui dérangent les plans les mieux conçus.

Elles se succèdent jusqu'à la dernière, datée du 20 décembre 1899.

« Mon enfant, vous avez voyagé par un temps bien dur ; et, quoique vous ne le disiez pas, je suis sûr que vous avez bien souffert du froid. J'ai fait au R. P. B... toutes vos commissions. Avec moi il vous remercie beaucoup de vos prières et messes.

« Vous allez passer la fête de Noël dans l'isolement et dans la solitude

du cœur. L'Enfant Jésus va être bien content de vous trouver ainsi à Lui tout seul, et Il vous comblera plus que jamais. Je vous bénis en son nom, et *in nomine Mariæ.* »

* * *

Lorsque le Père Platel se chargeait ainsi d'une âme, il envisageait de très haut sa responsabilité et c'est très au sérieux qu'il prenait son rôle de père.

« C'est bien volontiers et de tout cœur que j'accepte votre proposition : je vous prends dès cette heure et j'aurai grand soin de votre avancement. Je n'ai pas de peine à aimer beaucoup votre âme d'enfant ; mais soyez sûre que je ne vous laisserai pas marcher à votre gré, à moins que ce ne soit dans la meilleure voie. »

Il voulait une ouverture complète, filiale, simple, spontanée : « Le moyen de vous diriger, quand on n'arrive pas à vous faire parler ? Sans ouverture claire, pas de direction possible. »

« Vous n'êtes pas assez simple, écrivait-il encore, en ce sens que vous vous repliez trop sur vous-même pour analyser vos intentions et interroger le plus ou moins d'à-propos de vos démarches et calculer ce qui peut en advenir. En fait d'ouverture, allez tout droit, d'instinct, sans craindre aucun excès ; si par impossible vous alliez trop loin, rien de facile comme de vous en avertir. »

On le consultait un jour sur une triste confidence qu'on avait reçue : « Oui, répondit-il, la confidence dont vous me parlez est bien effrayante : cela prouve qu'on se fait de terribles illusions quand on ne s'ouvre pas. »

Et comme il savait que ceux-là souvent ont le plus de peine à s'ouvrir qui en auraient le plus besoin, il n'épargnait ni son temps ni sa peine pour arriver à une confiance entière. Ainsi avait-il fait avec ses novices, ainsi faisait-il avec tous ses religieux, avec tous ceux que Dieu lui confiait. « Il me donna, nous écrit-on, tout le temps dont je pouvais avoir besoin ; et, ce qu'il fut bon, il n'y a que le Bon Dieu qui le sait. Jamais personne ne m'a mise aussi à l'aise que lui pour tout dire, de même que jamais personne ne m'a personnifié comme lui la bonté, l'infinie condescendance de N.-S. Il avait vraiment un don spécial pour dilater l'âme, mais la dilater dans le surnaturel et l'amour de Dieu... De son vivant, j'en étais si confuse que je n'osais le dire à personne, mais maintenant !... »

« Il y a des directeurs qui s'offusquent de la moindre parole de reconnaissance ou de filiale affection. Ce sont de vrais éteignoirs. Le Père Platel n'était pas de ceux-là. Il comprenait, comme personne, ce qui dans l'âme s'appelle le cœur, et tous les sentiments qui en découlent. Aussi en acceptait-il très simplement l'expression, ne pouvant s'étonner que, s'il aimait en Père, on lui rendît la pareille en enfant. « C'est dans l'ordre, » disait-il.

* * *

Qu'on nous permette de transcrire ici le tableau que nous fait de sa direction une personne du monde qui l'avait bien connu.

« A mesure qu'il avançait en âge, sa froideur du premier abord se fondait en une aménité parfaite. Il n'intimidait plus ; ses observations graves, un peu sèches d'autrefois, devenaient très paternelles. Il recevait avec une bonté simple, une politesse exquise ; la conversation était facile, il s'informait de la santé de tous, s'inquiétait de chacun avec une mémoire étonnante, un intérêt si sincère qu'il vous gagnait le cœur. Quelquefois une ombre de tristesse passait sur son visage quand il constatait l'oubli ou l'indifférence : « Pourquoi ne m'a-t-on pas informé de cela ? j'aurais au moins prié, célébré la Sainte Messe, à ces intentions. » Il exprimait discrètement un pieux regret, sans amertume.

« Il ne s'attardait jamais aux détails inutiles, il allait droit au but ; il laissait parler, écoutait avec une attention bienveillante et soutenue. On sentait en lui une connaissance approfondie du cœur humain ; ses réponses avaient une étonnante justesse.

« Dans un cas difficile, quand on venait à lui, chercher lumière et conseil, on le quittait éclairé et consolé. Bref en ses paroles, la voix douce, un peu voilée, ne s'élevant jamais, il indiquait le parti à prendre ; souvent, avant de répondre, il se taisait un instant, les yeux baissés, la physionomie recueillie, la main droite posée sur son bréviaire : c'étaient quelques secondes de prière intérieure, l'appel au Saint-Esprit qu'il invoquait souvent. Puis, relevant la tête : « Je crois, disait-il très posément, qu'il serait bon de faire ainsi... » et il s'expliquait très brièvement, avec netteté, ne se refusant à aucun éclaircissement. Dans les questions purement mondaines : « Ce n'est pas de mon ressort, répondait-il, avec un peu de malice, pourtant voyez le mieux. »

« Quand une chose lui paraissait dangereuse : « Laissez, déclarait-il avec autorité, cela ne vaut rien » : et il tranchait dans le vif. On était convaincu.

« Il ne paraissait jamais pressé, lui, si absorbé, si surchargé ; après l'entretien, il interrogeait ainsi : Avons-nous bien tout dit ? » Et, sur la réponse affirmative, il se levait... Il nous quittait souvent sur ces paroles : « Priez bien la Sainte Vierge, n'est-ce pas ? »

« Le Père Platel était très dévoué, prompt à rendre service, ne craignant point sa peine.

« Un jour, par un hasard providentiel, une personne lui fut envoyée de la part d'une autre. Il se montra si affable que cette pauvre âme tourmentée se sentait intérieurement pressée de s'ouvrir. Elle le questionna sur le besoin de Dieu, sur la foi, la miséricorde, la grâce. Il parla d'une façon élevée ; pénétrante, et la toucha dans les profondeurs intimes du cœur, elle raconta toute sa vie : « Je ne pensais certes pas, dit-il, que nous causerions ainsi.

Notre Seigneur vous a menée comme par la main. » Il donna une grande bénédiction, puis, répondant à un désir secret : « Écrivez-moi, tant que vous en aurez besoin, » ajoutait-il. Et jamais une lettre ne resta sans réponse, guidant pas à pas cette âme faible encore et incertaine.

« Une autre fois, une personne qui venait d'éprouver un grand deuil, lui annonçait son malheur en quelques mots de désolation : le billet était court, imprégné de larmes ; malade, ne pouvant sortir sans danger, elle se plaignait d'éprouver une amertume sans remède.

« Malgré la multiplicité de ses obligations, il vint à elle et fit un voyage assez fatigant pour y arriver. Il fut d'une bonté sans pareille, laissant d'abord gémir et se lamenter ; puis, quand l'affliction eut débordé sans contrainte, il força les yeux en pleurs à s'élever au-dessus de l'humain, il écarta doucement les voiles, et montra la transfiguration de la douleur. Il achevina, par une influence tranquille, ce cœur brisé à l'acceptation du sacrifice ; en quelques heures, il conduisit très haut, et cela, sans éclat, sans véhémence, avec une parole paisible, des pensées fortes, des phrases brèves. On avait l'assurance que Dieu parlait en lui, tellement il semblait avoir trouvé son repos en la sérénité qu'il aimait. Cette paix envahissante qu'il trouvait aux pieds de Jésus Enfant ; il la communiqua. Et quand, après une longue conversation, où il avait été d'une inépuisable patience, il se leva, cette âme affligée avait entrevu de la douceur jusque dans l'immolation. Mais il ne chercha pas à atténuer la souffrance : il donna des conseils pratiques, une ligne de conduite ferme : « Si vous agissez ainsi, dit-il, avec votre nature, vous serez brûlée vive ; le pouvez-vous ? » Et voyant qu'on acquiesçait, il reprit : « Mais ce sera pour l'amour de N. S... C'est son appel manifeste. »

« Il partit, laissant la lumière consolatrice.

« Il n'approuvait ni l'exagéré ni les efforts violents, ni la recherche d'une trop idéale perfection : « Ce sont des tensions qui brisent et achèvent rapidement de ruiner les forces et la santé, il vaut mieux aller moins fort ; c'est plus sûr et plus suave. » Et il rectifiait ainsi les résolutions et l'ardeur trop véhémence :

« Il vous faut marcher doucement, heure par heure, et non vous élancer avec tant de fougue. On ne peut pas se refaire complètement mais on peut se servir de sa nature en essayant de la corriger. Vous voudriez vous simplifier : — parfait. Mais ne vaut-il pas mieux vous accepter avec la multiplicité de vos impressions, sans y donner d'importance, en tâchant d'aimer beaucoup Notre Seigneur ? C'est la solution pratique. »

« Il n'allait pas au devant des âmes d'une façon apparente ; il attendait qu'elles lui fussent envoyées. Alors il tendait la main et n'abandonnait jamais. Il cheminait avec l'âme, la soutenait, répondait à tous les appels, fortifiait toutes les défaillances, mais ne prenait guère d'initiative, laissant beau-

coup à la grâce, semblant avoir une crainte respectueuse d'entraver l'élan personnel. Il avait un zèle véritable mais tranquille. L'harmonie du calme intérieur et extérieur en lui était complète; mais il ne blâmait point l'action, ne prétendait point s'imposer en matière de direction, approuvait volontiers celle des autres : « Chacun a sa manière, disait-il, le but est le même ; mais l'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs par l'Esprit-Saint. »

« Il paraissait considérer le mystère de la vie intérieure dans les âmes et avoir vraiment une vue secrète et surnaturelle ; car, là, ses décisions étaient absolues, sans rien de vague, sans hésitations. Il se prononçait avec une clarté surprenante.

« Très peu de mois avant sa mort, il écrivait ces lignes quasi-prophétiques à une personne qui semblait être à l'apogée du bonheur et de la gloire. « N. S. vous a révélé son amour ; et, s'il vous prend pour victime, votre « esprit de foi, avec tout l'amour de votre cœur surtout, à travers toutes les « révoltes de la nature, l'en bénira avec reconnaissance. Surtout pas d'in- « quiétudes, rien ne saurait être plus offensant pour le cœur de N. S., car, « lorsqu'il permet d'extraordinaires épreuves, il y ajoute toujours des grâces « de choix ; en même temps, il se contente de très peu comme fidélité. »

« Ne laissez donc pas son don par excellence, sa paix, souffrir en vous le « moindre choc. Laissez à Dieu le soin d'ordonner votre vie et de contra- « rier presque tous vos plans. Joignez-y une confiance d'enfant en la divine « Providence, qui veille sur vous et vous conduit. »

« Cette lettre, parvenue au milieu du fracas du monde, causa une très vive émotion ; la vie morale et sociale semblait solidement assise, suivant même la volonté de Dieu ; et, quelques mois après, par une suite d'événements étranges et imprévus, tous les plans en étaient bien renversés. Mais la grâce de choix promise soutenait dans la cruelle épreuve. »

Nous avons essayé de dire ce qu'avait été pour des centaines de religieux le Père Albert Platel. Puissent ses enfants trouver le portrait ressemblant, et, en lisant ces pages, où, le plus possible, nous l'avons laissé parler lui-même, avoir une fois encore l'illusion d'entendre sa voix.

Quand il disparut, le 14 janvier 1900, après 43 années de vie religieuse, dont 19 passées dans la charge de Maître des novices, et 7 dans le Provincialat, l'événement fit peu de bruit. En dehors de sa Province et d'un petit cercle d'amis, le Père Platel était un inconnu. Pour la première fois peut-être alors, son nom paraissait dans les journaux, perdu au milieu de la liste des morts du jour.

Au cœur de ses anciens novices, il n'en fut pas de même ; et l'on fut surpris, et édifié plus encore, dans une province voisine où nombre de ses

enfants étudiaient, de voir à la profondeur de l'affliction, quelle avait été la profondeur de l'amour.

« C'est qu'il nous était apparu, aux premières heures de notre vie religieuse, comme l'incarnation vivante de la Compagnie. En lui, nous trouvions et ce grand bon sens, et cette incomparable bonté, dont nous parlaient les historiens de S. Ignace. En lui telle était l'action de Dieu, que, à son seul abord, quelques mots indifférents tombés de sa bouche rendaient meilleurs, dilataient, portaient à un joyeux mépris et oubli de nous-mêmes, et rapprochaient de Notre-Seigneur. Il ne nous flattait pas, il nous savait si bien ! mais comme il nous encourageait !

« Maintenant qu'il est mort, et que jamais plus nous ne le reverrons, son souvenir, le souvenir de son cœur, de ses paroles, de son regard, de son sourire, le souvenir de ses conseils qui nous ont donné ce que nous avons de bon au service de Dieu, reste une de nos meilleures forces, la plus sentie peut-être, la plus pacifiante, la plus lumineuse et la plus éclatante. Combien d'entre nous vivent encore, vivront longtemps, toujours, de la direction toujours présente de leur Père Maître. »






TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

ANNÉE 1902.

ALASKA. — La ville de Nôme (P. Pr. Camille), 288.

ALLEMAGNE. — Un épisode récent du Culturkampf, 118.

AUTRICHE. — Retraites fermées de Feldkirch, 119.

BRÉSIL. — Collèges de la Conception et de St-Louis, 294.

CALIFORNIE. — Les Dalmates de San-Francisco, 297.

CEYLAN. — L'esprit de caste (P. Dasnoy), 125.

CHINE. : MISSION DE KIANG-NAN.

Descente de police (P. Debesse), 7. — Pompes funèbres (P. Dannic), 10. — La jeune chrétienté de Choang-Miao (P. G. M. Chevalier), 15. — Villégiature à Macao (P. Adigard), 25. — Mauvais vouloir des Mandarins (P. Le Bayon), 28. — Une corporation d'aveugles (P. Bayon), 30. — Catéchuménat de Po-tchéou (P. Dannic), 32. — Visite dans le Far-West de la Mission, 35. — Tournée au Japon (P. L. Froc.), 49. — Sacre de Mgr Maquet, 189. — Décret impérial, 191. — Soldats allemands à Chang-Hai (P. H. Frencken), 193. — Excursions dans le Ngan-Hoei (P. Gratien), 194. — Le diable à Kiang-yn (P. Firmin Sen), 199. — Les Musulmans de Po-tchéou et leur marabout (P. Dannic), 203. — Persécuteurs hypocrites (P. L. Gain), 209. — Rogations aux environs de Po-tchéou (P. Dannic), 213. — Au Siu-tchéou-fou oriental (P. Le Biboul), 217. — Chrétienté de Tang-chan, 218. — Tournée dans le Kiang-Pé (P. E. Rouxel), 222. — Chang-hai à Saïgon (P. L. Froc), 242.

MISSION DU TCHE-LI SUD-EST.

Siège de Fan-kia-kata (P. Wetterwald), 69. — Faits de guerre et de persécution, 90. — Persécution au Chenn-tcheou (P. Wibaux), 100. — Après la persécution (P. Japiot), 254. — Choses et autres (P. Wetterwald), 256. — Mort du P. Lomüller (P. Becker), 258. — La chrétienté de Wei-hien sauvée par la T. Ste Vierge (P. Wetterwald), 259.

COLOMBIE. — État de la Mission (P. Muñoz), 296.

COMPAGNIE. — Vie et mortalité, 297.

CONGO BELGE. — Le "Musa Gilletü", 127.

CUBA. — Collège de la Havane, 122.

DANEMARK. — État des esprits, 117.

FRANCE. — Nouvelle mission à Madagascar, 111. — Carême à Clermont de l'Oise (P. Patris), 262. — Mission de Lonwgy-Haut, 267. — Mission de Cornimont (Vosges) (P. Patris), 278.

GERMANIE. — Publications diverses, 130.

HOLLANDE. — Œuvres diverses, 115.

HONDURAS ANGLAIS. — Collège de Bélize, 120.

IRLANDE. — Résidence St-François-Xavier, à Dublin, 113.

JERSEY. — Le campylographe du P. M. Dechevrens, 129.

PHILIPPINES. — L'observatoire de Manille (P. de Moidrey), 123.

PORTUGAL. — Situation des Ordres Religieux, 286.

NÉCROLOGIE : R. P. Albert Platel : *1^e partie*, biographie, 131 ; *2^e partie* :
le Père Maître et le Directeur, 313.

P. Ferdinand Gilbert, 306. — P. Léonard Lavigne, 175. — P. Jean Rabeau,
170. — P. Louis Sarriot, 298.

